

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

MAHUTTE Franz, *Bruxelles vivant*, Bruxelles : Bureaux de l'Anthologie contemporaine des écrivains français et belges, 1891.

Cette œuvre littéraire appartient au domaine public.

Elle a été numérisée par les Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles.

Les règles d'utilisation des copies numériques des oeuvres sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à :

[http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles Bruxelles-vivant abbyy.pdf](http://digistore.bib.ulb.ac.be/2019/Bruxelles_Bruxelles-vivant_abbyy.pdf)



FS LXXXV

3071A

2254254

CAFÉS CONCERTS
—
PETITS RESTAURANTS
—
GARÇONS DE CAFÉ
—
SALLES DE VENTE
—
RUE DES BOUCHERS

FRANZ MAHUTTE.

Bruxelles
vivant.

SENSATIONS FORAINES
—
SOUS LES PALMES
—
AUTOUR DES HALLES
—
RUE HAUTE
—
MODÈLES
—
CHEZ LES VIEUX
—
GAUDISSERTS.
—
A L'ENTREPOT
—
SALLES D'ARMES
—
DEVANT LES AFFICHES
—
CHIENS
—
AU PAYS DE LA DANSE
—
A LA CHAMBRE
—
CHEZ LES ENFANTS
—
COLOMBIERS
—
COMMISSIONNAIRES,
COCHERS & CRIEURS DE
JOURNAUX
—
EN MARCHÉ



Bureaux de l'
ANTHOLOGIE CONTEMPORAINE
des Écrivains Français et Belges
(comptoir d'édition)
BRUXELLES

1891

BRUXELLES VIVANT.

CAFÉS CONCERTS
—
PETITS RESTAURANTS
—
GARÇONS DE CAFÉ
—
SALLES DE VENTE
—
RUE DES BOUCHERS

FRANZ MAHUTTE.

Bruxelles

vivant.

SENSATIONS FORAINES
—
SOUS LES PALMES
—
AUTOUR DES HALLES
—
RUE HAUTE
—
MODÈLES
—
CHEZ LES VIEUX
—
GAUDISSARTS
—
A L'ENTREPOT
—
SALLES D'ARMES
—
DEVANT LES AFFICHES
—
CHIENS
—
AU PAYS DE LA DANSE
—
A LA CHAMBRE
—
CHEZ LES ENFANTS
—
COLOMBIERS
—
COMMISSIONNAIRES,
COCHERS & CRIEURS DE
JOURNAUX
—
EN MARCHÉ



Bureaux de l'
ANTHOLOGIE CONTEMPORAINE
des Écrivains Français et Belges
(comptoir d'édition)
BRUXELLES

—
1891

91
(483.21)

MAH

Bruxelles

WIVANT

- Bruxelles - Descriptions

à J. MASSENET.



BRUXELLES VIVANT

CAFÉS CONCERTS

Un mot récent, étiquette d'un plaisir d'importation parisienne. Il y a quelque vingt-cinq ans, Paris même ignorait presque ces bruyants théatricules d'où s'est envolée, à la conquête du monde, la gloire des Thérésa, des Libert et des Paulus. Nés pendant la seconde moitié de l'Empire, ils se sont extraordinairement multipliés depuis l'avènement de la République, et la presse s'en est, à plusieurs reprises, occupée : *Ignotus* dans le boulevardier *Figaro*, M. Vicaire dans l'élégant *Paris illustré*, et M. Brunetière dans l'académique *Revue des Deux Mondes*. Récemment M. André Chadourne, en un compact volume paru chez Dentu, a, d'une façon complète et intéressante, monographié les cafés-concerts. Il ne sera pas inopportun, j'estime, de présenter sur les établissements analogues de Bruxelles quelques notes qui n'ont, comme de raison, nulle ambition de monographie.

* * *

Par sa situation en plein centre, à deux pas des galeries Saint-Hubert, par l'élégance de sa décoration, l'attrait du programme, l'Alcazar tient la corde. Ce théâtre, qui eut

tant de vicissitudes, qui connut la brillante direction d'Humbert et la direction fantasque de M^{me} Olga Léaut, est pour l'instant le premier café concert de Bruxelles. Il avait deux atouts excellents... dans le jeu de ses concurrents : ce besoin de faire du « boucan », du « chahut » inhérent à une fraction et non la plus vulgaire, du public; puis la présence délétère des dames du quart et du vingtième du monde toujours en quête d'un endroit où elles puissent déployer les ressources de leur industrie.

L'énergique adresse de la direction vincula toutes les tentatives, et, sauf certains soirs de première où un chahut décent, si je puis risquer ce paradoxe, n'est pas pour contrecarrer le succès, l'atmosphère de l'Alcazar a le bon ton d'une scène cotée. Le programme est bigarré : minstrels burlesques, chiens savants, jongleurs, équilibristes, vélocipédistes, etc. L'Alcazar joue l'opérette et la pièce d'actualité; il a, dans ce dernier genre, rencontré plusieurs fois de fructueux et durables succès. Quant aux chanteurs, à l'exception de quelques nullités évidemment évadées des bouis-bouis de la Villette ou de Grenelle, ils sont triés avec scrupule et ont, depuis longtemps, leur gloriole au front. Il me suffira de citer, parmi ceux qui ont défilé cette année : Brunin, Marius Richard, Francis, Rivoire, M^{me} Duparc et Amiati, et, trônant au-dessus d'eux tous, nimbé de l'apothéose des réclames, le seul, le grand, l'unique Paulus, acteur-danseur, musicien, parolier, éditeur, marchand de vin, le brav'général des cabotins!

*
* *

La Scala, avec son uniforme entrée à dix sous, racole une joyeuse assistance, en verve de grosse gaieté émoustillée par le chapelet des bocks.

Comme Victoria et le Casino de la Bourse, la Scala possède un orchestre tapageur où, par-ci par-là, s'est égaré un artiste de valeur séduit par la fallace d'un Barnum et enchanté, après de lamentables pérégrinations, de rentrer au bercail avec la sécurité quotidienne de deux ou trois francs. Joint à quelques leçons particulières cela vaut mieux que les engagements à facettes pour l'Opéra de Zanzibar ou le Casino d'Honolulu.

Un type bien spécial en ces orchestres, c'est le contrebassiste. Le crâne habituellement dénudé, le nez chevauché de peu esthétiques lunettes, il n'a d'yeux et d'oreilles que pour sa partie, talonné qu'il est par la terreur de quelque anicroche. Qui est en scène, homme, femme ou singe savant, il n'en a cure, il ne le sait, il ne le veut savoir; cela le distrairait, cela pourrait l'induire en quelque négligence, tancée d'une sérieuse amende. Et Dieu sait que son traitement lui interdit ce luxe!

Le spectacle terminé, il revêt soigneusement le cher instrument de la serge protectrice, essuie méticuleusement les verres de ses grosses lunettes, et rentre chez lui. D'occasion, nargué par les camarades, il s'aventure dans un estaminet et se livre à la folle dépense de douze centimes pour un verre de *aro*. Mais on sent que cet *extra* le navre et qu'il en éprouve un remords.

Naturellement le contrebassiste ne peut se suffire avec son maigre salaire et il lui faut l'appoint du métier. Le jour il est comptable, copiste de musique, ou tailleur.

*
* *

Foisonnent à Bruxelles les «concerts à rondes», ainsi dénommés parce que l'*artiste* — soyons aimable — après avoir exécuté son morceau, fait le tour de la «société», qui lui octroie des sous, des «cens» et quelquefois d'antiques

boutons. Ceci n'est pas le café concert, c'est le hideux et putride *beuglant*, selon l'énergique baptême de l'argot.

Quand une célébrité parisienne conclut avec l'Alcazar ou la Scala, quand un Ouvrard, un Bourgès, une Juana, une Bonnaire consentent à quitter momentanément leur bonne ville de Paris, c'est à de telles conditions qu'elles en deviennent exorbitantes. L'engagement est la plupart du temps irrésiliable et les appointements mensuels s'élèvent jusqu'à *deux mille* francs. Je ne crois pas que beaucoup d'artistes de la Monnaie aient l'occasion d'exhiber des contrats aussi rémunérateurs. Si la célébrité, en vedette sur l'affiche, réussit, le directeur a des chances de couvrir ses frais. Si, au contraire, elle fait four, par suite d'une défaillance de mémoire ou parce qu'elle déplaît aux *pschutteux*, aux *grelotteux* et à leurs intéressantes compagnes, le directeur demeure le bec dans l'eau. L'engagement d'une étoile est toujours périlleux, le public de Bruxelles étant, d'après l'unanime témoignage des cabotins, d'une sévérité cruelle, d'autant plus féroce qu'il apporte une volupté maligne à infirmer les jugements portés avant le sien, à brutalement arracher l'idole du piédestal où elle se pavanait.

Le tenancier du concert à rondes ignore ces déconvenues : il donne à ses pensionnaires mâles un salaire de deux à sept francs par jour; cette dernière somme est rarement dépassée.

Celui qui ne «porte» pas sur le public est jeté dehors comme un chien galeux. Les femmes, les débutantes surtout, ne touchent rien. Elles doivent fournir leurs toilettes, se farder, demeurer sur l'estrade depuis huit heures du soir jusqu'à une heure du matin. Il est superflu d'ajouter après cela que leur carrière n'est pas exclusivement consacrée au grand art.

*
* *

Rien de navrant d'ailleurs, rien de platement insipide comme l'existence de ces déclassés.

Isolés du monde, qui les tient en mésestime, ils constituent une franc-maçonnerie dont tous les membres, avec des apparences de camaraderie, se haïssent et se jalourent, reflétant ainsi les mœurs des acteurs qu'ils affectent de mépriser. L'allure trainante, coiffés d'un melon crasseux, le menton bleu strié de couperose, ils se fauillent dans les cabarets louches qui pullulent autour du Passage Saint-Hubert. Ils s'y attablent à d'interminables parties de cartes, parlottent et médissent, lampent gros vins et mêlés-cassis, fument et crachent, disputent, s'empoignent parfois, roulent sur le sol avec des grimaces de meurtre, et, séparés par le patron, se réconcilient brusquement par l'offre mutuelle d'une tournée.

Vers cinq heures, à moins qu'il n'y ait une répétition tôt bâclée, commence le défilé des apéritifs : bitter-curaçao, vermouth-cassis et surtout l'absinthe.

Ils s'accourent au comptoir, jouent la consommation au « tourniquet. »

— Deux cents... j'ai gagné!

— Et moi perdu.. pas d'erreur...

— Maintenant, à mon tour... patron renouvelez... à la tienne, mon vieux...

— A la tienne, Etienne!

Et les voilà repartis.

Le diner est ensuite expédié en un quart-d'heure, puis c'est le café et le « gnac », un horrible alcool de pommes de terre à quarante sous le litre. Leur tare, aux hommes comme aux femmes, est l'ivrognerie, une ivrognerie terre à terre, sans même l'excuse d'une fantaisie, le boire pour le boire.

Cette continuité d'absorption abolit chez certains la vertu du suc gastrique; la faim déserte leur poitrine ravagée.

— C'est drôle, disait un de ces misérables, j'peux plus «boulotter»... Mince d'économies, alors!

Une femme, morte d'un cancer à l'estomac, n'avait plus pris, depuis plusieurs années, qu'un peu de lait et de l'absinthe.

*
* *

La *serveuse* découpe une silhouette originale sur la banalité de ce triste milieu. C'est le plus souvent une gaillarde qui a fait l'apprentissage de la vie, ou une servante dégoûtée de son état. De servante elle passe serveuse, encore une de ces professions mal définies, dans le genre de celle d'*artiste lyrique*, allant de M^{me} Krauss à M^{lle} Chichinette. Telle serveuse paraît d'abord accueillant, qui vous rabrouerait Don Juan ressuscité. Telle autre, au profit de madone, aurait inventé les moulins pour jeter son bonnet par-dessus. En certains établissements la fatalité de la concurrence allume entre elles et les dames artistes des haines qui se résolvent d'occurrence en crépage de chignons, en envoi de bocks au visage, ce dont exulte l'ironique galerie.

Chaque serveuse a son département de tables et les mêmes clients s'y installent avec une régularité quasi bureaucratique : M. Jules est l'assidu de M^{lle} Clara; M. Hector ne reçoit son mazagran que des mains M^{lle} Juliette. Des relations s'ébauchent de prénom à prénom, qui souventefois tournent à une durable intimité. Car la serveuse, au fond de son âme puérole, est bourgeoise, gardant, au milieu du tohu-bohu qui l'entoure, l'appétence d'un *home* tranquille.

La France nous expédie les neuf dixièmes de nos cabotines,

tandis que la plupart des serveuse sont belges, et wallonnes principalement.

On s'imagine malaisément la permanence, en ces malheureuses plus flétries que corrompues, de l'amour de la terre natale. Qu'une figure familière surgisse à leur côté, que l'accent du pays frappe leur oreille, leur visage soudain se détend, le vernis de leur pose s'écaille, et, à la souvenance du *là-bas*, quelle insolite rêverie du regard, quel tocsin en leur misérable cœur!

*
* *

Bien que le *beuglant* empuantisse de ses braveries les sept jours de la semaine, c'est le dimanche qu'il a toute la saveur de sa physionomie. Le plus bariolé public l'assiège.

Calicots et ouvrières, échappés pour quelques heures à l'atelier et au magasin; gens chics venus «pour rigoler»; étudiants tapageurs et collégiens timides; commerçants du quartier que leur platitude de bourse exile du théâtre; militaires éméchés formant, dans les coins, des groupes gogue-nards et aisément irritables; bonnes gens de la campagne éberlués des choses insoupçonnées qu'ils voient et entendent; toutcemondes'agite, fume, boit, tape des pieds, vocifère à l'unisson de l'artiste le refrain de l'insanité en vogue. Et au-dessus des tables et des têtes, au-dessus du bruit bête et de la nauséuse fumée, plane une électricité mauvaise, une soif latente d'injures et de torgnoles qui serait tôt satisfaite, n'était l'opportune terreur de la police.

*
* *

Près des casernes d'Etterbeek plusieurs beuglants reçoivent la journalière fréquentation des soldats. La femme en est bannie. La troupe se compose d'un unique chanteur, dont le rôle est plutôt celui d'un garçon de café. Juchés sur

une étroite estrade ou sur une chaise, les soldats se succèdent à la continue, débagoulant les morceaux d'un répertoire peu varié, mais certes moins immoral que celui qui souille les établissements de la ville. Le chanteur, cependant, leur sert des consommations peu dispendieuses : pour douze centimes un verre de bière et...une boîte d'allumettes. Ce complètement bizarre est fort prisé à la caserne; c'est à qui en amassera le plus grand nombre, témoignage respecté d'une fastueuse dépense.

*
* *

D'exception, la chanteuse de boui-boui, après quelques années de métier, est envahie par un despotique dégoût du milieu où elle croupit. Elle fait une fin en se mariant, se révèle irréprochable ménagère. Ou n'ayant point trouvé l'être de choix en l'intimité de qui elle comptait passer sa vie désormais rénovée, elle se laisse aller à la dérive, flotter, inerte épave, au fil d'une existence sans boussole.

Je fus le témoin de cette scène :

En une sordide chambrette de la rue des Dominicains, une malheureuse gisait, que le mensonge de l'affiche vantait «gommeuse excentrique des grand concerts parisiens.» Elle était là, grelottant la fièvre, la pauvre «gommeuse», l'œil brillant, les mains crispées, le souffle rauque amenant, à chaque inspiration, ce bruit crépitant d'une lampe dont une main inexperte force le ressort. Le docteur hochait la tête, sans mot dire. Quelques amies de la mourante entouraient leur compagne, affectant un cabotinage d'expansive douleur.

— Et bien, murmura la gommeuse, c'est pour aujourd'hui, n'est-ce pas, docteur?

Le médecin ànonnait, gêné par la fixité des deux yeux qui s'incrustaient en sa pensée. Les amies, un tantinet émues,

proférèrent un collectif sanglot.

Mais la «gommeuse», tranquilisée maintenant, près d'échapper au bain qui l'avait flétrie, recousait des lambeaux de prières qui avaient bercé son enfance, et son calme disait l'immense joie qui la dilatait au frôlement de la mort purificatrice.





PETITS RESTAURANTS

Pourquoi pas les grands? Parce qu'ils n'ont pas de physiologie spéciale, parce qu'ils sont quelconques avec leurs courreries de garçons et leurs miroitements de glaces, parce que le monde qui s'y meut n'est point un compartiment particulier de la vivante mosaïque bruxelloise. Grâce à sa situation, au développement sans cesse accru des chemins de fer, à sa dignité et à son charme de vaste cité projetant chaque jour plus loin l'expansion de ses bâtisses, Bruxelles, ce que d'aucuns regretteront, s'est fait cosmopolite.

Le vieux Bruxelles est à l'agonie, attaqué, par le pic des démolisseurs, de continuelles meurtrissures. Bicoques lézardées, sordides ruelles, pans de murs ressuant le salpêtre, s'abolissent progressivement devant l'hygiénique «hausmannisation» dont nous sommes gagnés. Ces changements à vue, ces brusques déportations à l'oubli de coins vétustes navrent quelques Catons tenaces, mais ils ont contribué à l'afflux des nations en notre ville, de moins en moins belge

ou brabançonne. Naturellement les restaurants de marque ont suivi l'évolution. Leurs larges baies vitrées montrent des groupes de gens corrects, parmi lesquels le patron circule d'un pas lent, essaimant sourires et poignées de main; les garçons cèlent, sous la fièvre affichée de leur va-et-vient, leur sceptique indifférence de gaillards habitués au défilé des clients décoratifs. Vingt accents sonnent autour des tables : l'anglais, l'allemand, le français, le wallon et le flamand, ceux-ci avec leur infinie complexité de tons et de nuances.

Nul fil d'intérêt cordial ne relie ces dîneurs qui, dans ce coude à coude des repas, demeurent à mille lieues l'un de l'autre.

C'est là une conséquence du cosmopolitisme : des êtres, assurément très humains, peuvent se trouver nez à nez d'innombrables jours durant, sans que l'idée même leur vienne de s'accrocher de conversation. C'est peut-être ce qu'il ne faudrait pas, mais c'est « comme il faut », et dans les grands restaurants, ces caravansérails de l'estomac, l'égoïste réclusion en soi-même est obligatoire et universelle.

*
* *

Chassée des bazars où l'on mange dans la banalité d'un luxe bric-à-brac, l'originalité s'est réfugiée dans les petits restaurants de toute classe et de tout tarif. Car l'exiguité du lieu n'emporte pas le rabais. Proche l'hôtel de ville, dans les venteuses ruelles dont les noms seuls dénoncent la hantise d'une appellation gourmande, pullulent des cabarets de modeste extérieur. La vitrine étale du gibier, des primeurs. Si vous n'avez pris garde à l'amoncellement des écailles d'huîtres tassé à la porte, vous aurez l'illusion d'une de ces maisons bourgeoises où le bon bruxellois d'il y a trente ans

s'en allait tout de go, pour quelques sous, manger une portion de fricadelles... Que si vous entrez, votre naïveté aura la surprise de gens sablant les meilleures crues sur des tables de bois blanc, dévulgarisées d'ailleurs par le cosu du couvert et de la lingerie. Ces coins de gastronomie d'étiquette rustique sont une curiosité, décevante pour le provincial économe, prisée de l'étranger qui l'ignore en son pays.

*
* *

Les restaurants dédiés aux petites bourses sont d'une multiplicité fourmillante. Nulle part l'équation entre le budget et le besoin n'est mieux résolue que dans ce décisif problème de la manducation. Il y a ici une bizarre superposition de menus, une stratification logique de nourriture en correspondance avec chacun des degrés de la moyenne et de la basse échelle sociale.

Un trait leur est commun toutefois : la bière toujours comprise dans le prix des repas, et, si l'on me passe ce soulèvement de recherche documentaire, j'ajouterai que cette bière n'est jamais le *faro*. La « brune » est moins dispendieuse et elle souffre mieux les additions d'eau claire.

S'alignent à la tête des petits restaurants ceux de relatif confort où la pension est mensuelle. Une vaste pièce, des tables propres, une ou deux glaces d'occasion, la dame ou la demoiselle trônant au comptoir avec une pérennité de sourire. Dans leurs cases de bois dormant, ceinturées d'un rond à numéro, les serviettes des clients. L'intrusion de l'inconnu est rare en ces maisons; les mêmes visages y sont d'institution. Le commis de magasin, le « pensionné de l'État », l'étudiant, le débutant de la plume et de l'ébauchoir, les fréquentent ponctuellement. Parmi eux des sympathies se nouent, une sélection de familiarité s'opère. Chaque groupe forme

tablée spéciale pour converser de ses affaires. Et c'est entre eux un assaut de bon vouloir, une convention de s'occuper de l'occupation de son commensal. Le commis narre les étoffes vendues, non sans brocards à l'adresse de qui l'a mécontenté; le « pensionné » rabâche du rétrospectif, confine souveni à un doux gâtisme, tournant au prurit du verbiage; l'artiste, toujours dédaigneux du philistin malgré l'exubérance de l'allure, est moins sympathique; l'étudiant, le futur médecin principalement, fait prime. Il apporte une jovialité jamais détendue, prodigue les anecdotes grasses, tape dru sur ses cuisses et dru sur celle des autres. Dès qu'il suit les cliniques, il se hausse, sans quitter sa verve luronne, à la précellence du clinicien. Toussotez-vous? Il vous dessine l'arbre bronchique et vous met en garde contre le microbe de la phtisie. N'êtes-vous pas en appétit? Il prévoit une gastrite et vous conseille l'intransigeance du régime. Il s'agite, déduit, amène de ses cahiers quelques vocables horribles et conclut que les professeurs sont des imbéciles n'entendant rien à la thérapeutique. Là-dessus, un maître coup de poing dont la table trémule. Les voisins contemplant, bouche bée l'orateur, et la demoiselle du comptoir, rêvant mariage, le fusille d'encourageantes œillades.

*
* *

Les acteurs de second plan, engagés pour quelques semaines, sont un appoint à cette clientèle. Ils la raniment, la fouettent de leur verve peu distinguée mais tapageuse et contagieuse. Cette promiscuité avec des cabotins enchante les clients.

Il leur semble qu'à déguster leurs calembredaines, à se repaître de leurs mots chancis, ils hument le fort parfum des coulisses. Les artistes, heureux de cette acceptation bonasse,

se pavanent, étalent une vanité d'anecdotes mensongères qui les montrent en parentage avec les illustres de la scène. Ils n'ont à la bouche que « cette bonne Sarah », ce « bon Cadet », « cet excellent Marais ».

Des fois ils apportent un billet de faveur, dans une expansion de générale gratitude qui se traduit par l'offre d'un verre de vin. Le patron est aux anges, car les habitués sont, de toute accoutumance, hostiles à l'*extra*, sous quelque forme qu'il se présente, et celui qui enfreindrait l'us, aurait à subir une manière de *boycottage*. Quand de l'argent inopiné pétille en leur poche, ils émigrent vers quelque taverne à la mode et se consolent, par d'anormales ventrées, de leur pitance journalière.

*
* *

Dans les faubourgs, le taux moins élevé des loyers autorise le restaurateur à une certaine largesse. Il connaît chacun de nom et de profession, investigue les tables à la ronde, s'assure que le client est servi selon sa manie. L'un adore les pommes de terre, l'autre ne les peut supporter; celui-ci prépare lui-même sa salade, celui-là veut qu'elle lui soit apportée toute faite. Le restaurateur a inventorié cette collection de tics et il s'y conforme avec scrupule. On est là en famille, sans nulle arrière-pensée de pose.

Vienne la fête du patron, les habitués se cotisent pour la lui souhaiter avec accompagnement de bouquet et de vers dus à la muse de quelque gaudissart. Le patron, très ému, riposte par l'offre d'une vieille bouteille de 89 et de cigares à deux sous que leur insidieuse enveloppe magnifie « *Nec plus ultra* ».

*
* *

En plein centre bruxellois, l'individualisme des gargotes

s'accuse en avertissements variés : *On ne sert pas au dehors.* — *On sert à emporter.* — *On est prié de payer en recevant.* Certaines maisons ont la parade des nappes et des serviettes; d'autres, proléairement, se contentent de la nappe en toile cirée; d'autres enfin proscrivent la vaine parure des serviettes et des nappes.

L'identité de cette annonce s'y offre au passant : *Lapin à toute heure.* — *Tête de veau à toute heure.* — L'attribut spécial qui prédestine ces deux animaux, nul ne le sait, mais ils sont en perpétuelle vedette à la montre des caboulots où l'on bâfre. En ces régions, le dîner et le souper reviennent à *soixante-deux* et à *cinquante-deux* centimes. Et ne vous attendez pas à la «portion», à l'«assiettée» des maçons de menu rang. Vous avez droit à toute une empiffrierie : purée, deux plats, dessert et la «brune» obligée. La ration de pain est sévère; deux tranches, sans plus, d'un lourd pain de ménage dont les habitués guettent le milieu en espoir d'une tranche plus longue.

Ça et là, une enseigne, *A l'Absinthe française, A la vue de Suresne*, témoigne d'une importation parisienne corroborée par l'annonce d'un vin «garanti pur» à tant le litre. Des chromos patriotiques historient les murs; de louches individus, camelots, rouliers, garçons de café sans place, y mènent, vers le coup de midi, un gros vacarme de grossièreté heureuse de se donner carrière.

Lorsque un marmiteux est propulsé par quelque aventure dans la circulation bruxelloise, il pélerine longuement parmi les venelles, en quête d'une pâtée point trop ruineuse; et, mine terreuse, jambes molles, il confronte les menus affichés, scrute d'une indécise prunelle les antres ténébreux qui renvoient à l'air libre la peste de leur souffle. Il confronte aussi les tarifs, car une férocité d'accaparement talonne ces repai-

res, leur conseille des rabais de trois ou quatre centimes, histoire de désachalander le repaire contigu. Et le marmiteux hésite, ne sachant où se glisser, se remémorant les innombrables rogatons que son estomac a déjà subis. Alors il attend la venue d'un frère de misère qui le renseigne sur la hiérarchie des nourritures du quartier; et si la vacuité de la bourse prohibe la gargote, le camarade improvisé saura conduire son copain dans un cabaret voisin de l'ancien palais de justice où, non sans mystère, l'alignement de huit sous leur vaudra à chacun une tartine et un beefsteak de cheval.

*
* *

Le décor est plus engageant, des claires boucheries reluisantes qui «prennent des pensionnaires.» Une demi douzaine de commensaux s'y retrouvent dans l'arrière-boutique aux murs bigarrés de photographies. Régime de violente nutrition carnivore. Les pensionnaires en confessent, d'unanimité, l'excellence, avec cette double restriction que les légumes sont très rares et que les viandes restées en souffrance sont imperturbablement dévolues à la table quotidienne.

A la longue le client de la boucherie marronne se désapétisse, finit par prendre congé, à la suprême indifférence du boucher qui veut surtout faire jabot devant sa clientèle.

Près des boucheries s'ouvrent, dès le matin, les « bouillons » dont, hors l'étiquette, rien ne rappelle le bouillon parisien. Leur spécialité c'est le « complet » à trente centimes : plat de viande, pommes de terre et haricots. Public de maçons, d'expéditionnaires, public bariolé, peu enclin à la confiance et sur qui plane le mésaise d'être vu de la rue.

*
* *

Aux abords de la Grand'Place, se terrent des réduits dont

la soupe et le café constituent l'unique pâte. L'assistance est superlativement débraillée et je ne conseille pas aux élégants d'y aller se pavaner en coquets atours; leur immixtion serait bizarrement fêtée.

Passez devant l'entrée, d'où s'exporte un odieux faguenas: dans l'atmosphère enpuantie vous percevrez des torses puissamment moulés, des dos ronds de portefaix, de lourds gestes, l'hiatus d'un rire. Ces gens mangent goulûment, révélant sur leurs faces brutes l'absence de toute intellectualité. La pitance engloutie, ils feront un bout de sieste, puis de nouveau se courberont au joug du labeur jusqu'au coup de poing heureux du sommeil sans rêve.

*
* *

Des coins bien bruxellois, ce sont les « frites et moules », Une pièce carrelée de rouge, transformée en étuve par l'énorme fourneau qui s'y carre et où mijotent les deux plats traditionnels.

L'un de ces caboulots, en vue de la Bourse, garde jusqu'au jour ses vitres allumées. Des badauds s'y succèdent, des artistes qui « veulent voir ça », des étudiants ; puis des cochers qui s'attardent à d'enragées parties de cartes et s'empiffrent de moules pour ressusciter leur soif.

Des fillettes s'y insinuent aussi, choristes ou figurantes, fleurs chlorotiques du vice pauvre. Elles grignotent « un frites » prennent un verre de bière pour deux, glissent bientôt à la somnolence. Ce que voyant, le patron, jaloux du décorum, les secoue de paroles rudoyantes, les rejette à la nuit, d'un geste autoritaire.

*
* *

Comme leurs grands confrères, les petits restaurants font de la réclame. Mais l'efficace publicité leur étant inabordable, ils se contentent de distribuer aux passants des impr-

més leurrés d'illusoires promesses. D'ordinaire le manège est improductif: les condamnés à perpétuité de la gargote savent que, dégringolées à un certain tarif, toutes les gargotes sont au même niveau de misère et qu'ils auront beau vauerrer de l'une à l'autre, ils sont promis à la rancœur des bières et des carnes pareilles.

Il y a quelques mois pourtant, un débitant de rogatons flairant l'actualité, imagina de la tourner à son profit en annonçant aux quatre vents la présence journalière du macabre éventreur de White-Chapel. Et, sous le plafond caligneux de sa bicoque, béat du stratagème réussi, il eut la vaniteuse joie de voir accourir la tourbe avide de renifler l'odeur de sang et de crime qui planait, autour de Jack the Ripper, en auréolée parfumée.





GARÇONS DE CAFÉ

Sans donner dans la pleurnicharde objurgation de certains apôtres de l'antialcoolisme, il faut bien constater que la vie de café a, depuis quelque dix ans, pris une étrange intensité.

Les prétextes les plus variés nous y induisent, la pluie, le soleil, le vent et le gel. C'est au café que nous prenons l'apéritif, c'est au café que nous retournons après le dîner, c'est au café que nous rencontrons nos amis, que nous traitons souvent nos affaires. Tout le monde y va; le café s'est démocratisé pour répondre au désir toujours plus âpre qui y convie la foule.

Le public est très bariolé et ce n'est pas le moment d'en essayer un crayon quelque peu véridique. Mais quel qu'il soit, ce public, force lui est de passer sous les fourches caudines du garçon et celui-ci mérite certes d'être détaché du fond de bruit et de vanité où il se meut, silhouette vive, effarée, autoritaire.

*
* *

A Paris, un abîme se creuse entre le *restaurant* et la *limonade*. Le garçon de restaurant tient le haut du pavé, traite de « loufiats » ses collègues limonadiers. A son tour le « loufiat » nourrit pour son rival mieux coté, une haine teintée de respect; c'est une manière de cabotin de beuglant aspirant au mariage de l'art réel.

Bruxelles ignore, en la matière du moins, cette application du diptyque; les restaurants proprement dits, ceux qui ne sont que restaurants, se comptent en nombre minime; les neuf dixièmes des restaurants sont des cafés où l'on mange le « loufiat » n'a pas encore fleuri sur le pavé bruxellois.

Quant à la profession de garçon, elle a son stage et sa hiérarchie.

Le « plongeur » est commis au relavage de la vaisselle; il est le compagnon de l'« officier » ainsi baptisé parce qu'il est relégué aux ténébreuses besognes de l'office. Le « fournier » moule et infuse le café. Le garçon à veston noir, à tablier blanc, est le « serveur »; il est sous l'immédiate puissance du gérant.

Dans les grands restaurants, le « chef » a des « aides » dont le « garde-manger » qui découpe les viandes et les passe au chef; le sommelier, homme de confiance, détient les clefs de la cave.

Tous les garçons sont tenus de « faire le mastic », c'est-à-dire de soigner le matin, avant la venue des clients, la toilette de l'établissement, de semer du sable sur le parquet, de garnir les pots d'allumettes, etc.

*
* *

Comment devient-on garçon?

Les circonstances produisent souvent la profession, et il n'y a pas à celer que ces circonstances ne sont guère prestigieuses. Nombre de garçons ont sur la conscience quelque malfaçon, désertion ou vol, à la suite de quoi ils ont transgressé la frontière. L'Allemagne nous expédie les roublards qui viennent chez nous piocher leur français et s'en retournent au pays, imitant leurs compatriotes que la même perspective retient, des années durant, dans les maisons de commerce d'Anvers, gagnant peu, peinant dur.

Le garçon muni de certificats laudatifs se case assez facilement; le novice, ou celui qu'on a congédié, est guetté par la déconvenue. Son ancre de salut, c'est le « placeur », personnage dont la physionomie s'offre avec celle du garçon en plan parallèle.

Sur son compte les opinions affluent, aussi précises que contradictoires, en somme réductibles à ces axiomes : pour le garçon, le placeur est un filou; pour le placeur, le garçon est un « carottier ». Établissez une moyenne proportionnelle, et vous avez des chances de côtoyer la vérité.

Il est pourtant un « truc » dont le garçon est parfois la bienveillante victime. Le placeur, moyennant vingt francs, l'installe dans un établissement sérieux, ou du moins réputé tel. Les premiers jours, tout va bien et le garçon se répète intérieurement ce souhait du bonhomme légendaire à la première seconde d'une chute d'un clocher :

Dieu! Si cela pouvait continuer!

Hélas! cela ne continue pas. Le placeur, heureux des vingt francs palpés, a miné son naïf client et, de connivence avec le patron, il amène le renvoi du jobard; patron et placeur partagent la prime, en attendant l'occasion de recommencer leur facienda. Pareille escobarderie est, du reste, anormale et nous n'avons point vu encore ces monomes de

dupés qui, à Paris, il y a quelques années, battirent les bureaux de placement de leur houle furieuse. D'habitude le placeur, qui est toujours un débitant de boissons, exerce cette seule tyrannie : les postulants doivent consommer à son comptoir, consommer beaucoup. La règle est inflexible et immuable. Le cabaret du placeur ne désemplit pas; les arrivants incessamment s'y relayent, buvant « sur le zinc », tuant le temps en des devisées dont le thème demeure identique : supputation de gain, comparaison des établissements au point de vue du pourboire et de la clientèle.

*
* *

Les relations sont curieuses, du patron à ses garçons. Ceux-ci ne sont point payés, d'abord; puis, sous prétexte de la « casse » ils sont astreints à un véritable impôt, de taux variable. Ici, ils remettent cinq ou dix sous par jour, là, un franc, plus un tantième sur la recette opérée. Il en résulte que les garçons équivalent à un revenu absolument assuré pour la maison qui les emploie. Ce que sachant, certains patrons, chez qui le scrupule n'est point pléthorique, embauchent plus de garçons que le service n'en comporte. L'artifice est tôt percé par les victimes, mais le départ d'un garçon convoie une telle flopée de compétiteurs que le patron peut amasser une somme joliette avant que d'être définitivement brûlé.

Après le patron, c'est la caissière, la dame de comptoir, qui est l'âme de l'établissement, puisqu'elle a la surveillance de l'« annonce ».

Chaque garçon, passant devant elle, « annonce » le plat ou la consommation dont il est porteur, et la surveillance doit être d'une acuité jamais émoussée, tant le garçon, même le

plus consciencieux, est instinctivement disposé à la « carotte ». Tel « serveur » incapable de vous frustrer d'un sol, se panadera pour avoir « carotté » la dame de comptoir. Celle-ci occupe un poste éminemment scabreux, qui requiert une savante pondération de tact et de vigilance, au début surtout. Car les garçons l'investissent de leur hostilité sourde et quand ils ont devant eux une débutante, il n'est point de ruse qu'ils ne déploient autour de son inexpérience. Que si elle les déjoue, une sorte d'hommage la récompense et les conspirateurs s'avouent matés. Lorsque surgit une contestation entre un garçon et la dame de comptoir, celle-ci est censée avoir toujours raison.

Il n'y a pas que le Pape qui soit infaillible.

*
* *

A bonne saison, dès que les sèves fermentent et que les arbres s'enfeuillent, l'intérieur des cafés se déserte au bénéfice de la terrasse. Un roulement opéré entre les garçons leur assigne celle-ci à tour de rôle. Le service de la terrasse exige certaines qualités d'œil et de flair, surtout dans les restaurants.

Il faut savoir distinguer le flâneur hésitant et le décider d'un geste, d'une parole. Une fois qu'il s'est installé, il le faut protéger contre l'importunité des crieurs de journaux, des marchands de bouquets, des voyous enroués et effrontés qui piaillent leurs « allumettes-bougies ». En outre les tables se trouvant très rapprochées, il faut, sans ralentir le service, éviter de verser le potage ou la sauce dans le cou du consommateur voisin. Enfin le garçon doit avoir la promptitude et la sûreté du regard, pour ne point être attrapé par ces clients spéciaux qui ont certes le dessein de solder leur addition, mais estiment drôle d'oublier ce détail, si l'occasion échet, et

de filer à l'anglaise.

La terrasse, d'un autre côté, est rémunératrice, si elle est périlleuse. Voyez la grimace du garçon si le patron, au spectacle d'une bévue, commine cette redoutable apostrophe :

— Garçon, prenez garde; je vous retirerai la terrasse!

*
*
*

Le garçon a ses ennemis, il a aussi ses alliés, et au premier rang de ceux-ci, les dames de minime et de nulle vertu, dont le talon fait toc-toc sur le trottoir nocturne.

Cette scène est fréquente :

L'une d'elles s'installe seule devant une table, commande un bock. Le garçon l'apporte, mais au lieu d'une soucoupe il en glisse furtivement deux ou trois sous le verre. La raison de ce manège?

Si quelque provincial vient s'attabler à côté de la dame, il payera autant de consommations qu'il y a de soucoupes; la dame et le garçon partageront la différence. Cette intimité ne s'arrête pas là, et je n'exagérerai pas en affirmant que parmi les « serveurs » beaucoup, s'ils veulent émigrer en Amérique, peuvent retenir leur place sur un steamer à trois ponts. Mais c'est là un aspect malaisé à dessiner ici et qui est plutôt du domaine de la scatologie sociale; dans le monde actuel, pour peu que le scalpel de l'observateur s'enfonce, il rencontre la boue.

Le garçon s'improvise banquier pour obliger sa clientèle jeune. A cette improvisation, il gagne parfois gros, les parents payant sans rechigner, par horreur du scandale; parfois il en est pour ses avances, mésaventure fréquente au début du métier, quand des jeunes gens experts en malice se payent la méchante joie de lui faire montrer son béjaune.

*
* *

Au cœur de tout garçon sommeille l'ambition d'être patron à son tour et il assouvit ce désir par une savante obliquité de conduite.

On voit des « serveurs » se créer des ramifications dans tout le pays, qu'ils parviennent à étreindre d'un réseau serré d'adéquates informations. C'est la province que vise principalement leur convoitise.

A Bruxelles, le garçon, quelque ancré qu'il paraisse, demeure essentiellement une créature hasardeuse, qu'un caprice du maître peut renvoyer à la rue.

En province, l'ankylosement des habitudes confère au garçon une quasi-certitude de durabilité.

C'est lui qui apporte au commandant de gendarmerie ses journaux familiers; c'est lui qui sert, sans qu'ils aient à le demander, au préfet des études son bitter et son vermouth au receveur des contributions; c'est lui qui est la chronique et le babillage de la ville. Ajoutez qu'il se distingue par un vernis de manières et de blague gagné à de multiples contacts et vous aurez le secret de son importance.

Quand pareil homme rencontre un terrain propice, inmanquablement son industrie s'y déploie; et soit que le maître de la maison vienne à décéder, soit que la fortune lui ait donné une veuve pour patronne, il réalise, patron à son tour, l'ambition longtemps couvée.

Il se révèle alors tout dissemblable à son ancienne apparence; le masque de l'humilité tombe, il ne reste plus qu'un tyranneau affolé de son prestige, enragé de ses années de servitude et résolu à effacer son origine par le despotisme de ses allures.

Malheureusement la « bonne société » n'est point dupe de

ces façons, et le commandant de gendarmerie comme le receveur des contributions gardent, dans leurs rapports avec lui, un revenez-y de sceptique hauteur dont saigne sa dignité patronale. Et lui-même est sujet à de lamentables oublis : dispute véhémement, au fort de laquelle il se soulage par l'émission de vocables poissards; rentrée au logis, le visage mort, les lèvres baveuses d'une formidable bamboche; eten-core, même à l'état de santé, une surveillance défectueuse de soi, une impulsion, issue de l'accoutumance, si quelqu'un commande un bock, à se précipiter vers le comptoir en criant le classique : Voilà! Voilà!

*
*
*

Entre les garçons, dont il est le pâtiras, couraille le «chasseur». C'est un gamin, généralement fûté, menteur et voleur, qui sert de trait d'union du garçon au consommateur. Sa fonction est de porter les lettres, de faire les commissions, de passer les journaux. Pour peu qu'il soit alerte, qu'il ait la vocation du métier, il tombe dans la sympathie des clients, que sa gaminerie amuse et qui l'en récompensent. Les garçons, durant les entractes du service, se font un passe-temps de le pelauder, mais nulle méchanceté ne pollue ces agaceries et c'est à elles que le chasseur doit le plus délié de son éducation.

Ce serait une erreur de croire que le chasseur soit un garçon embryonnaire; la plupart du temps, après quelques années de «chasse» il bifurque vers la domesticité cossue du garde-malade ou du valet de chambre.

*
*
*

La caractéristique du garçon de café, le *substratum* de sa psychologie, c'est l'amour du jeu. Entre eux, ils ne s'offrent pas de «tournées»: ils les jouent. Un client a-t-il abandonné un restant de bouteille : ils le jouent. Cette passion éclate

lorsque, le travail accompli, ils se réunissent dans des bouchons spéciaux où ils se livrent à d'interminables parties de manille. La manille est le chasse-ennui du garçon, dont elle écorne fortement le gain; et quoiqu'il n'ait pas le loisir d'aller aux courses, tenez assuré qu'il y associe sa pécune. Ce prurit parieur, marié à une insouciance invraisemblable, explique la misère des garçons traversés par la maladie. Bien que fort enclins à s'entr'aider, ils n'y parviennent pas, faute d'organisation, et tel des leurs se faisait quinze francs de recette quotidienne, qui, brusquement, est terrassé par l'indigence.

En revanche, le coude à coude de la clientèle leur insuffle le besoin de paraître et de parader. Leurs bals, leurs fêtes sont très courus: la profusion du buffet, le bouquet offert à chaque dame y sont traditionnels. Le public féminin de ces bals présente d'ailleurs une originale promiscuité: les chevaliers de la serviette y réunissent, en une touchante fraternisation, le trottin de modiste, la petite ouvrière et la dame lancée ou en passe de l'être. Et, dans le brouhaha des danses et des rires, emblables dialogues se perçoivent:

— Eh bien! et Joseph? T'as pas vu Joseph?

— Comment? tu ne sais pas? J'ai été le voir hier à Saint-Jean... Il va casser sa pipe, le pauvre vieux.

— Allons donc...

— Il n'ira plus trois jours..., Paries-tu un louis?

*
**

Dans quelques établissements haut cotés, où l'on trouve des écrevisses et même des cabinets particuliers, le garçon représente la sublimisation de son espèce.

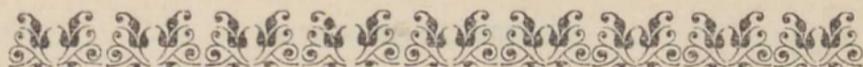
Il sait que pour s'élever à sa dignité présente, il lui a fallu réunir un ensemble de qualités rares. Qualités physiques d'abord: de la tenue, une certaine noblesse du regard, un

port aimable de tête, un sérieux de diplomate exotique. Qualités intellectuelles ensuite : de la finesse, de la souplesse, le sens intime des situations et des gaffes à ne pas commettre, dans une maison où la gaffe multiplie le péril de ses pièges.

Quand un garçon a su conserver un poste aussi insidieux, il conçoit de sa personne une opinion d'incontestable supériorité. Il domine, il plane, il prépondère; il n'est plus un garçon, il est le Garçon, le Garçon-Type, le Garçon-Sarcey, le Garçon-Tour Eiffel.

Il a scruté les mystères des placards et des canapés, résolu l'énigme des escaliers doubles, déchiffré les hiéroglyphes entrelacés aux glaces. Il a cette joie permanente de s'immiscer dans la quotidienne aventure, de recueillir la pelure du fruit défendu, d'ausculter — chirurgien canaille — l'anémique moralité des ménages. Au besoin il espionne madame pour le compte de monsieur et monsieur pour le compte de madame; ce double ministère de mouchardise arrondit sa bourse et corrobore sa louche suprématie.





SALLES DE VENTE

Jamais elles n'ont été si courues, jamais un tel mouvement commercial ne les a enfiévrées. Le même ensemble de circonstances qui a produit les grands magasins de tout genre s'est affirmé en faveur des salles de vente. Bruxelles n'a pas échappé à cette loi, il a son Hôtel Drouot, il en a même plusieurs, et si Rochefort en voulait dévoiler les « petits mystères » comme il le fit à l'époque, lointaine déjà, où il n'était que spirituel sans songer à compter les poils de la queue d'un cheval noir, la glane serait encore passablement intéressante.

*
* *

Quand on parcourt les salles de vente, à voir l'entassement et la promiscuité des objets, on ne s'imaginerait pas la stricte discipline qui les enlace. Les formalités sont multiples et je demande à les pouvoir synthétiser en brefs linéaments.

A leur entrée à l'hôtel, tous les objets sont enregistrés et une perception s'opère sur chaque bordereau d'inscription;

ils doivent être déposés avant 5 heures du soir; c'est l'administration qui désigne le jour de la vente.

Au moment où un objet lui est adjugé, l'acheteur reçoit un bulletin portant un numéro d'ordre qu'il remet à la caisse. Le caissier lui donne un bon et ce bon, exhibé au magasinier, confère son lot à l'acheteur.

Si l'administration se méfie de celui-ci, elle peut exiger, avant de passer à la mise en vente d'un autre objet, un acompte que mentionne le bulletin. L'acheteur refuse-t-il? l'objet est immédiatement recrié. Les objets vendus dans la cour ou le vestibule sont aussitôt enlevés par l'acquéreur, sinon tant pis pour lui : les rôdeurs ont l'impunité de faire main basse sur son lot.

Les objets mis en vente à l'amiable sont soumis à un droit de magasinage, 5 p. c. de leur évaluation; vendus, ou non, ils acquittent ce droit chaque trimestre. Les objets voués à la vente publique sont, au contraire, emmagasinés gratuitement. Un tarif spécial règle les conditions du camionnage, entrepris, suivant les circonstances, à forfait ou à l'heure.

Les opérations se font au comptant, le vendeur paye un tantième du montant de la vente, l'acheteur, un tantième du montant de l'achat.

Dans les salles sérieuses le prix des objets est, selon la formule, marqué en chiffres connus, et la raison en est claire : des industriels, peu boutonnés de morale, renseignent à ceux que la nécessité convoie en leurs antres des prix de vente bien inférieurs à la réalité.

Récemment un peintre, dont les finances étaient dans le marasme, s'en va porter à l'un de ces corsaires un noble et translucide paysage. L'autre dissimule sa joie de l'aubaine pressentie, accepte en faisant la moue, consent à une avance de deux louis en prenant posture de Mécène.

Un mois après, le laconisme d'une carte postale apprenait à l'artiste l'achat de sa toile pour cent francs. A quelque temps de là, il retrouve son œuvre chez un amateur très répandu.

— Ma foi, lui dit ce dernier, je ne croyais pas que la peinture fût si en vogue. Ainsi voilà votre machine... elle est très bien, d'ailleurs... mais on n'a pas voulu me la céder à moins de cinq cents francs.

*
* *

Il serait malaisé de ne point parler ici de la loi du 20 mai 1846, dont l'abrogation est sollicitée par l'unanimité des directeurs de salles de vente, qui prohibe les ventes en détail de marchandises neuves à cri public, aux enchères ou au rabais, que les officiers ministériels soient présents ou non. Cette disposition fut votée à une époque où la Belgique n'avait pas atteint l'expansion commerciale d'aujourd'hui ; la législation était inféodée au protectionnisme ; les villes, suivant la routine médiévale, élevaient autour d'elles, par manière de réciprocité, leurs barrières d'octrois. Ceux-ci croulés, la prospérité publique a repris son train, éperonnée par la libre concurrence. Seule, monument sapé par la marée vivifiante, la loi de 1846 reste debout, quoique corrodée, depuis de longues années, par la désuétude, à ce point que nul ne songerait à l'appliquer dans son rigorisme.

On a dit que la liberté des ventes publiques créerait une insoutenable concurrence aux commerçants. Mais on oublie la concurrence qui existe entre acheteurs, hausse le prix de l'adjudication au profit du producteur. Puis les frais de vente, dont l'Etat a sa part, constituent pour l'objet une surtaxe de valeur, garantissant qu'il ne sera pas adjugé en-

dessous de sa valeur marchande; il en est de même des titres de Bourse, des denrées alimentaires, adjugés chaque jour au plus offrant, comme dans une véritable vente publique, et dont le prix se soutient cependant. Enfin, l'établissement d'échoppes, de foires, de marchés ne proclame-t-il pas le principe de liberté que la loi de 1846 bâillonne de si étrange sorte? Le commerce lui-même s'ingénie à vendre des marchandises neuves, en côtoyant la prohibition légale. Nous voyons des ventes annoncées sous vingt prétextes protéiformes : fin de bail, décès, incendie, agrandissement de locaux, fin de saison, départ. Elles ne sont pas à cri public, mais des affiches les annoncent et elles se font à toute offre acceptable et non à prix marqués. Voilà, comme le disait une pétition adressée en 1887 à la Chambre, voilà les ventes qui détournent la clientèle des commerçants, et séduisent le public à l'appât des « occasions exceptionnelles ». Ces ventes sont une concurrence au rabais, sans frais pour l'acheteur. Qui s'est avisé de les vouloir interdire? Personne.

*
* *

Par ces beaux mois d'été, exubérants de fleurs et de mariages, le nombre est inimaginable des visites aux salles de vente. Mère et fille arrivent longtemps d'avance, soigneusement atournées. Elles passent et repassent devant les meubles, éblouies un peu et béantes aux luxueuses choses rassemblées. La jeune femme s'arrête devant ce qui brille; la vieille guigne le solide. L'actuelle légèreté la désoriente; elle se rappelle ses meubles à elle, quand elle se mit en ménage, les chaises massives, la grande armoire où la lourdeur du linge s'entassa, le vaste lit de noyer, la sobre glace entourée d'un décent filet noir. Ici tout lui paraît mesquin et criard; l'élégance est superfluité, le joli confine à l'at-

trape. Malheureusement, elles ont stoppé devant bien des vitrines de tapissiers, qui ostentent des objets aussi gracieux dont les prix les ont effarées; et leur commune conclusion ç'a été le pourchas du rabais.

La mère entame les négociations :

—Monsieur...

L'employé s'empresse, avec un fin sourire : tant de ces chercheuses défilent en l'hôtel, tant de courses, d'hésitations, de sursauts à l'inattendu de certains chiffres, tant d'internes calculs, le front plissé, les yeux vagues, pour totaliser le coût de l'emménagement. Et il les guide, les grise de son boniment, habile à mettre en lumière la joliesse des objets tout en passant rapidement sur les prix. La jeune écoute pensive, l'esprit ailleurs, la vieille investigue et confronte. Quand elle a tout inventorié, la plupart du temps elle conclut :

— Oui, c'est bien... vous savez, ce qu'il nous faut, c'est du sérieux, pas de camelote... Ah! on ne travaille plus comme de mon temps... Nous reviendrons un de ces jours avec Alfred... nous verrons si ça lui convient.

Ils reviennent et Alfred trouve que l'on n'aurait pu mieux choisir.

Grande est ici l'influence de l'employé; s'il plaît, la clientèle s'attache à lui, et outre que le règlement lui enjoint la complaisance, son aménité est efficacement récompensée; il est intéressé pour un tantième dans le bénéfice. Sage combinaison qui le relève à ses propres yeux, l'associe à la contingence du gain et stimule ses qualités enjôleuses; sous l'impulsion d'un employé adroit, on voit des salles doubler en un an leur chiffre d'affaires.

*
* *

La phisionomie et le rôle du « crieur » sont trop connus

pour qu'il y faille insister.

Douze crieurs avaient autrefois le monopole des salles; une ordonnance de l'échevinage de Bruxelles ratura, il y a quelques années, leur privilège, et désormais chaque notaire eut son crieur qu'il emmena avec lui.

Les surveillants ont un office délicat: déjouer le vol et la malveillance. Des spécialistes ont accoutumé d'enlever d'une main preste les menus objets, d'arracher les glands des canapés et des fauteuils, de dévisser les menottes des chaises; le tout, avalé par d'énormes poches, échoue chez des brocanteurs et des fripiers marrons. D'autres, soudoyés par une concurrence canaille, tâchent à lacérer les étoffes et les tapisseries. Les surveillants flânent, la prunelle aux aguets, d'un air désœuvré; ils se méfient principalement des gens qui recherchent les coins obscurs.

Les experts se partagent deux domaines: objets d'art et «objets courants».

Ils ont science et conscience, ce qui ne les préserve pas toujours des anicroches. Le Japon étant à la mode, la fallacieuse Europe nombre quantité d'usines japonistes dont les produits manufacturés sont l'orgueil de maint collectionneur bienveillant. Les faux tableaux pullulent, si décevants dans leur splendeur de strass, que les plus malins n'y voient goutte; si Corot revenait au monde il fabriquerait des Trouillebert; d'incessants procès, où d'indiscutables compétences dogmatisent à hue et à dia, nous ont habitués à l'inauthenticité.

Amateurs naïfs que berce la chimère des trouvailles ne lisez pas le *Truquage* de Paul Eudel, ne vous initiez pas aux démonstrations de ce machiniste cruel qui révèle si brutalement le piteux envers du théâtre bibelotier. Demeurez gobeurs et jaloux, comtemplez et vous délectez à votre contemplation, si vous ne voulez casser les ailes de vos

beaux rêves!

Une double plaie contamine les salles : les commissionnaires sans place et les « auvergnats ».

Les premiers sont les musards éternels, aux bras ballants, vauerrant de ci de là, guignant l'occasion de piper les acheteurs qu'ils obsèdent de leurs offres.

— Monsieur, donnez-moi ça, je vous le porterai pour cinquante centimes... c'est moitié prix, monsieur...

Défiez-vous du « sans place »; redoutez le ridicule de ces saugrenus qui leur commettent leurs emplettes et le lendemain arrivent se douloir de la non-réception d'une suspension ou d'une pendule.

— Voyons, dira le directeur, je vais vous montrer tous mes employés... et celui qui aura eu l'indélicatesse...

— Non, ce n'est pas eux, soupirera le dupé. C'est un grand louche, même il m'avait l'air d'avoir pris un verre de trop...

— Mais, cher Monsieur, nous ne pouvons répondre de ces gens là... Ils viennent se chauffer ici, comme d'autres vont dans les églises ou les bibliothèques. Pourquoi ne vous être pas adressé à notre personnel? Vous n'auriez point à regretter votre mésaventure.

Quant aux « auvergnats » leur profil se dessine en semblable scène.

Un lot d'étoffe est en vente; la pièce glisse de main en main, palpée par les convoitises.

— Tiens, remarque une bonne femme, ça n'est pas mauvais... je vais la prendre pour m'en faire une robe.

— Pardon, madame, voulez-vous me passer?..

Le connaisseur s'en empare, interroge le tissu.

— Peuh! Ça n'aura pas « d'usage ». Ça n'est pas de la

fabrication sérieuse... Voyez donc, monsieur...

L'étoffe transmigre au toucher d'un voisin, d'un second, d'un troisième... Le jugement se confirme : c'est décidément un lot de vingtième ordre. La bonne femme se refroidit; intérieurement, elle se congratule que des connaisseurs aient préservé sa bourse d'impenses malencontreuses, pour un peu sa joie effuserait en termes de gratitude.

Eh bien! ces connaisseurs sont des « auvergnats » agglomérés en société dépréciatrice qui, après leur razzia, font la « révision » dans un cabaret prochain, *id est* refont une vente entre eux, se répartissant l'avantage de la moins-value qu'ils ont suscitée.

Ces pirates, scientifiquement organisés, ne se laissent point trahir par l'extériorité du costume : les plus sordides sont les plus riches, et tel d'entre eux affiche un *habitus* de coquefre-douille, qui se constituerait le banquier des élégants les plus chicandards.

*
* *

La salle de ventes est souvent une banque, un mont-de-piété temporaire et voici comme. L'administration préfère naturellement la vente amiable à la directe, qui l'astreint à un débours immédiat en laissant l'*alea* planer sur elle. Le malheureux qui ne peut attendre la vente amiable demande sur les objets apportés une avance rarement déniée. Le samedi est le jour principal de ces transactions, propitiatrices quand elles se font sans intérêt, usuraires et révoltantes dans le cas contraire.

Et, ce dont le public ne se doute guère, la salle de ventes est un débouché pour le producteur. Des ouvriers sans travail se constituent en de véritables syndicats, livrent directement leurs produits à la salle, payent leurs journées au

moyen des avances reçues, et, la vente accomplie, se répartissent le gain au prorata de leur indispensabilité.

Oh! ce bureau du directeur! En a-t-il accueilli des halbrénés en blouse ou en redingote, des pleure-misère qui insinuent par l'entrebâillement de la porte une timide entrée vacillante et, tout à coup, au milieu d'une discussion de chiffres, la voix étranglée de larmes, débordent leur pauvre cœur! Oh! les mornes confidences, les expansives donations douloureuses où se découvre le tréfonds de l'angoisse humaine!

Certains directeurs, de glace aux infortunes exposées, n'y voient qu'un prétexte à affaires, une occasion de les exploiter, le code sur la gorge. D'autres s'émeuvent et, comme me le disait un homme en situation d'être dûment informé, M. C. Rolland, le très serviable président de la chambre française de commerce, ils sont parfois attrapés par les virtuoses du sanglot:

*
* *

La salle de vente a ce privilège d'être soustraite aux hurlements de la politiquaille. C'est un terrain neutre, une oasis de paix où toutes les opinions communient sous les espèces du bibelot.

Bruxelles connaît un vieux docteur, riche de pécune et de savoir, ardemment dévoué à l'opinion libérale. Quotidiennement, il déambule parmi les salles, à la recherche d'occasionnelles raretés, et il a cette manie, quand un objet lui sied, de le guigner des mois durant, d'ausculter les employés sur la probabilité d'un rabais. Puis la venette de le voir échapper le ramène un matin subitement décidé; il passe, mélancolique, à la caisse, emporte sa convoitise avec un soupir.

Le docteur, en ses flâneries, rencontre un vicaire aimable

tout à ses collections, à ses pauvres et à son Dieu... c'est dire qu'il ne sera jamais évêque. Vicaire et docteur s'accostent, babillent, oublieux de leur *credo* divergent. Ils n'ont de mutuelle bouderie — et combien passagère ! — que si l'un « souffle » à l'autre un bibelot lorgné. Alors le vicaire appelle « mécréant » le médecin qui lui riposte « inquisiteur ».

*
* *

Mesquine et banale en plein jour, la salle de ventes se transforme à l'heure crépusculaire. Commissionnaires, auvergnats, oisifs l'ont quittée; une oblique clarté fuse du vitrage dépoli sur les objets que l'ombre, peu à peu, ronge. La voix et les pas prennent une étrange sonorité sourde. On distingue à peine la lourde masse des lits alignés, la brune stature des armoires et des bahuts, le noir mat des poêles, la rouille des ferrailles, l'étoffe assombrie des fauteuils dont les bras semblent attendre quelqu'un. Là haut, les grands tapis appendus sont une muraille terne où les suspensions allument leurs verroteries. Les tableaux s'effacent, gardant la seule vie d'un œil qui vous suit, l'éclair d'une nudité rose. Puis c'est une sensation spéciale, qu'une pointe d'apeurement relève, de marcher seul entre la double haie des glaces. On a l'envie d'y regarder non pour percevoir sa propre image, mais pour tenter de leur dérober le mystère des spectacles qu'elles ont reflétés, et cette suggestion folle vous envahit qu'elles vont livrer leurs secrets par la vertu de quelque incantation, qu'il va suffire d'y plonger ardemment les yeux pour faire se lever le candide fantôme des tendresses trépassées!



RUE DES BOUCHERS

Chez tout Bruxellois ces trois mots provoquent une vision particulière : une étroite rue dévolue à un perpétuel grouillis-grouillos avec, en son mitan, la perpendiculaire des Galeries Saint-Hubert, le « Passage » selon l'expression locale, le seul véritable passage qui soit fait moins pour y passer que pour s'y délasser et s'y récréer, bavard et flemmard.

*
* *

Comme toute grande ville, Bruxelles a ses attirances caractéristiques : ses vieilles églises et ses musées pour les uns ; pour les autres la modernité claire des vastes cafés encombrés. Tel autre, prosaïque, goûte le fromage blanc qu'arrose un aigre *lambic*, et une tradition colporte que les indigènes d'Albion ne manquent point de pèleriner vers le *Manneken-Pis* et d'y stopper, groupe familial, devant la naïve fonction du gosse brabançon. Mais cette assertion ne sera point démentie : l'orientation de la vie bruxelloise est aux Galeries

Saint-Hubert. L'étranger lui garde cette appellation officielle, le Bruxellois abrégie en disant le «Passage»; les provinciaux connaissent « les Galeries », ils s'y attardent délicieusement aux vitrines, méditant la sage folie d'un achat dans les prix doux, et, rentrés au terroir, ce sont les Galeries qui alimentent la conversation; volontiers ils s'imaginent Bruxelles entier, ville et faubourgs, pivotant sur les magiques Galeries. De fait elles tiennent une place dans notre vie à tous et méritent à ce titre qu'on s'en occupe un instant.

Malgré la concurrence des nouveaux boulevards, elles gardent leur fièvre de commerce, tel le Palais-Royal que l'avenue de l'Opéra n'a pas annihilé. Et ce commerce, tassé en de malsains habitacles, est multiple. Ici la montre d'un tailleur expose des complets qui vous «brummeliseront» selon le rit anglo-mané sans trop anémier votre bourse; là de belles armes, virtualité de chasse ou de meurtre, éblouissent; plus loin le charme des fleurs émane en couleur et en parfum. Des bijouteries interpellent la rétine, dont le velours sévère rehausse le fulgurant prestige, et devant elles, le rat d'atelier, la maigriotte porteuse de cartons, titillée de confidences vicieuses, rêve d'un prince qui pourrait ne pas être charmant, pourvu que ses finances fussent magnanimes. Brusquement, sur l'alignement des rotins et des cannes à épée, éclate la gamme des ombrelles multicolores, ce pendant qu'à côté triomphe le détestable produit en bois de Spa, prétentieux et criard. Dans ce coin s'abrite le luxe cosu des gants et des fourrures; en face, l'industrie américaine proclame ses bretelles par quoi est abolie la rondeur dorsale, ses ingénieux objets de ménage, le luisant de ses montres au sec et bruyant ressort. La strideur grasseyante des camelots proclame incessamment la marchandise d'un grand bazar

poussiéreux. Le flot des museurs ondoie dans la salle de la *Chronique* dont les murailles déroulent des lambeaux d'actualité, catastrophe ou caricature. Deux cafés, de tournure opposée, ont leur clientèle; l'un, à la bonne franquette, réunit des bourgeois, des employés de ministère, qui s'y acagnardent devant leur jeu de bac, glougloutant le mazagran sempiternel; l'autre, de visée artistique, accapare les élégants, le dessus du panier de ceux qui sont «dans le train» et tiennent à ostenter leurs grâces devant la moutonnière théorie des passants. Et deux théâtres aussi ont leur portique : les Galeries, avec leur coup de lumière sur la grisaille de l'escalier trop raide et leurs affiches proclamant imperturbablement la pérennité d'«immenses succès»; le Vaudeville, papillon issu de la chrysalide Casino, à l'entrée duquel éclate la grossière enluminure reproduisant la scène-type de la pièce, vous savez la scène qui permet au bon public de se prosterner, en rires et esclaffements, devant l'idole Vilano. Puis, la foule s'agglomère autour des vitrines où la photographie amalgame, plaisante bariolure, Zola, Pasteur, le prince de Galles, le shah de Perse, Léon XIII, et la ribambelle des actrices et des soupeuses de cabinets qu'on nomme particuliers parce qu'ils sont outrageusement publics. Puis enfin, c'est la clameur des marchands de journaux, postés aux extrémités du venteux couloir. Journaux belges, journaux français aussi, convoyés en hâte à deux heures et demie, guettés par un public spécial que l'allure et l'accent trahissent gaulois de concert. Braves gens depuis longtemps établis en Belgique, mais que le fil du patriotisme lietoujours au sol ancestral. Et quel salmigondis d'opinion, que de feuilles hurlant d'être accouplées s'achètent en quelques minutes! *Figaro*, *Gil-Blas*, *Autorrité*, *Lanterne*, *Intransigeant*

Petit Journal, Cocarde, Bataille! Chacun emporte jalousement la sienne, court aux nouvelles politiques, dévorées aussitôt et festonnées d'in vraisemblables commentaires. Une attrapade surgit parfois entre politiciens, dont les *credo* sont aux antipodes.

— Sale réac!

— Espèce de communard!

Invectives innocentes qui désinent en tutoîments chez le prochain mastroquet.

Les seuls boulangistes font secte à part, graves, mystérieux, intéricurement dilatés au délice d'une pointe de conjuration, hantés de cette préoccupation inconsciemment vaniteuse qu'ils sont le point de mire de toute la police, que le placide consommateur entré derrière eux dans un café est un argousin à la solde de l'«infâme» Tirard ou du «puru-lent» Ferry!

*
* *

S'est développé dans le quartier des Bouchers un genre d'« attractions », longtemps confiné à Paris : les cabarets artistiques.

Là-bas, sur la colline sacrée au sommet de laquelle tournent les moulins de Willette dans un vent de noce et de mélancolie, l'us a triomphé des réunions où gendelettes et artistes prolongent leurs parlottes cabarétiques.

Le chef d'œuvre, l'entité pure et savamment pondérée, y éclot rarement; mais le frottement d'intelligences subtiles, la communion des idées qui se projettent en gestes et gueulements, la vapeur grisante envolée des vertes plaines de l'absinthe, une incontestable verve à septembriser les plus hautes statues, et, par dessus tout, le souffle monté de l'abîme de maisons et de multitude qui se creuse proche, arrivent à pro-

duire de l'inattendu, à tirer brutalement le loquet sur une enfilée de chambres d'âme insoupçonnées, souvent putrides, où pourtant quelque miroir magique répercute le vol fuyant des nuages.

Ici vous n'avez que la piteuse singerie du prodigieux pied de nez spatulé par Montmartre à l'univers.

Dès le seuil la nausée vous remue tant est criante la rage d'être à l'instar des *Chat noir* et autres caboulots fameux.

C'est d'abord le massier, barbu et décoratif, qui vous accueille du heurt de sa hallebarde; c'est le piano discors, où s'empilent les inepties en vogue; ce sont les toiles dont les murs s'historient, au faire littéralement calqué sur celui des Willette, des Somm, des Steinlen; c'est le souci de copier jusqu'à la terminologie montmartroise, d'appeller l'entrant « monseigneur » de magnifier « broc de cervoise » la simplesse d'un bock; c'est le patron même, que hante le prestige de Rodolphe Salis, seigneur de Chat-Noirville en Vexin, et qui veut, par la coupe des cheveux et la cravate démesurément éployée, ascendre à la gloriolle d'un Salis brabançon.

Étudiez maintenant les habitués, et la rancœur va s'affadir encore. Conversation niaise, alimentée par le seul éreintement de ceux qui travaillent et produisent; débinage à outrance, entrelardé de calembours contemporains de l'iguanonodon; rictus féroce si l'un des leurs émerge du cloaque où barbotent ses congénères; les vrais artistes, ceux qui ont la flamme au front et au cœur, désertent ces milieux miasmatiques, abandonnant le champ aux peintriots et aux écrivailleurs. Et, chez ceux-ci, ce qui choque le plus, c'est encore la prétention qui les gangrène, et l'absence de *bon garçonisme*, si je puis dire.

Ils veulent raffiner, pirouetter, parisianiser, ces natifs de

Sotteghem et de Gendrin-Gendrenouille; il se croient arrivés au fin du fin en répétant vingt fois par heure des « dis donc ! » et des « c'est épatant ! » Mais soudain un pataquès culbute leur échafaudage, quelque épouvantable locution provincialarde remontée à la surface de leur parler en surface, tel un caïman dont la hideur surgirait inopinément sur un féérique bateau voguant dans la douceur du soir et la tendresse des musiques.

*
* *

Un de ces établissements, non infecté d'artistomanie, fut récemment visité par la fortune.

Au fond d'un boyau aux murailles ressuant le salpêtre, une ample pièce s'élargissait, barrée d'une scène minuscule. Quoique le programme affichât l'habituelle ordure des musicos, mâchurée par des cabots désemployés, un « numéro » à sensation pimentait le spectacle.

Imaginez une vieille femme, la face abrutie, ravinée de rides, dont l'alcoolisme agite la carcasse. Maquillez ce fantôme, bistrez ces yeux clignotants, décorez cette ruine d'une défroque pailletée. Puis contemplez la sorcière: elle envahit les planches d'une allure victorieuse, grimace un sourire, et, avec l'impudeur accentuée des gestes, elle débagoule son répertoire. Tout lui est bon, le sentimental et le détraqué, la *Boiteuse* et les *Blés d'or*; sur tout elle plaque la même grossièreté sauvage; il semble que le diamant, passant par cette bouche hideuse, se transmuterait en fumier. Si votre prunelle se heurte à la sienne, vous aurez un ressaut d'effroi, à ce concept vraisemblable et fou qu'elle pourrait ramper vers vous, appesantir son étreinte sur votre poitrine et la lier, de poulpedégoutant, de pneumatiques tentacules. Eh bien! cette râclure d'humanité, ce monstre pollué d'ignominies,

fit chambrée complète, comme dirait un écotier. Son abjection même lui devint auréole, on s'entassa devant le régal de la brute salissant les illusions divines, et la brute eut ses abandons et ses minauderies!

Déserté par elle, le patron se rejeta sur la pantomime, et, sachant ce qui émoustille, il s'avisa de découper en tableaux l'un des récents drames parisiens, l'histoire, banalisée par les Prado et les Pranzini, de la fille galante que l'amant de hasard assassine. C'était d'une bêtise à faire pleurer, mais enfin l'assemblée se délectait de voir en chair et en os « le surineur » à l'œil dur, à mâchoire de primate, et sa victime, une grosse personne ovine qui avait l'air de croire que « c'était arrivé. » L'action, au début, traînait, gouaillée à chaque instant de lazzis : on n'était venu que pour le « clou » du meurtre. Les ricanements alors s'accoisaient dans un frisson d'attente apeurée. D'une voix douce, le dos tourné au primate, la fille détachait ces mots, les seuls dans cette pièce de gestes :

— Voyons, chéri, que vas-tu me donner?

Et han! le couteau foudroyait la chair d'où le sang s'effusait, jet vermeil; han! l'assassin se ruait, tapant, tapant toujours. Quel émoi parmi ce monde aggloméré sur les banquettes! Quelle fulguration par les moelles, à sentir que la chose a dû se passer ainsi, que renaît pour vous la tragédie détaillée par les gazettes, à supposer que cette grande tache qui macule le plancher n'est pas un liquide quelconque émané d'une vessie artificieuse, que c'est vraiment du sang, du sang de jeune femme giglé à bouillons des palpitantes artères! Ah! il savait son public cet impresario de basse marque, et qu'une grossièreté toute nue attire, parce qu'elle est grossièreté! L'habitude, malheureusement émoussa les

curiosités; des gens, qui avaient « gobé » la tuerie dix fois, rigolèrent à la onzième; à la fin, ils ne prirent plus la vessie pour une lanterne; les amateurs se raréfièrent.

Le cabaretier, maintenant, a remisé la pantomime, et, accoudé à son comptoir non loin des planches qui eurent leur famosité, il regrette la goule édentée qui trépignait ses chansons, immonde tout ensemble et attirante!

*
* *

Noté, en ce quartier des Bouchers, un irrécusable phénomène : la multiplication des brasseries à femmes. N'attendez pas de moi que je vaticine à ce propos la décadence de la race, que je fasse, comme les boulevardiers, mon petit Jérémie entre deux absinthes. Oh! non, je consigne un fait, sans plus. Et ces brasseries ont comme partie majeure de leur clientèle les étudiants et les potaches; il tiennent à justifier le refrain célèbre :

Nous sommes la jeunesse
L'espoir de la cité-é,
Nous rigolons sans cesse
Dans-han la ru' des Bouchers!

« Sans cesse » est hyperbolique, mais cette jeunesse, dans son bûchage, a des rémissions de rigolade. Rien d'étonnant à cela et la légion estudiantine, si elle ne jetait ses gourmes, violerait la douce loi naturelle.

Le nouveau, c'est l'initiation du potache d'athénée, émule de ses anciens de vingt ans.

Il me souvient d'une époque où, talonnés par nos professeurs, nous trimions d'arrache-pied, nous gavant de thèmes et de grammaire, attentifs aux *quominus* et aux *forsitan*, communiant en Cicéron, dévots de Démosthènes, esbrouffés par les manchettes de M. de Buffon qui, paraît-il, mettait

des manchettes pour interviewer l'anatomie du kangourou. En cette époque abolie nous gâtions nos yeux et notre cervelle — ceux qui en avaient — de six heures du matin à dix heures du soir; les pédagogues gourmandaient notre paresse et le mot « surmenage » sommeillait encore dans les limbes du dictionnaire.

La mode est aujourd'hui bouleversée.

Les professeurs sont toujours prêts à refréner chez leurs disciples les restes d'une voix qui ne tombe pas et d'une ardeur qui s'éteint. L'un d'eux a-t-il attrapé son plumet le dimanche, il est convenu qu'on ne pourra l'interroger le lundi; autrement il risquerait une méningite que les parents ne manqueraient pas d'attribuer au surmenage.

Et il est joli, le surmenage, je vous jure!

Induisez-vous donc, parents bénévoles, dans les caboulots où messieurs les potaches se carrent, se galvaudent, s'anuient les jours de congé. Ce qu'il en grouille, de la rue de la Montagne au boulevard, vidant les bocks, tétant le cigare, poussant les billes, c'est inimaginable. Parmi ce peuple d'éphèbes les serveuses couraillent, ironiques et gentillettes, quémendant les consommations.

*
* *

Le quartier a d'autres aspects; il est gastronome s'il est artistomane.

Petite rue des Bouchers, la triperie prépondère, avec ses étalages gras, ses carbonnades alignées, la triste ordonnance des têtes de veaux exsangues, le ventre de la patronne roulant derrière le comptoir et, peinte à la façade, l'inscription coutumière : *Véritable huile de pieds de porc et de mouton*. Plus loin s'ouvrent les magasins de conserves et de fromages. Ce commerce se perpétue chez quelques familles suisses

et italiennes, solidement ancrées là, qui, tout en gardant leur obséquiosité de détaillants, mènent vie confortable et thésaurisent.

Une habitude bien bruxelloise est celle qui, la nuit venue, change ces magasins en manière de restaurants économiques. Debout sous la flambée du gaz dans un décor de mangeaille, on prend un quignon de pain additionné de gruyère ou de sardines; un fruit là-dessus. Ce balthazar expédié, on se frotte les mains — opération facultative — à la loque poisseuse traînant sur le marbre. Nulle cérémonie, on s'y parle sans se connaître; il n'y a plus d'échelle sociale devant la sardine égalitaire.

C'est l'heure où le quartier se démène.

Des têtes de gamins se collent, avides, aux vitres; des braillards passent, échangeant des apostrophes rudanières; les estaminets redondent, éclaboussés de véhémentes clartés; les beuglants déshonorent l'atmosphère de leurs hurlements canailles heurtés aux aigres harmonicas des mêmes italiens constitués pour la vadrouille en pouilleuse ménestrandie; deux agents aux aguets de disputes qu'ils appréhendent, rythment une promenade mélancolique; et là, sur le mince trottoir, mangées par l'ombre des maisons, pullulent les vénales punaises de l'amour.

Des êtres bizarres circulent aussi, dont Privat d'Anglemon n'a pas consigné les besognes.

Récemment un besacier entre dans un débit de sardines; il est hâlé, gourd et trapu; et voilà que sans mot dire il s'applique un furieux coup de poing en pleine joue. On le croit ivre ou furieux, on veut l'arrêter, mais l'œil du besacier est sain et il continue sur soi-même le tambourinement

des taloches formidables!

— Ça vous étonne, hein, les beaux messieurs... Je suis pourtant connu : l'«homme à la claque» et je vous f... mon billet qu'on peut parler de moi à la foire de Neuilly... Ah! le métier n'est plus brillant... la concurrence s'en mêle. Voyons les beaux messieurs, si le cœur vous en dit... une bonne «beigne» là ... dans le cuir... n'ayez crainte... c'est du cuir...

Et comme on lui jetait des sous en se détournant avec horreur, il s'en fut, vaguement froissé, émit cette réflexion grognonne :

— Ah ben, alors, s'il n'y a pas d'English, il fallait le dire tout de suite...

*
* *

Une particularité frappante de ce quartier, c'est le contraste entre le décor et ceux qui s'y meuvent. Les maisons sont archaïques, vieillottes, descendent, ribambelle, dégingandée, vers le boulevard neuf. Et justement, les êtres les plus tristement modernes courent le marigot par ces venelles surannées.

Souteneurs d'abord. La police les traque, d'ailleurs, et comme la plupart, étrangers, disons-le pour l'honneur belge, ont commis quelque malfaçon, ils sont réexpédiés à leur patrie qui s'empresse de leur lacer ses solides justaucorps de pierre.

Cabotins ensuite. Ceux-là, pensionnaires des cafés-concerts voisins, mènent du boucan en certaines « boîtes » où ils trônent dans l'exubérance des gestes et le grasseyement faubourien du langage. Parmi ce pullulement de déclassés défilent des physionomies connues d'artistes estimés. Tel ce bon « père Chamérlat » qui fêta récemment ses cin-

quante années de théâtre; tel Daniel Pottier, l'incomparable tambour-major, un vaillant aussi, que la maladie obzède sans le pouvoir terrasser.

Et il y en a d'autres, cabotins et petits employés, à crayonner sans répulsion.

J'en sais un, grand vieillard correct, à qui un modeste emploi de comptable apporte la pâtée journalière. Veuf de bonne heure, une enfant lui était restée, autour de qui son amour croissait double.

Quand elle mourut, l'homme demeura, des mois, prostré d'hébétude. Le temps a lénifié cette immense douleur, mais un nuage plane sur le front du vieillard. Pourquoi le cacher? Il quête l'oubli au fond du verre, sans jamais sombrer dans la brute ivresse. Parlez lui; il se dévêt de son manteau de torpeur; l'œil brille, la taille se redresse, il trouve des mots de douceur et de regrets infinis pour dire de quelle tendresse il couvait la petite, les jouets rapportés, les caresses reçues, l'inoubliable joie des départs aux champs dans la jeunesse des matinées et comment le retour aussi avait son charme, à l'heure où les arbres sont des blocs roux sur le ciel clair.

D'aucuns raillent l'homme, moi je le respecte, et j'avoue ingénûment mon émotion à entendre ce vaincu de la vie, cette ruine en qui l'idéal perdure, réveiller avec cette intensité poignante le sommeil des lointains souvenirs.



à ÉMILE ZOLA.



SENSATIONS FORAINES

Un vacarme : bals, tourniquets, montagnes russes.

Ce vacarme est l'impression première, celle qui, pour un temps, vous harponne et conquiert. On marche dans le bruit, on est le but que visent des milliers de sonorités qui envahissent l'ouïe de leurs piqûres. Imaginez une foire muette : ce serait la ville de marbre, où toute activité stagne. L'orchestration est ici roi ; impossible de soustraire votre tympan à sa possession despotique.

L'orgue de barbarie parut autrefois une abomination ; le seul mot *barbarie* n'était-il pas un stigmate et ne prouvait-il pas que c'était un pelé, un intrus voué à la profanation inconsciente des œuvres qu'il perpétuait ? Volontiers on méconnaissait l'étymologie, et que le nom de Barberi, l'inventeur, s'adultérant en barbarie, mésestimait le coffre à doubles croches. Et pourtant, il avait du bon, cet orgue. Pour peu qu'on se tint à distance, il sonnait, non sans charme, les matins de printemps léger ; quand spiralent les neiges, il réveil-

lait les échos assourdis. Un sou récompensait le vouloir aimable de la musiquette, et, de la chambre calfeutrée, on regardait frileusement s'éloigner le musicant, avec son allure cassée de carapatier usé au fil des routes, et machinalement, sans trêve, tournant le cycle rabâcheur de ses cantilènes.

L'orchestron, lui, bannit tout poétique mirage. C'est une grande armoire, une chambre presque, braquant sur l'extérieur la menace de ses cuivres ordonnés comme une artillerie. Son boucan est d'enfer. Le suraigu des petites flûtes s'étage sur les pistons hurleurs et l'accompagnement a la virulence canaille d'une attrapade entre rôdeurs de barrières. De se poster devant lui et d'y rester quelques instants, cela produit une colère que l'on souhaiterait destructrice. Ce n'est plus une boîte cacophone, c'est une bête mauvaise dont la clameur vous insulte; les figurines colorées, plantées aux coins, battant le triangle et les cymbales, corroborent l'illusion de la vie; la tentation s'élève de fondre sur la bête, de clore la bouche odieuse d'où s'évade cette torrentielle inharmonie.

Mais la réalité vous reprend et le giroitement des chevaux de bois interpose sa monotonie édulcorante. En face, des bals s'improvisent, dans le sans-*façon* du plein air que des torches résineuses empouaquent. Bals en majeure partie unisexuels; les gamins se trémoussent deux à deux, et deux à deux les gamines. Même la démarcation est hostile, nuancée de mépris réciproque; et les garçons ouvrent l'œil, sachant que leurs voisines sont d'humeur peu endurante et qu'elles savent comme eux se garer des mornifles, le sabot, prestement retiré, converti en outil de combat. Au-dessus, passe le vol des balançoires géminées.

Les couples s'installent, mettent la « berce » en branle, doucement d'abord, bien doucement, ensuite précipitent

l'allure jusqu'au point très élevé d'où la retombée est douce, le corps caressé au heurt fluide de l'atmosphère. L'attrait de ce divertissement gît dans cette faculté de modérer ou d'accélérer son élan, de personnaliser son plaisir, de garder son *moi* au fort de la foule. Et le plaisir antipodique, l'annexion du *moi* à l'ambient, se contente à côté, aux montagnes russes. Elles m'ont paru en progrès, ces montagnes. Elles étaient trop simples : se procurer, en roulant sur une voie bossuée, les nonpareilles délices du mal de mer, cela devenait terriblement bourgeois. Un homme s'est rencontré, qui a saisi la nécessité d'une réforme, et telle fut la parturition de ce vaste esprit : la voie garde ses bosses, mais elle est circulaire; et comme il y a de la place au milieu, on l'a cédée à l'omnipotent et omniprésent orchestrion. Maintenant l'agrément s'est totalisé: on roule, on s'enfonce, on regrimpe, en cercle, toujours en cercle, à l'instar des étalons de manège, cependant qu'aux oreilles charmées pétaradent les cuivres autoritaires. La foule est extasiée, elle possède enfin, à un taux modique, la récréation congruente à la noblesse de son âme, et elle témoigne chaque soir sa reconnaissance par des hourras et des vociférations à rendre jaloux les plus populaires tribuns.

Il est regrettable que nous ayons attendu si longtemps cette rénovation de notre esbaudissement, mais puisque, plus heureux qu'Israël, nous n'en sommes plus à espérer notre Messie, je propose formellement l'érection d'une statue au génial inventeur des montagnes russes régénérées; je n'irai pas jusqu'à demander qu'elle soit équestre, ne voulant pas m'attirer la haine de l'infanterie des statues. L'essentiel est d'installer, sans coupable retard, le Monsieur sur un socle propre: cela favorisera la sculpture, qui paraît légèrement dans le marasme, et encouragera les Colomb de l'avenir à voguer, en quête de passe-temps inconnus, vers de nouvel-

les Amériques.

*
* *

L'aimant du vacarme, en somme, attire à la foire non les gens du jour, ceux qui sont ou croient être quelqu'un ou quelque chose, mais la masse, confinée dans une médiocrité obscure, qui vient y étrancher sa soif d'agitation et d'hyperesthésie. Et pourtant nulle part ailleurs le mystère n'est semblablement fêté, nulle part il n'a, mieux qu'en cette alignée de planches sordides, boutique ouverte et pignon sur rue.

Voici des « Sybilles de Cumès » et des liseuses d'avenir, voici le baquet magique et le château des fantômes; voici, peinturlurée à l'entrée d'un panorama, l'histoire des anciens dieux; et plus loin, brûlant dans un brasier de féerie, une jeune tête aux rubescentes prunelles : *è Kephale biousa kai phasa*, proclame l'inscription hellène.

Dans le boucan, à deux pas des chevaux de bois et des fritures, ce ramentevoir d'antiquité est étrangement sapide; l'antiquité d'ailleurs a son rappel dans la loge voisine, où ressuscite, dérangée par une terminologie pseudo-scientifique, la fable charmante de la statue vivifiée au souffle amoureux de celui qui l'ébaucha, puis soudain, au désespoir de l'artiste, pétrifiant à jamais son sourire.

C'est qu'on aura beau dire et beau faire, le merveilleux plane toujours sur le monde. Nous avons étudié, investigué, catalogué; nos loupes, nos alambics, nos creusets ont violé les plus intimes pudeurs de la nature; la science a lacéré le sol et troué le ciel; les géologues ont dressé l'état civil de notre planète et les télescopes, ces reporters de l'astronomie, s'en vont interviewer les étoiles; nous avons disserté, dogmatiqué, monographié sur les matières les plus absconnes et nous nous saluons proprement Œdipes de l'énigme universelle.

Le malheur, c'est que nous ne sommes point parvenus à tuer l'Invisible, personnage ignoré des docteurs officiels, mais qui a une rude constitution et, dénigré, prend fameusement sa revanche!

Il rassemble autour des guéridons les gens graves qui en attendent des consultations ultramortuaires; il déchaîne en l'âme du criminel l'affolant galop des remords; il fait danser les fées dans la fumée des usines; il incite l'amante délaissée à transfiger d'aiguilles haïneuses la poupée de cire où le volage s'identifie. Soyez en persuadés, dans notre siècle de positivisme, la thaumaturgie perdue, et l'on serait stupéfait de savoir les gens qui, au café, devant le bock ou le journal, l'air calme et présent à la conversation, dilatent intérieurement leurs regards sur le mystère. C'est que, appelez cela religion, hystérie, superstition, peu importe, il faut à l'homme une certaine quantité de prodige, et l'appétence de l'inexploré force la porte des natures les plus grossières. Voilà pourquoi les dames du monde, les « grandes dames » d'Alexandre Dumas I^{er}, se faufilent, à la nuitée, chez les somnambules; voilà pourquoi les gens du commun franchissent, cœur tumultueux, le seuil du bouge fumeux où ils vont, moyennant quelques sous, apprendre leur avenir de la bouche éraillée d'une sibylle batignollaise!

M. Octave Mirbeau a remarqué que dans les tirs forains ceux-là sont assiégés, où l'on a la joie de viser la forme humaine. Pareil raffinement de férocité ne s'est pas encore implanté parmi nous, ceci soit dit sans malignité chauvine. En revanche, sur ce terrain du tir, le sexe auquel nous devons M^{lle} Booth et M^{me} Maria Deraismes plante virilement l'étendard de la revendication. La femme est toujours inquiétante, vue ainsi en posture d'épaulement : vague intuition de dénouement tragique au cas d'un lâchage.

Je la préfère, légère et riieuse, dans l'un de ces établissements où, devant l'énorme foyer rougeoyant, au *chuint* chanteur des casseroles, se perpétue la manducation des pommes de terre Fritz. Discrets asiles, providence des bourses de menu format. S'il fallait s'avouer que les finances périclitent et que le garde-manger est dévasté, la constatation serait réfrigérante. Qu'à cela ne tienne, en route pour la foire ! Et après avoir vauerré d'un pas anonchâli, *il* s'arrête, par hasard naturellement, devant une « friture ».

—Diable, ça ne sent pas mauvais... et il y a du monde... du monde... c'est qu'on n'y est pas mal. Si nous prenions un « russe » pour nous amuser?... Tu veux ?

Elle veut certes; et ils en prennent un, de « russe », ils en prennent deux, tout un coin de Russie !

Cette convention est tacite entre eux, qu'ils sont là pour la frime, pour jouer à la dînette comme les enfants sages; la joliesse du décor, les lumières propagées dans l'infini des glaces, font cette naïveté vraisemblable.

Là est l'une des marques de l'artifice forain: la vanité exploitée selon les normes d'une subtile psychologie.

Partout les toiles peintes se couvrent de personnages à claques, à claques si vous voulez, brodés sur toutes les coutures, ornés de décorations estomirantes, ce qui infuse au bourgeois l'envie de se mêler à une aussi noble assemblée. Aux tirs, n'ayez crainte que votre maladresse soit définitivement avérée; visez trois ou quatre fois de suite la cible du lion ou de l'hôpital; fussiez-vous myope à confondre une vigne avec un champ de blé, le lion rugira, l'hôpital dévoilera ses lits où les malades gigotent; un fâcheux excès de zèle fait même parfois rugir le lion quand on a visé l'hôpital, aubaine d'hilarité pour la galerie.

La vanité encore arrête les museurs à la montre des pho-

tographies.

J'ai vu, l'autre jour, un rogaton d'homme, Quasimodo tordu, au facies ravagé par la variole; il contemplait une baraque affichant : *A droite, portrait, cinquante centimes*
A gauche, caricature, un franc.

Quasimodo eut une velléité de dubitation... il prit à gauche.

*
* *

Une foire qui se respecte ne va passans théâtre. Bruxelles a les Variétés.

Le cœur me bat : dans un éclair je revois la grâce de Judic le pince-sans-rire Dupuis, l'hébétude sournoise de Lassouche; un trombone, à proximité, est la voix d'or de Baron.

Les Variétés! *Ce soir, grande représentation consistant les exercices de la troupe. Le directeur, M. Van Caeneghem, a l'honneur...* Au diable le Van Caeneghem, destructeur du mariage! Je préfère l'«arène athlétique» où des gaillards bellement râblés bandent leurs muscles de cordes. Le public toujours est inhiant à la force, l'arène ne désemplit pas. Les militaires y sont rares mais la voyoucratie des alentours s'y trouve abondamment représentée. Elle observe, durant la lutte, la religion du silence, sachant qu'une jactance trop bruyante serait illico expulsée. Cette jeunesse vient là comme à une clinique, la clinique des taloches. Au sortir, elle répète les coups, émerveillée : on ne sait jamais ce qui peut arriver aux Marolles!

Non loin, deux ménageries : Wombwell, l'enfilée des chariots qui sont des cages, l'outrance des dorures, l'habit rouge des musiciens jaloux, sur le continent, de rester ostensiblement britanniques; Salvator et ses lions, sans oublier l'ours mélancolique qui se dandine à l'entrée, cible des lâchetés polissonnes.

J'avise une baraque dont la prétention artiste s'irrecuse en cet écriteau : *Hommage à nos gloires : Auber, Grétry, Mozart, Weber, Coligny*. Quatre d'entre eux ont quelque réputation, mais Coligny me rendait perplexe et je ne m'expliquais guère l'intrusion, dans le quartour, du sévère amiral récemment statufié. Je m'en ouvris auprès du directeur avec le sentiment de timidité opportun quand on parle à un monsieur qui rend publiquement « hommage à nos gloires ».

— Coligny ...j'avoue que je ne connaissais pas...

Le directeur m'aura d'une prunelle méprisante, et, scandant les syllabes pour mieux m'enfoncer l'énormité de ma sottise :

— Comment vous ne connaissez pas Coligny, l'auteur de *Guillaume Tell* et du *Barbier de Séville*?

*
* *

Un musée d'anatomie met dans la bariolure foraine une vilaine tache sombre. Les gaietés s'accoisent et se figent au conspect des atrocités dont de funèbres échantillons grimacent à la porte, sous leur abri de verre. Je confesse mon horreur pour cette prostitution de la science. Ces répulsives manifestations du vice et de la tératologie n'ont que faire dans une kermesse; qu'elles restent confinées en leurs laboratoires. L'adulte y est rare d'ailleurs; la clientèle principale se compose de blancs-becs, Brummels de vingtième ordre, et de petites ouvrières, qui viennent y quérir des sensations croustillantes, souvent commuées en frissons de dégoût. Mais on veut paraître homme, on pirouette au sortir et l'on allume une cigarette pour aller aux montagnes russes.

L'histoire, qui n'a pas voulu se laisser éclipser par la science, délègue des scènes de l'Inquisition. Un régal pour les esprits forts.

Comme bagatelles de la porte, la toile explique des roues

pointues, des chevalets, des potences, des réchauds, et partout, sous le geste impérieux de la monaille, la créature humaine pantelante. Qu'on juge, d'après ces vétilles, des divertissements de l'intérieur!

Noté ce bout de dialogue entre deux badauds, Bouvard et Pécuchet de l'athéisme :

—Et dire que nos pères ont passé par toutes ces tortures...

—Et c'était l'Eglise qui ordonnait les sévices.

—Oh! au point de vue de la tolérance, toutes les croyances se valent.

—C'est ce que je répétais hier encore à la libre-pensée de Merbes-le-Château...

Heureusement tous les forains ne se mêlent pas de polémiquer au moyen de peinturlurages, mais l'amour de l'estampille officielle leur est universel.

Estampille pour les pains d'épices, estampille pour la colle forte, et, voire pour les pommes frites, estampille. Chacun a son diplôme exhibé en bonne place et paraphé par les illustrations municipales; plusieurs rehaussent de médailles leur malodorant habitacle; j'ai découvert une pythonisse lauréatée par le maire de Pantin, une commune que son nom, il est vrai, prédestinait à la pantalonnade. Le prestige de l'approbation gouvernementale séduit jusqu'à la descendance de Bilboquet. A quand la Sorbonne des pîtres et le doctorat ès-grimaces?

* *
* *

Grâce à la foire, se bondent les estaminets parallèles, dont les chaises et les tables débordent sur la chaussée. Ils ont maintenant leurs « terrasses » démocratiques où, parmi les vêtements modestes, couraillent les marchandes d'œufs durs et de crevettes. Le voisinage afflue, la plèbe de la rue Haute et de ses impasses. Elle y a des délégués bizarres, ces gars à

petite casquette plate, à cravate lâche, qui sont aux confins du travail et de la flemme : ni ouvriers, ni marlous. Les détaillants aussi déambulent, les artisans de toute catégorie qui, dans leurs ruelles indigentes, mènent la terrible bataille contre le gros commerce et la grande industrie. Et, ce qui frappe chez ce peuple que le vice et la misère corrodent, c'est la belle santé de la plupart. Ces bas-fonds, recéleurs de cachexie et de purulence, ont de superbes efflorescences humaines : gaillards de franche mine, patauds et puissants; gaillards dont la lourdeur flamande s'affine à l'hérédité d'un peu de sang espagnol: nulle part le bien-en-chair n'a d'affirmation plus plantureuse.

Entre ce monde et les habitants des baraques, les sympathies sont tôt nouées. Il y a bel âge que la légende a disparu des nomades ravisseurs de mioches. Le saltimbanque va chez son voisin, il lui demande de petits services qu'il rémunère en entrées gratuites pour sa loge, il est un peu de la famille; on le consulte, le prestige des pays lointains inhère à son bagoût et à ses paillettes. Et lui, l'errant des routes et des plaines, il trouve une détente en ces fréquentations bourgeoises.

Car le métier a ses avanies et si vous les voulez surprendre, allez au champ de foire quand les musiques se sont tues, quand les lumières sont mortes.

Les forains causent entre eux: la recette n'a pas été bonne, les trucs ne portent plus, le public n'a plus de « courage à la poche » Dans la voiture, qui sert à la nichée de berceau, de maison et de tombe, la mère prépare un maigre fricot, surveille la geignante marmaille.

Les hommes prolongent leur dialogue navré.

Le vent bruit dans le feuillage des arbres grêles; un ivrogne passe, hoquetant; de la gare du Midi stride l'appel des

locomotives; la Porte de Hal est une montagne de nuit; là bas,
léchant les barreaux de leur cage, les lions pleurent le désert.



à GEORGES DELBASTÉE



Sous les Palmes

Août les ramène, avec les diplômes satinés qu'un nœud vert enrubanne, et l'entas des livres dorés, aux couleurs voyantes, d'élégance un tantet rastaquouère. Nous avons ouï vingt Cicérons, dégusté quarante *Brabançottes*, contemplé une série d'autorités engoncées dans leurs chamarrures. Le potache s'est affirmé; on lui a parlé de sa dignité morale, des beautés de la science, de la nécessité où il se trouve, à moins d'être rangé parmi les cancre, de s'annexer, en un sérieux triturage, du latin, du grec, quelques langues germaniques, l'histoire des Babyloniens, un soupçon de cosinus, des lueurs de physique et, par là-dessus, quelques linéaments de cosmographie. Le potache a dévoré ces recommandations expresses; les chamarrures l'ont congratulé et il s'en est allé, franfreluché de palmes; il a bien tenu son rôlet : salut au potache !

*
* *

D'austères philosophes, auxquels la renommée de Schopenhauer ravit le sommeil, ont fulminé contre les distributions de prix. Ils y voient l'occasion d'une dépense, la surexcitation des vanités, une initiation trop précoce au vivre mondain. Ces Jérémies ont tort d'objurguer devant une semblable vétille; il y a des siècles que la jeunesse est congrument palmée au son des musiques, et il ne paraît pas que ces apothéoses intermittentes aient spécialement contribué à notre décadence; mais ce qu'oublient les Jérémies déjà nommés — respectons le style des palmarès — c'est que des marques particulières, des signes curieux de psychologie sont latents dans ces cérémonies périodiques.

Elles mettent en rumeur un coin de société, elles enfièvrent nombre de gens, même de ceux qui ne se l'avouent pas, et il n'est pas sans intérêt d'en investiguer les dessous et les ressorts.

Le discours d'abord, généralement dispersé dans l'indifférence, a fait souvent fois suer qui le prononce.

Un joli matin de brise, après le premier coup de cloche, le « préfet » s'est approché, guilleret et papelard :

— Monsieur X... j'ai une nouvelle à vous communiquer... vous êtes désigné pour prononcer le discours... on compte sur vous... la confiance de l'administration...

Le professeur est secoué, il ânonne de vagues promesses, et tout de suite, parmi les élèves ce bruit a pererré : c'est X... qui prononce le discours ! Les collègues en jasant à la récréation; c'est le *great event* de la semaine.

X., au fond, est ennuyé. Il fait si chaud; il va falloir corriger les compositions de la troisième série, ces terribles compositions qui épouvantent les barbacoles, et voilà que la communication préfectorale aggrave encore le mésaise.

Quelle corvée! C'est invariablement la première interjection, mentale, s'entend, car il serait imprudent de la laisser échapper. Puis un autre sentiment chasse le prime ennui: l'importance de la mission échue et le désir de n'y pas être inférieur. L'idée fixe du missionnaire s'oriente vers le choix d'un sujet. Autrefois on s'en tenait à d'indécises généralités, et une dissertation sur la nécessité du travail ou l'amour de l'étude décrochait l'ovation.

Nous avons renoncé à ces lieux communs pour en adopter d'autres : chaque professeur buccine l'indispensabilité de la branche qu'il enseigne. Le géographe laisse entrevoir son mépris pour qui méconnaît la longitude de Thorembais-les Béguines; l'humaniste affirme que le supin et l'optatif sont les bases d'une éducation sérieuse; le mathématicien associe le progrès humain au carré de l'hypothénuse. Il n'y a pas de dérogation à cette loi; aussi l'exclusivisme des revendications successives en amoindrit la portée et la gangrène du scepticisme ronge les auditeurs.

Quand X a levé son sujet, il se frotte les mains, emplette du papier ministre et institue le plan de sa harangue : exorde, proposition, etc., sans omettre la péroraison, summum de la félicité haranguante. La carcasse établie, reste le style.

Question ardue.

On sait que l'enseignement du français perpétue chez nous l'obligation d'inculquer aux jeunes intelligences des principes de style. Les programmes l'avèrent : il y a trois espèces de style, le simple, le tempéré ou fleuri, et le sublime.

Les qualités générales du style sont au nombre de huit, une de moins que les muses : clarté, pureté, précision, propriété, naturel, élégance, noblesse et harmonie.

A côté de ces qualités générales, il y en a une floquée de

spéciales, classées sous les trois étiquettes : sublime, tempéré et simple.

Il importe de les pouvoir nommer d'affilée et de les remiser chacune dans son tiroir quand on s'en est servi; la moindre erreur déchaînerait des tempêtes dans tous les encriers. Donc le professeur se bute au style.

— Serai-je fleuri, mon Dieu, ou serai-je simple ?

Le mieux est de cumuler : se gagner les cœurs par un exorde d'heureuse simplicité, émailler de fleurs les pages centrales et réserver pour la péroraison le jeu des grandes eaux du sublime.

Il serait périlleux d'être sublime dès le début; il existait, aux époques vétustes, un certain Bossuet qui avait l'accoutumance de ce miracle, mais ça lui était venu en regardant tournoyer les aigles comme c'était venu en entendant chanter le rossignol au tambourinaire d'Alphonse Daudet. D'autres courraient le risque d'une dégringolade; c'est très fatigant d'être sublime.

*
* *

Le chef d'œuvre éclos, X. le montre à l'un de ses collègues dont il prise le goût.

L'autre est aux anges de pouvoir faire son petit Sainte Beuve; il écoute, boutonné dans sa redingote et dans sa gravité, hoche approuvativement la tête, ferme les yeux pour se mieux résorber en la prégustation de la harangue.

Elle est bien, cette harangue; elle soulève l'un des problèmes les plus délicats de la pédagogie; elle ne peut manquer d'avoir du retentissement. Cependant le collègue présente d'anodines critiques : cette transition est un peu brusque, cette métaphore un peu incohérente, cette épithète semble ambitieuse...

Ambitiosa resecet ornamenta, mon cher X...

X... se défend : il a tout pesé, tout prémédité.

L'épithète est une concession à la jeune littérature : la métaphore incriminée est dans Corneille; la transition est élégante, on s'en aperçoit au paragraphe suivant. Et, de nouveau, ils ratiocinent, l'un soucieux d'avérer sa subtilité, l'autre acharné à sa gloriole d'auteur. Le dénouement, c'est l'intégrité du texte, ou quelque altération bréviuscule obtenue après force palabres.

Enfin le discours est élimé; reste à inscrire au crayon rouge les signes indicateurs des temps d'arrêt, à souligner les mots qu'il s'agira de détacher à l'heure solennelle.

Reste aussi à se concilier la sympathie des élèves pour les amener à jouer vigoureusement des battoirs. Un autre professeur transparait, persuasif et amène. Plus d'impatiences, d'objurgations, de pensums essaimés à la vanvole. Les élèves ne s'y trompent pas : X... prépare sa réclame, comme un cabotin ou un faiseur de pièces. A merveille, mais on n'est pas dupe du manège; donnant, donnant, mon bon X..., et ce marché est tacitement conclu entre les parties : X... fera patte de velours jusqu'aux vacances ou bien il sera frustré de sa claque.

Le jour de la distribution, X... se lève dès le patron jacquet, intimement partroublé de sa mise en lumière. Comment cela marchera-t-il? Et il s'accorde une répétition générale du drame. Il enfile la belle chemise empesée et l'habit que le coup de fer vient de rajeunir, et devant la glace qui lui renvoie sa chevelure soigneusement calamistrée et ses yeux de fièvre, tenant à la main les feuillets fatidiques, d'une voix qu'il voudrait sonore, il décoche les primes périodes :

— Mesdames et messieurs!...

*
* *

L'intérêt qui se détache du discours profite aux jeux et au concert. Le solfège s'est généralisé dans les écoles, comme la gymnastique et les sciences naturelles. Des compositeurs n'ont pas dédaigné de dédier aux enfants une littérature spéciale, peu variée, célébrant *le Printemps les Oiseaux, les Cloches du soir, l'Eloge de l'Enseignement*. Divertissements aimables que d'illustres, tel Peter Benoit, ont souvent transfigurés au grandiose.

Ce grandiose, malheureusement, s'est banalisé. Tout maître de musique aujourd'hui a sa cantate en portefeuille, et comme c'est un placement difficile en dehors des cantatiers officiels, il la réserve pour le jour des prix. C'est sa harangue à lui, mais vous entendez qu'il méprise abondamment son collègue de la parole. Des mots, rien que des mots, cela vaut-il la peine de retarder les chœurs? L'orateur, de son côté, foudroie le croque-notes. Quel tapage pour ne rien dire, quel temps perdu aux répétitions! Ce sont ces bêtises-là qui gâtent les véritables études. Mais le « maître » est au pupitre, l'œil magnétique, la tignasse hérissée, en posture de Neptune gourmandant les flots. Et il les gourmande, car, chargé, lui aussi, d'une mission, il a voulu témoigner qu'il est « dans le train », que la technique musicale est pour lui sans arcanes.

Ah! vous croyez que je n'ai pas de talent, parce que je n'ai pas été joué à la Monnaie; c'est que je ne suis pas un intrigant, moi; un plat-pieds, moi! Voyons suis-je une vilaine bête? Et ceci, alors, qu'en pensez vous?

Ceci, c'est le chœur à trois voix : fugue, syncopes, dissonances, rien n'y manque. Le bon papa n'est pas une bête : il a fréquenté chez Bach et louché vers Bayreuth; le dragon Fafner a soufflé sur ses lunettes; la Belgique nombre un grand homme de plus, apte à chevaucher la portée et à emboucher les trompettes thébaines.

La presse est conviée à ces délices médiocrement délectantes. Deux sortes de délégués la représentent : les critiques et les reporters. La critique le prend de haut; elle n'est pas venue pour un compte rendu, elle tient à se déclarer indifférente au fait divers, et durant le concert, elle collige des notules sur un bout de papier, hautaine et condescendante. Le reportage est heureux d'échapper pour un temps aux menus événements de police, heureux du coude à coude de la critique dont il s'annexe les impressions en les faisant plus scabres encore. Il se hausse à la précellence censoriale, il dogmatise que l'œuvre est lâchée, qu'il y a des trous et des réminiscences. Rentré au journal, il pond un article sévère que des vocables techniques entrelardent.

Le maëstro cependant s'abandonne au souffle sacré de l'art : les bras moulinent, les prunelles flamboient, la tignasse éperdue évoque une comète; les masses chorales s'époumonent en un ultime effort, les cuivres s'allient au crescendo et, tuméfié de lassitude et d'orgueil, le compositeur est traîné vers les autorités, qui lui dispensent leurs souriantes félicitations.

*
* *

Sans proclamer l'optimisme et la perfectibilité indéfinie, il est patent que les prix ne sont plus répartis par hotées, à la billebaude. Qui ne se rappelle les invraisemblables productions dont fut gratifiée sa jeunesse? Les *Aventures de trois Anglais au Spitzberg*, le *Choix de bons exemples*, les *Contes du chanoine Schmidt*, vingt autres délayant leurs biscornuités dans une langue fadasse; et toutes sortant de chez Mame, toutes approuvées par Monseigneur l'archevêque de Tours, Je revère mes contemporains en général et les archevêques en particulier, j'excepte celui de Tours, celui d'alors naturellement, car je ne sais si celui d'aujourd'hui

continue à sévir. Je me plais à croire qu'il confiait ce soin à quelque chanoine rubicond, plus curieux du vin de Tours que de sa littérature. En tout cas, s'il est remonté au ciel, je ne l'engage pas à y donner lecture de ces inepties dont le microbe se propagea si furieusement : il ferait fuir les Trônes et les Dominations. Maintenant l'épidémie a cessé; les *Enfance de Jean Bart*, les *Epreuves d'une chrétienne* n'apparaissent plus que comme des cas sporadiques et l'administration communale a pris toutes les mesures d'une énergique prophylaxie.

En revanche, les prix n'ont jamais été si innombrables; dans les classes inférieures il n'est de gamin qui n'en décroche au moins une couple. Quand l'un d'eux a raté les compositions, une touchante compréhension de la pédagogie lui décerne une récompense spéciale. Franchement, cette malicieuse générosité ne mérite pas la quérémonie des philosophes sévères.

L'élève Van Bistebroeck a été malade; après un mois de chômage, il remet des feuilles, où l'arithmétique et le calcul sont également bousculés. L'élève Van Bistebroeck est un mouton, il ne se fourre pas trop souvent les doigts dans le nez, il ne cogne pas les camarades; on lui accorde une récompense spéciale en gymnastique, puisque son absence l'a brouillé avec la table de Pythagore. Quoi de mal? La solution ne lèse personne, elle enchante l'élève et la famille Van Bistebroeck.

*
* *

Entre tous les locaux à palmes, le théâtre de la Monnaie est le plus encombré. La file des parents se développe sous les auvents longtemps avant l'heure. C'est qu'il est demeuré intact de prestige, le lourd monument bruni par l'âge et la pluie que les Bruxellois de l'ancienne roche nomment toujours le Grand Théâtre. Les parents sont flattés d'y accéder

gratis, flattés d'y voir leurs rejetons en bonne place, sans aucune sélection de rang et de fortune. La Monnaie, ces jours-là, change de figure; elle devient patriarcale avec l'invasion des mamans et des pédagogues.

Et quel bon public! Il applaudit, de la même vigueur cordiale, l'entrée des chamarrures présidentielles, le discours et sa terminaison invariablement patriotique, les discordances rataplantantes de la cantate; et les braves rebondissent au défilé des gamins, bouclés en petits Jésus, qui viennent quérir leurs prix des mains d'un monsieur souriant et décoré.

Quand c'est le tour des demoiselles, le contraste s'atténue entre la mondanité du cadre et l'intimité de la pièce. La jeune fille, malgré son apparence de réserve, a l'intuition de la scène; tout en baissant les yeux elle voit à merveille, et si la démarche paraît incertaine, ne craignez pas un faux pas; en ce corps fluet, qu'idéalise un vêtement candide, stagne l'aplomb d'un cuirassier. Et ce qui est vrai pour la jeune fille, l'est pour la femme. Le professeur le plus despote a le trac au début de sa harangue, et le classique verre d'eau est providentiel à sa gorge subitement desséchée. La femme, qui fut assez fine pour axiomatiser la présomption de sa faiblesse, échappe partiellement à cette terreur.

Récemment, sur cette même scène où clamèrent les Walkyries, une femme s'avança, que son talent et sa dignité armaient, il est vrai, d'assurance; et seule, sans le secours des feuillets qui donnent une contenance, elle parla une demi-heure durant avec une éloquence familière, un charme musical teinté d'onction laïque. Toutes les institutrices ne sont pas des Gatti de Gamond, mais voilà un tour de force dont je crois incapables bien des professeurs gavés de Frœbel et de Pestalozzi.

à CHARLES MEURICE



Autour des Halles

Si vous êtes curieux de savoir la genèse des halles bruxelloises, apprenez qu'elles se fondèrent parce que, il a vingt-huit ans, leur directeur actuel, M. A. Dubois, fut attrapé en vendant deux cents choux-fleurs.

Voici l'histoire.

M. Dubois habitait Boitsfort. Il occupait un chalet et, pour tromper ses loisirs de petit rentier, jardinait à bêche-queveux-tu. Cette année-là, en 1861, la pousse des choux-fleurs fut miraculeuse. Deux cents, il y en avait deux cents, épanouis et fleurant bon, dans le seul enclos du rentier. M. Dubois commença par s'en gaudir, c'est le premier mouvement quand pareille abondance vous échet; puis il se fit cette remarque judicieuse qu'il n'en viendrait jamais à bout, que mieux valait s'en débarrasser en bloc, sauf à en acheter quelques uns pour sa consommation personnelle. On lui désigna un amateur, le père Joseph — rien du défunt copain du cardinal de

Richelieu — qui certainement désencombrerait le jardin. Il vint, le père Joseph, toisa d'une mine goguenarde les légumes alignés et, non sans mépris : Combien demandez-vous de cela?

M. Dubois faillit se récrier d'indignation. C'était superbe, cela; ça lui avait coûté des peines, cela.,. prière d'examiner avant de déprécier...

Mons Joseph n'eut garde de sourciller.

— Je vois, bourgeois, que vous ne vous y entendez pas.. vous ne courez pas les marchés comme moi... Des choux-fleurs, j'en ramasse à la pelle, on m'en jette de tous les côtés à la tête...

Pour un peu, devant le Calchas de l'opérette, il eût ajouté, faisant une légère variante : trop de choux-fleurs, décidément, trop de choux-fleurs! Et il conclut, sifflotant :

— J'en donne deux francs, un franc par cent, et c'est le bon prix. car je ne suis pas un carottier, moi.

Un instant M. Dubois pensa flanquer le maroufle à la porte et répartir les choux-fleurs entre ses amis et connaissances, mais la malignité des donataires lui conseilla l'indulgence. Elle est bien drôle chuchoterait-on: ce farceur de Dubois se donne, à peu de frais, des allures munificentes. Il pouvait les garder ses choux-fleurs, au prix où ils étaient...

Le rentier acquiesça, glissa piteusement dans son gousset les quarante sous du père Joseph et lui abandonna les deux centuries de légumes.

Le lendemain, passant près de Sainte-Gudule, M. Dubois avisa ses produits à la vitrine d'une «verdurière». Pas d'erreur, ils s'étaient radieux parmi l'entas des légumes éclipsés.

—Madame, combien demandez-vous de cela?

La verdurière rougit d'indignation... c'était superbe cela; elle les avait payés vingt-cinq centimes pièce et en les reven-

dant trente-cinq centimes elle n'écorchait pas le monde... on voit bien que vous ne vous y entendez pas...

M. Dubois s'en fut tout quinaud, mais philosopant autour de sa mésaventure, il en induisit que, le producteur étant volé par l'intermédiaire, il serait opportun de se substituer à ce dernier en remplaçant le vol par une commission raisonnable.

Il en causa avec le bourgmestre d'alors, M. Fontainas, qui approuva l'idée. La ville prêtait à M. Delvil, directeur du théâtre des Galeries, pour y caser des décors, les locaux qui s'étendent au pied de la colonne du Congrès. Les toiles peintes et les praticables cédèrent le pas aux céréales; les halles avaient leur embryon.

M. Dubois, croyant frapper un grand coup, exposa de pommes de terre, à trente centimes par panier de cinq kilos. Les clients rechignèrent : ils payaient le double dans les environs, mais ils avaient crédit et la nouvelle institution s'était porté la loi de ne livrer qu'au comptant.

Le beurre ne désenguignonna pas l'entreprise : arrivé de Saint-Trond en pyramides appétissantes, il restait invendu, et il le fallait écouler à un taux dérisoire; le déficit atteignit plusieurs centaines de francs par jour.

Les fermiers, les propriétaires et producteurs de toute espèce ne se décidaient pas à commettre leurs denrées à l'*alea* d'une vente inconnue comme résultat et probablement désastreuse. Il fallut le revêtement des années et des exemples pour effacer la cautèle première et leur montrer qu'ils ne devaient avoir nulle suspicion d'expédier aux halles, que presque tous trouveraient à Bruxelles un cours plus élevé que chez eux.

Par étapes la confiance s'affirmait, quoique la difficulté de s'approvisionner perdurât. Recommandé par Charles Rogier, M. Dubois s'adressa aux consuls belges à l'étranger. Tous

répondirent à son appel et s'employèrent pour que des envois minimes se fissent à titre d'essai. Beaucoup continuèrent; de là les provenances variées des halles. Avant elles, les primeurs n'étaient que nominalement connues. Seules, quelques maisons se les procuraient péniblement et les débitaient plus péniblement encore. Les marchands de volailles ignoraient quasiment l'existence d'autres poulardes que celles du Mans et de Bréda; la dinde italienne avait la fréquence du merle blanc, le gibier forain était intermittent.

C'est truisme d'ajouter combien l'alimentation publique a progressé. L'ouvrier jadis substrait sa nourriture sur le café et les pommes de terre; aujourd'hui la plupart des denrées dites luxueuses lui sont accessibles et familières; il mord aux savoureuses reines claudes; il couvre sa table de grives et d'asperges; il peut, à l'instar du pacha de la chanson, s'écarlater à l'indigestion des tomates incendiaires.

*
* *

Aux halles se lie indissolublement la physionomie de leur concessionnaire. Un type, ce M. Dubois, un original qui ne se désoriginalisera jamais.

Collectionneur, il l'est comme pas un et son appartement de la rue Van Artevelde est un capharnaüm. Car M. Dubois abomine ces âmes vulgaires dont le dilettantisme étroit n'embrasse qu'une catégorie de raretés. Il les veut toutes, les raretés; la rareté est banale chez lui, elle s'y est agglomérée, elle y pullule. Voici la série des poteries belges, sans intrusion d'Italie ou d'Allemagne; voici la réduction en bronze du tombeau de Napoléon Ier; voici des sceaux et des médailles, des faïences et des statuettes. Plus loin, des armes archaïques, des instruments de torture garantis nurembergeois, et, pour ne point froisser les revendications modernistes, une miniature de guillotine vernissée. Chef-d'œuvre de menuiserie, m'ex-

plique le collectionneur, et il m'invite à faire jouer le coupe-ret; mais, fût-ce à Lilliput, et sur la poupée gracieusement offerte, je n'éprouve aucune appétence à «deiblériser».

M, Dubois a été journaliste; il fut le Girardin de «l'*Approvisionnement*, journal des ménages, donnant le cours des denrées alimentaires et des recettes de cuisine». Aux annonces, je note, plaisant tohu-bohu, le cours élémentaire d'histoire de France, dédié à la jeunesse par M. Félix Flambart, ex-professeur du lycée d'Angoulême; les causes et préservatifs du choléra et des épidémies; le procès de Marie-Antoinette; *les Filles romanesques* de M. Jules Kergomard, que la facilité de la rime avec homard recommandait au moniteur du garde-manger, et, fleurette envahie par les inepties circon-jacentes, l'exquise fantaisie de Charles Monselet : *De Montmartre à Séville*.

La muse aussi éventa de ses palmes le front de M. Dubois. Partisan de la devise : Fais ce que dois, advienne que pourra, il est l'instaurateur du noble Jeu du Coq, qui nécessite : une petite boule — le Coq; seize boules de huit couleurs différentes; huit chevaliers joueurs divisés comme suit : deux pointeurs, deux gêneurs, deux piqueurs, deux rouleurs. Ces derniers forment la réserve, assument la responsabilité finale. La solennité de ce langage décèle les hautes préoccupations qui hantèrent M. Dubois quand il fut illuminé par l'apostolat du cochonnet. Citons ces vers monorimes, de vouloir funambulesque, dussions-nous insuffler l'insidieuse jalousie au sein de Théodore de Banville :

Les Coqs durs comme des Rocs
 Ne craignent aucuns Chocs —
 Même après un Bloc,
 Si l'on les trouve Toc,
 Ils prennent un bon Boc

Et se remettent Schnoc.
 C'est au Languedoc
 Puis dans le Médoc
 Ainsi qu'au Maroc
 Qu'il faut voir les Coqs!

M. Dubois, un polygraphe décidément, a monographié, sur papier de luxe, les nids d'hirondelles. Cette publication l'intitule «directeur à Bruxelles, Java et Schang-Haï». Faisons la part de l'exagération inhérente au génie poétique; il n'en est pas moins acquis qu'il a fondé ou organisé quarante-deux halles en Belgique, en France, aux Pays-Bas, en Allemagne:

*
 * *

Quelques mots du mécanisme des halles.

Emmagasinage, garde et mise en vente des denrées s'effectuent par l'entrepreneur sous la surveillance de la Ville, sans responsabilité pour elle. Il perçoit, droit maximum, de l'acheteur, dix centimes par lot, du vendeur, cinquante centimes par cheville et par pièce pour les viandes en gros, et cinq pour cent sur le produit de toute vente. De plus, il est éventuellement autorisé à retenir, à charge du vendeur, le remboursement des frais de port, de camionnage, de correspondance, d'expertise, de change et de réexpédition des emballages. Il est tenu d'avoir constamment le personnel nécessaire au service de chaque criée, de faire agréer ses agents par l'administration communale, qui les exclut à sa convenance, de soumettre, à toute demande, ses livres d'entrée et de sortie à l'examen du contrôleur de la ville.

L'inspecteur de service adresse quotidiennement son rapport au directeur, en indiquant les chevilles, pesées et déchets. Le directeur transmet aux vendeurs le compte, certifié conforme par le contrôleur, des denrées écoulées pour eux; il y

joint ses observations sur leur fraîcheur et sur les soins de l'emballage; selon les caprices de la température, les fluctuations de la hausse et de la baisse, l'affluence ou la rareté des acheteurs, il prie de continuer, d'arrêter, de modérer ou d'augmenter les envois.

Les produits, dès leur arrivée, sont justiciables des experts. Ceux-ci ont l'omnipotence de juges cassateurs et leurs ukases sont irréfragables. Ces messieurs ont une lourde tâche et ils s'en acquittent au contentement universel.

*
* *

Le crieur est un personnage; le succès des opérations dépend de lui, en grande partie. Il a l'ampleur des pectoraux, la volubilité de la glotte, la persuasion du geste.

Le crieur « allume » la vente. Le premier acheteur est dur à amener, personne ne se décide à ouvrir le feu. C'est alors au crieur, parcourant le cercle des assistants de son regard acéré, à simuler un dialogue avec l'amateur inexistant, à pousser l'enchère jusqu'au moment où l'acquéreur concret se déclare. Le charme est rompu, la vente va «rouler», le crieur redouble son invite. Il n'a garde de psalmodier, de peur d'émousser l'attention; au contraire il barytonne, tour à tour, et sopranise; sa criailerie autoritaire viole les tympanes qu'elle raccroche. Lorsqu'un amateur surenchérit, le crieur ne le regarde plus et sa prunelle continue de pererrir parmi les abstentionnistes. Ce manège est assuré; l'oublié volontaire se dépîte et il intervient de nouveau, poussant à la hausse.

Le bon crieur ne vante pas la marchandise offerte. S'il dit : *ceci* est beau, on en conclut que *cela* ne vaut rien; s'il se récrie d'admiration, à la continue, on sait qu'il parle pour sa boutique et l'on répugne à son charlatanisme alimentaire.

Le métier du crieur est fatigant; aussi se restaure-t-il en

conséquence, et même, tandis qu'il débite son boniment, il prend du vin ou de la bière à petites gorgées espacées de quart en quart d'heure.

Les crieurs aiment leur profession; comme, outre leur salaire, ils reçoivent une part d'intérêt dans les opérations, ils s'ingénient à grossir leur clientèle.

Chacun a d'ailleurs son noyau d'acheteurs fidèles; à la longue ils s'accrochent de conversation, prennent un verre au comptoir voisin. L'un d'eux m'a récemment élucidé une obscurité philologique.

— Pourquoi, questionnais-je, pourquoi dites-vous: Il y a dix francs, vingt francs *marchand*! Cela signifie qu'un acheteur se présente, qui offre dix ou vingt francs. Il serait plus logique de dire il y a dix francs *acheteur*.

— Mais, Monsieur, ça ne sonnerait pas aussi bien... Puis vous ne comprenez pas l'expression... cela veut dire : moi, crieur, je suis marchand pour le prix de dix francs. Nous le disons d'une façon plus courte et ça sonne beaucoup mieux.

Je m'inclinai devant ce Littré à casquette.

*
* *

D'entrer aux halles, aux heures de coup de feu, cela distrait et allège. Elles appartiennent au grouillis-grouillos d'une densité de foule où l'individualité se perd. On circule, on se coudoie dans une atmosphère de mangeaille et de bonné humeur. Des caves ascend le chuintement des robinets d'eau balayeuse; la sonorité des voix fuse vers les hautes voûtes grillagées. L'entrebâillement des portes livre, d'un côté, des costumes de coupe plébéienne étalés à d'énormes vitrines disgracieuses, de l'autre, toute une série de maisons parisiennes dont le rez-de-chaussée appartient aux criées concurrentes, le bec de gaz de la loge clignotant à l'angle du corridor; dans la perspective, la rue Van Artevelde est une fuite de

façades blanchâtres. La fade senteur des viandes se heurte au sain arôme des fruits et des légumes. Autour des billots les chiens divaguent, mélancolisés par la muselière.

Les transactions se nouent, que les marchandages dramatisent, les adversaires fourbissant leurs arguties pour se disputer le terrain d'un sou. Les maîtres d'hôtel pérégrinent, à la piste des primeurs; des Français ne rougissent pas de faire leur marché, blagueurs et retors.

Dans le domaine des fromages, des commères s'éternisent, dégustent des échantillons à la pointe d'un couteau et semblable expérience se multiplie devant le comptoir des beurres. Une jeune fille y trône, présidant aux triturations.

De l'aube au crépuscule, elle permane à son poste, attentive aux vellétés de flibusterie, et ses yeux calmes, sans répit, contemplent la file des gens essayant les beurres. Elle était évidemment prédestinée à cette surveillance, car elle s'y absorbe sans regret apparent; l'entour est inexistant pour cette Jeanne d'Arc de la baratte, mais elle s'est vouée au beurre et rien de ce qui est beurre ne lui est étranger.

Par une risible chinoiserie bureaucratique, un coin des halles fut longtemps dévolu au « marché des cotonnettes » de manière qu'une antithèse biscornue avoisinait le gruyère aux lustrines. Ce cousinage a cessé : les denrées alimentaires ont repris le monopole de leur habitacle.

*
* *

Une constatation laudative pour le microcosme des halles : la politesse à laquelle il s'est inféodé.

Le temps de la poissarderie n'est plus, ou du moins elle a changé de latitude et ce sont les gens de marque, certains députés, par exemple, qui parlent désormais, et exclusivement, la langue harangère. En revanche, le public est resté parfois rebelle à l'urbanité et les grincheux ostentent des pré-

tentions déconcertantes. L'un, pour une emplette de quatre sous, demande le change d'un billet de cent francs ; l'autre, qui a payé son poulet deux francs, geint de le voir inférieur à celui affiché six francs chez le marchand d'en face ; celui-là reluque dédaigneusement la marchandise, y colle le nez, la pétrit d'un pouce inquisiteur.

En ces conjonctures, les dames du carreau se rappellent qu'elles ont madame Angot dans leur ascendance et elles s'entendent à doucher le rustaud d'épithètes véhémentes, mais franchement ces bordées engueulatoires sont le juste soulagement d'une conscience révoltée.

Le crieur, nous l'avons dit, est un « truqueur » ; la halle a ses « carottiers » parmi son peuple d'assidus.

Une femme achète un panier d'abricots qu'elle emporte d'une allure preste. Quelques moments après, elle accourt, haletante.

— Tenez, voyez ce que vous m'avez servi. Est-ce permis de tromper ainsi le pauvre monde ?

Et, en dessous de la première couche intacte, elle découvre une vingtaine d'abricots chancis. En réalité c'est une complice qui a perpétré la substitution, dans l'espoir du gain partagé. Malheureusement la direction entend le jars et la plaignante est rabrouée. D'autres carottes essaient de percer troquer son lot contre celui plus avantageux, d'un voisin ; et encore, quand on a retenu deux lots d'un même produit, le premier adjudé au prix fort de l'enchère commençante, le second abandonné à vil prix dans la baisse de la fin, ne réclamer que celui-ci et ne plus s'inquiéter de celui-là. Ces artifices font, le plus souvent, long feu.

*
* *

Les commençants patentés et importants se carrent dans leurs échoppes des halles ; autour, circulent les colporteuses,

honnies des premiers à cause de l'illusoire concurrence qu'elles leur font. La lettre du règlement communal leur interdit de stationner, mais la police a le tact de ne point sévir hors de propos, et, au cas d'une infraction à la règle, elle s'annonce par des menaces en brandissant le terrible calepin : les colporteuses ont ainsi le loisir, en détalant, d'esquiver un procès-verbal.

Toute la matinée les cabarets regorgent, cabarets à l'instar de Paris, où le tourniquet est planté, appel aux tournées, sur le zinc du comptoir. Des bouillons débitent la soupe et le bœuf. De tristes bazars poussiéreux spécialisent, débordant sur la chaussée, les poteries et les ustensiles de ménage. Le quartier a ses criées indépendantes des halles, dont elles reflètent l'organisation.

C'est le samedi principalement qu'il grouille. Les tramways déversent des tiolées d'arrivants, de la ville et des faubourgs. Tout ce monde est propre, souriant, dilaté à la perspective de l'imminent farniente dominical. La grosse affaire, maintenant, c'est d'aller aux provisions, de vérifier les cours, de proportionner les desiderata de la cuisine à la modestie du porte-monnaie. Gros problème qu'une tactique savante résout immanquablement. Et demain, devant la nappe bien blanche, la petite bourgeoise, qui accomplit des prodiges de labeur et d'économie sans abdiquer ses droits à une pointe d'exagération coquette, la bourgeoise affairée, le teint rubescent de l'haleine du fourneau, s'exclamera triomphante :

— Voyez moi ce gigot... on ne dirait jamais que ça vient des halles!



à A. GALLET



Rue Haute

L'ironique terminologie assigne cette appellation à l'une des artères où se hasardent le plus rarement les gens bien élevés, ceux de la « haute », dit l'argot.

En contraste avec la rue des Bouchers, éden du cosmopolitisme louche au point d'en être borgne et de l'artistomanie pseudo-montmartroise qui fraternise les « disdonc » et les « savez-vous », la longue voie sinueuse qui joint la Chapelle à la Porte de Hal demeure imprégnée de brabançonnisme. Cette courbure même avère la vétusté des bâtisses; les architectes contemporains, ferrés sur l'esthétique, chacun le sait, tirent les villes au cordeau, de manière à composer une mosaïque d'artistes parallèles et de suggestives perpendiculaires.

La rue Haute est indemne d'alignement, et c'est charmant, cette perspective qui tourne, donnant de l'indécis à l'imagination. Les façades sont personnelles, les fenêtres variées d'altitude et d'envergure; le taudis est coudoyé par le cossu, et la ribambelle des toits file, se hausse, plonge et se relève.

Si les cafés urbains vous répugnent, si leurs glaces écœurent vos regards et que leur chimie frelatée ait fait votre

langue saburrable, venez vous récréer aux estaminets flamands de la *Hoogstraat*. Le bock, l'absinthe, le cognac en sont bannis; le *baes* ne sert que la « brune », le *faro*, l'*hougaerde* et le *lambic*, le lambic des dimanches. Le billard, le bac, la bouillotte? Inconnus. On joue au *vogel-pik*, au palet, à la boule, aux quilles. Oui, aux quilles! et la seule annonce de ce divertissement démontre que le quartier n'est pas étranglé, si écrasé qu'une première inspection l'indique. Nombre de fois, au fond d'un triste corridor, la joie de l'air vibre, et quelques marches craquelées, veloutées de mousse, mènent au jardinnet d'où s'érige, carrée en plein ciel, la structure colossale du palais de justice.

De ce que la rue Haute est dépourvue d'élégantes tavernes, n'allez pas induire qu'elle touche à la barbarie. Elle a ses « magasins de confections » — ses « magasins » non ses « maisons » — où s'affichent d'inexhaustibles stocks d'« occasions », « complets » à vingt-cinq francs, paletots à vingt, pantalons à cinq. Malgré la ténuité de leur tarif les « complets » n'accaparent point la vogue : avec eux, on n'a pas de « pièces », ces pièces providentielles par quoi le costume du sans-le-sou prolonge sa longévité, renaissant de ses effilochures comme Phénix renaissait de sa propre cendre. Le « marollien » emplette le pantalon à part, sur mesure ; la ménagère, au moyen des pièces, saura par une ingénieuse chirurgie non diplômée, retarder indéfiniment l'agonie de l'emplette. Le paletot est à deux fins : tégument contre le froid, il devient en toute saison, cache-misère.

Au dernier échelon du vestiaire stagnent les fripiers reclus, souvent par héritage atavique, dans leurs boutiques poussiéreuses arborant en guise d'enseigne des hardes qui trinqueballent au vent. La police guigne ces industriels : elle les astreint à tenir registre de leurs opérations, et des agents

spéciaux, dès qu'un vol s'est ébruité, se transportent chez ces Jaluzot de la loque. Les uns rusent, affectent de tomber des nues, ont, vers le plafond, des solennelles forjetures de bras indignés; ceux-là sont les malins, qui veulent en imposer aux perquisiteurs. Les autres expliquent tout de go leurs transactions, ayant, de bonne foi, acheté du voleur. Il serait injuste de mé�apprécier l'ensemble de la corporation; elle n'est pas la seule qui nombre ses brebis galeuses, d'autant que la gale de la malhonnéteté fut rarement aussi contagieuse qu'en notre centième année de débastillement.

Un de ces fripiers, certes cumulard, offre, à six sous le kilo des « herbes toniques et digestives ».

Médecine en herbe.

*
* *

Equipée à peu de frais, la gent marollienne se nourrit de même. Nombreuses, les boulangeries, et les pains, selon la qualité, étagés avec l'indication de la cote; non les « flûtes » françaises des restaurants, mais les ronds pains de ménage où se taillent les tartines abat-faim. Les boucheries sont rares, remplacées par les triperies plus accessibles à la pauvreté. Elles sont engageantes et propres, soignent leurs vitrines: larges plats emplis de langues, tremblotantes gélatines, jambons reluisants, boudins en chapelets, rangées de saucissons engainés de papier d'argent. La patronne gouverne le comptoir, la bedaine lourde, les yeux propriétairement défiants à l'égard de quiconque entre.

A côté, des boutiques de chocolat, d'épiceries, d'aunages. Partout, les prix sont marqués « en chiffres connus », invite à la clientèle. Et fatalement elle est rapace, cette clientèle, lucidement confronteuse d'avantages.

Elle pérambule au centre de la ville, autour des bazars à multiples étages que le grand commerce a bâtis; mais l'appa-

rence autoritaire, l'entas des produits, les façades altièremment surgies, et aussi l'allure rogue des commis, la tenue chic de la foule contemplante, l'accent flamand inentendu, la détournement et l'intimidant. Un habituel reflux la répulse vers le quartier originaire; là, soulagée de son mésaise, elle scrute, inventorie, arpentant un kilomètre pour bénéficier de quelques centimes. En ces coins de plèbe, les détaillants ont de terribles concurrences. Les énormes magasins mathématiquement outillés les broient de leur prépondérance brutale, et il ne faut pas courir loin pour trouver ici l'identité de ce duel qu'Emile Zola, en son *Bonheur des Dames*, poétisa si merveilleusement.

Puis, c'est la terre bénie des colporteuses, plus ardentes encore qu'autour des halles. De l'aurore au couchant elles poussent leur charrette, de conserve souvent, mère et fille, l'une menant l'éventaire, l'autre glapissant la marchandise. En flamand toujours.

Emmanuel Hiel et Julius Hoste — les tours de Sainte-Gudule soient l'initiale de leurs noms « moedertaliens »! — manquent à leur fondamental devoir en n'accordant pas plus souvent à cette zone la faveur de leur présence. Le peuple les regrette, qu'ils le sachent, le peuple les postule; il veut que ces nobles poètes lui laissent contempler leur visage, quoiqu'ils ne soient ni damoiseaux ni beaux, et que loin de demander à personne la main pour faire le chemin ils s'entendent miraculeusement à la tendre eux-mêmes, histoire de s'assurer qu'il pleut des subsides. Mais quittons ces deux cimes jumelles de l'héliconisme néerlandais et revenons aux colporteuses.

Leurs principaux articles sont les harengs et les moules; ce qu'il s'en débite est incommensurable. Et non pas le vendre-dit seul, mais toute la semaine; ils constituent une nourriture qui bourre sans être dispendieuse; le hareng notamment, le

« boestring » est provende; son parfum caractéristique s'évade de toutes les issues; c'est l'ail de cette Cannebière.

Les commerçants réguliers abominent ces vendeuses erratiques, et l'une d'elles s'oublie-t-elle à stationner, la municipalité est bombardée de protestations. Les agents sévissent modérément, répugnant au caporalisme devant ces infortunées qu'ils aperçoivent trimer d'ahan pour sustenter leur corps anémié; ils grossissent la voix, prennent posture de croquemitaines pour n'avoir point à verbaliser. Avec la moule et le hareng, la pomme de terre est la base du régime marollien; elle s'offre en cent places, de chacun marchandée et manipulée.

Parmi ces commerces minuscules, de gros négociants s'élar gissent, opulents et modestes; ils donnent crédit à la semaine, rarement filoutés par leurs pratiques foncièrement honnêtes.

*
* *

Fidèle aux us brabançons, le quartier, sur un point, s'est gallicisé: le nombre des établissements qui, d'estaminets, sont déchus assommoirs. Les bières nationales ne suffisent plus: leur ont été adjoints le tord-boyaux et la vinasse.

Dieu me garde de l'humanitaire prêcheuse. Pourtant il faut constater le redoublement des besoins tabernaires. Fini le temps où le *pater-familias* rapportait au logis sa paye intégrale; maintenant il l'écorne pour faire la riote avec le camarades. Accoudés au comptoir, prunelles fixes, bouche salivante, ils boivent goulûment un bonheur d'imagination. La femme parfois se glisse, implorante; et le ménage joue à la raquette des gros mots; il arrive que la dispute s'aplanisse, les époux réconciliés dans une parité d'ingurgitation; lamentable accord dont les enfants sont les pâtiras. Mais ce cancer de l'alcoolisme ne ronge point les seules Marolles; il s'étend aux trois quarts de notre Europe, très civilisatrice et très peu

civilisée; et les « petits verres » sifflés d'affilée n'empêchent nullement de danser en rond.

Le populaire est friand de sauteriers sansfaçonnières; le programme des Fêtes nationales les subventionne officiellement, et l'époque n'est peut-être pas lointaine, que bourgmestres et échevins soucieux de leur réélection auront à se trémousser congrûment en la société de leurs électeurs. Dans l'attente de cette révolution, qui aurait l'indéniable mérite d'apporter de l'inédit à ce que M. Renan appelle si judicieusement la planète Terre, les gens de là-bas dérouillent ferme leurs tibias. C'est plaisir de les voir se démener durant des heures soit sur le pavé natal, soit en des salles empuanties où l'ignoble orchestrion moude ses virulents hoquets. Par exemple, qui s'y intrurait en redingote et en chapeau de soie, ne serait pas doué de la finesse du serpent et une prompte expulsion, corsée de gnons sonores, le lui ferait bientôt voir.

Entre indigènes, les attrapades ne se comptent plus; ils échangent non leurs cartes, mais de maîtresses taloches entrecoupées de savants coups de pied; le tournoi désine par un œil poché, par une claudication temporaire; les couteaux n'apparaissent jamais, sauf si des Italiens sont de la partie; mais l'Italien mésestimé des Marolles, ne s'y montre guère après le crépuscule descendu. Ces bals spéciaux foisonnent dans les ruelles qui, d'une part, dévalent vers la place du Jeu de balle et grimpent, d'autre part, vers la rue des Minimes.

Venelles étranges : pavé rocailleux, douloureusement accidenté pour ceux qui n'en ont pas la suétude, murailles ressuantes, portes branlantes aux gonds disjoints; fenêtres entrebaillées, révélatrices d'intérieurs sordides; escaliers à pic qui conduisent à des misères inexplorées. Une vieilletricote

des marmots se culbutent; au fond d'une cour le dos d'un homme fend du bois; un chat maigre d'échine couve la cage où des pinsons aveugles pleurent, en chantant, les plaines de libre lumière; des chiens efflanqués grondent, échangeant de féroces regards, devant l'aubaine d'un monticule d'ordures. On sent la Faim, le spectre de la male Faim planer sur ces bouges, poigner bêtes et gens de ses angoissantes tenailles. Et la pitié se fait plus intense encore quand, levant la tête, on rencontre brusquement, prépotent sur sa colline, l'énorme Bâtiment de loi où pontifie la Justice.

Considéré de là, il s'amplifie jusqu'au formidable; ce n'est plus un monument quelconque, poste, banque ou gare, qui serve au fonctionnement régulier de l'organisme social, c'est une demeure fatale, dont la splendeur insulte aux humilités grouillantes à ses flancs, une demeure mauvaise où les malchanceux sont trainés pour une peccadille, déversés de là dans les dépôts de mendicité et les prisons; une demeure monstrueuse, dévoratrice inique des millions qui, cent mètres plus bas, auraient si humainement réparti aux actuels cloaques l'air, la santé, la vie!

Mais, à l'angle d'une impasse, une jeune fille, fleur de force, hanches arquées, cheveux en torsades, rit à un gars rablé qui tapote des chaussures; le gars a les pattes crasseuses, la fille transsude le musc.

L'objurgation fuit devant l'idylle de nature.

*
* *

Nulle part, la marmaille ne pullule autant, confirmant ainsi cette loi ethnographique que les indigents surtout sont prolifères. Ils dévalent de partout, les gosses, des ruelles et des impasses; et ils se savent chez eux, sur le domaine personnel où nul ne s'avisera de les contrarier.

Ce quartier plébéien est vérécond des marmots.

Un ivrogne passe, inopinément traversé d'un heurt de fouet au visage. Prêt à la riote, il fait volte-face : la correction non préméditée émane d'un gamin que l'incurie paternelle a esseulé sur le siège d'une charrette ; l'ivrogne, apaisé presto, reprend cahin-caha son fil de route.

En effet, le *maxima debetur puero reverentia*, sentence païenne où le christianisme déjà transparait, est appliqué littéralement par la charité laïque. L'instruction dispensée s'enrichit d'une protection matérielle ; l'initiative, comme il est juste part de la bonne volonté individuelle, la bureaucratie s'affirmant réfractaire aux besognes non paperassantes. Le rapport de M. Auguste Dewinne à l'Union professionnelle des instituteurs explique l'effort continu de cœurs zélés vers l'épanouissement mental et matériel des générations adolescente.

Un homme de talent et de modestie, Ernest Gilon, publiait en 1876, à Verviers, une brochure où l'idée première de l'Œuvre des vêtements est enclose : réséquer cet absurde contresens, que le dénûment de la famille fût un obstacle à l'instruction de l'enfant. Idée grandiose, que les anciens normalistes propagèrent. Bruxelles aujourd'hui habille cinq cents écoliers chaque année ; il faudrait en pouvoir vêtir deux mille ; on y arrivera.

L'enquête de 1886, dont l'éloquence documentaire est terrible, avait révélé ceci : l'alimentation des pauvres était tellement insuffisante que les enfants étaient inaptes à un travail intellectuel prolongé, l'anémie corporelle se répercutant en torpeur cérébrale. Un cercle, entre tous vaillant et initiateur, le Progrès, fonda la « soupe scolaire ». Le Taciturne, de Saint-Gilles, envoie quotidiennement trois cents élèves aux fourneaux économiques. L'épithète est en situation, l'assiettée revenant à trois centimes et demi. Encore les distributions cessent-elles l'été, faute de ressources. Et la

bienfaisance est trop ostentatoire; cette file de petits misérables, attendant son tour d'entrer sous la conduite de l'instituteur, est lamentable sur cette place du Jeu-de-Balle déversoir de chiffons et de pestilence. Puis les camarades cossuspiquent de raillerie leurs condisciples déshérités, éternisant le « cet âge est sans pitié » du bonhomme La Fontaine.

— En avant le bataillon! en avant les mangeurs de soupe.

L'humiliation est à ce point déprimante que beaucoup préfèrent s'abstenir et museler l'estomac qui hurle. Comme le suggère M. Dewinne, pourquoi ne pas donner des bons qui permettent aux nécessiteux d'aller individuellement à leur simulacre de repas? La pauvreté se sent fière quand elle n'est pas embrigadée.

Les Marolles sont douces à leur progéniture; les cas de torture et de séquestration éclatent très rarement; la densité de la population rend malaisé le mystère. Et partout la marmaille galope; quand le ciel est pur, elle dégringole, clamante et tripudiante, des ruelles, des cours, des impasses. Elle s'élançe, s'empoigne, roule au ruisseau, guenilleuse et barbouillée; cela vous suit en manière de trombe, vous passe entre les jambes, disparaît entre des chariots miraculeusement évités, dansant de rire à voir le conducteur qui sacre et lance un fouet inutile.

En ses premières années, le marmot accompagne la mère dans ses pérégrinations.

Une colporteuse, l'autre soir, menait sa charrette; un marmot l'escortait, la main au jupon maternel, et, installé au milieu de la boutique marcheuse, un autre gosse riait entre deux paniers de cerises.

*
* *

Au milieu de l'agglomération, l'hôpital Saint-Pierre développe sa façade grise.

Ce serait le moment d'enrouler des variations, sur le mode lugubre, à ce mirliton sentimentalesque : l'hôpital redouté, l'hôpital, terreur des indigents qui s'y devinent *periculum in anima vili*. Je n'aurai garde ici d'endeuiller ma plume, et je constate, à la louange du sens national, que Saint-Pierre n'est plus considéré comme le *carcere duro* de la souffrance.

Le pauvre sait que le gros public à coffre-fort paye la forte somme pour consulter ces médecins qui déversent quotidiennement aux salles communes les trésors de leur science désintéressée. Les malades entrés clopin-clopant, sortis guillerets et ingambes, babillent leur heureuse aventure et les préjugés d'antan s'évanouissent.

Ont gardé leur ténacité ceux qui dans l'encasernement hospitalier ne voient que la liberté perdue. La majorité se soumet sans rechigner à la règle, que tous, internes, chefs de service, religieuses, s'empressent à adoucir autant qu'il leur est loisible.

D'instinct, devant Saint-Pierre, que son écharpe de macadam gare des bruits extérieurs, les clameurs s'accoisent, mais c'est là une inconsciente déférence aux hôtes de la maison, non le signe d'une superstitieuse erreur. Et le quartier vénère la personne de ses guérisseurs.

Cette voiture arrêtée, où trône un caniche, est celle de M. Rommelaere; cette silhouette rapide aux yeux pétillants, c'est M. De Smet; cet homme d'allure pesante, solennisé d'une éternelle cravate blanche, c'est M. Tirifahy. Qu'ils soient docteurs, le quartier s'en moque comme moi; tout le monde est docteur en notre belle époque de certificats et de hiérarchie, et la remarque de Victor Hugo est toujours vraie que Gerson avait la berlue quand il réclamait la dorure pour le bonnet du doctorat, qu'il est ridicule de se faire bachelier puisqu'il est si commode de rester âne. La rue Haute à cette

philosophie; elle ne dit pas : le docteur Tirifahy; elle dit : Monsieur Tirifahy.

Sans panache; car tout carabin peut devenir docteur, mais tout docteur ne peut devenir un Tirifahy.

*
* *

La rue Haute est la résidence d'un orchestre singulier, omission faite des musiciens ambulants qui la parcourent.

J'entends les membres de la fanfare qui déverse ses accords sur la dépouille des agents de police. La tradition est fondée : lorsqu'un agent trépassé, les musicants de la « Hoogstraat », lui font cortège moyennant cinq louis. Leur *capellmeister* est un luron bedonnant où les figoleurs de sensations ne découvrirait rien de macabre. La même compagnie est au service des canotiers, de sorte qu'après avoir chipoté du Choïn devant une famille larmoyante il leur échet de pistonner du Métra pour donner de quoi danser à des couples sommairement vêtus.

Le sol marollien est du reste productif de profession variées. J'ai fréquenté chez un brocanteur aristocratisé de bibliophilie; sa besogne révolue, il harponne des bouquins serrés en un coffre jalousement clos. Il dévore Gaboriau et Eugène Sue, magnifie Ernest Capendu dont le *Tambour de la 32^e* lui a révolutionné « les sangs ». Il a quelque teinture d'Elie Berthet et de Gustave Aymard; Daudet l'a écoeuré avec ses romans mal écrits.

Tapi dans une cour malodorante, un besogneux, à deux pas du mont de piété, se charge « des pétitions, des rédactions d'ouvrages et de toutes entreprises littéraires ». Je prends la liberté de recommander ce mage aux confrères en quête d'adjectifs hautains.

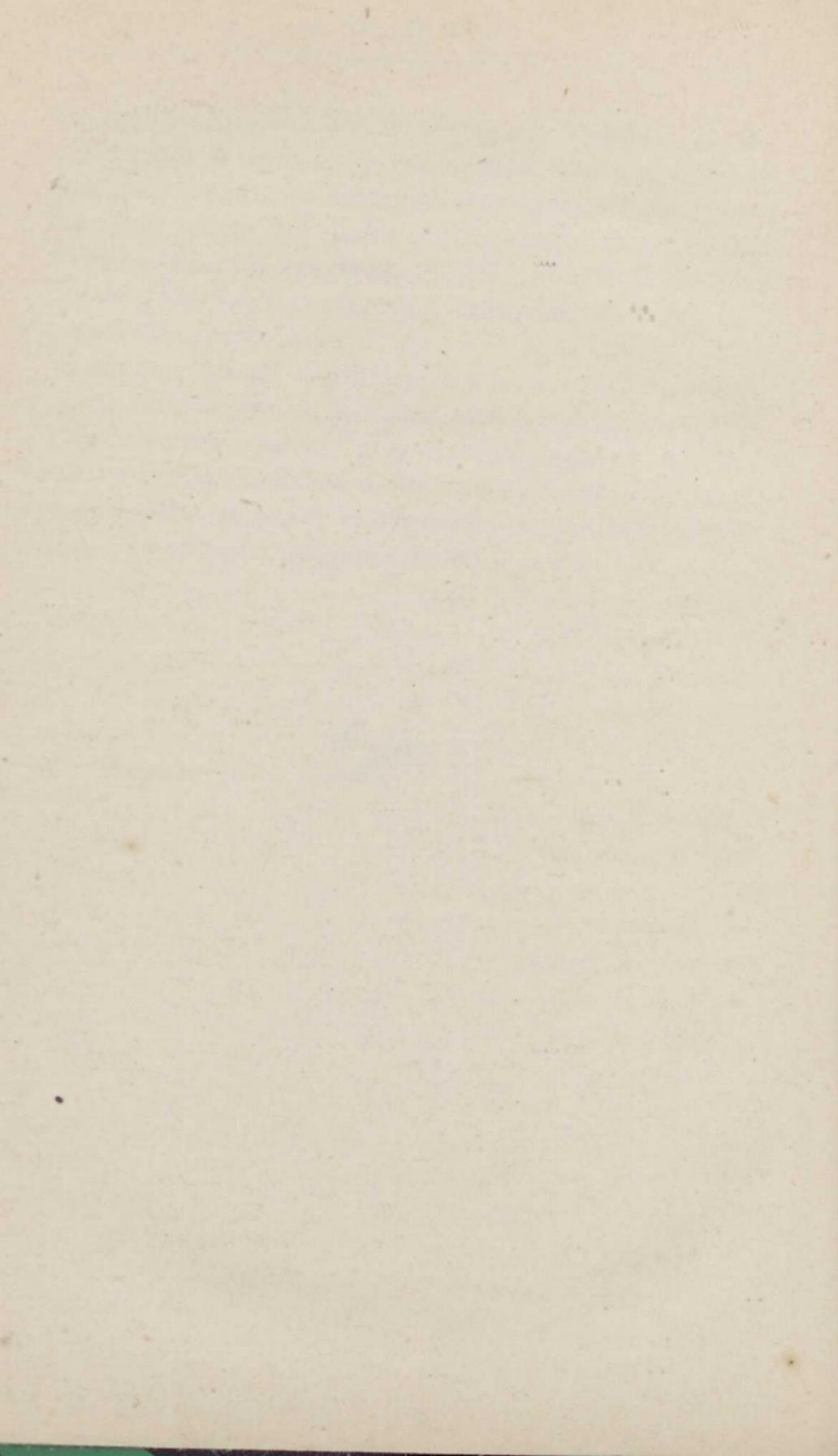
Vraiment les Marolles valent l'excursion investigatrice, avec leurs senteurs de harengs et de moules, leur faguenas issu

des ruelles étranglées, leur sans-gêne d'êtres spéciaux, habitués aux éclats du rire, à la grosse farce simplette, aux claques assénées en plaisanterie qui nous tireraient des gémissements et qui sur leur derme calleux, ne sont qu'une invitation à la valse de claques plus sonores. Les soirs de journées torrides, ils s'accroupissent aux seuils, éreintés et bavards, assoiffés d'air moins lourd.

L'omnibus passe, tapageant sur le pavé, ébranlant les vitres; les porteurs de journaux crient leur marchandise; d'aigres harmonicas sonnent des mornes impasses; par-dessus, les étoiles clignotent au front noir du ciel; le Palais de justice, géant de pierre et d'égoïsme, écrase les misères du poids méprisant de sa grande ombre.



à JOS. EMPAIN.





MODÈLES

Une profession idéale: vivre de son corps, non dans le sens odieux de l'expression, vivre du prestige de sa chair intacte, de l'eurythmie de ses lignes. Car il ne s'agit ici que des modèles rémunérés; les autres se répartissent en de trop multiples catégories, depuis cette duchesse de Ferrare qui apparut, nudité intégrale, au Titien émerveillé, jusqu'à Mme Augusta Holmès qui posa pour la *Thétys* du pauvre et grand Henri Regnault.

Cette caste est chaque jour plus nombreuse, des gens qui trafiquent de leur beauté. Elle s'est accrue avec le pullulement des artistes.

Autrefois ils constituaient un bataillon sacré; ils forment aujourd'hui une sacrée milice, où d'aucuns s'enrôlent par ratage d'autres carrières. Quelques uns, s'apercevant qu'ils n'ont nulle chance de dégotter Portaels, ont le méritoire courage de bifurquer; ils seraient, leur vie durant, demeurés barbouilleurs, et, dès qu'ils ont obliqué vers la peinture décorative, ils se révèlent excellents fonctionnaires

du pinceau, arrondissent leur bourse, se bâtissent des maisons, sont décorés *parce que* décorateurs, ô puissance de l'allitération! Les sans-génie entêtés mangent de la vache enragée, heureux encore quand il y en a, tonitruent contre le bourgeois tout en pneumatissant les finances de leur famille, parasites et ratés, inconscients du ratage et du parasitisme, ayant des bribes de talent, des bribes de volonté, des bribes de coloris, comme ces écrivains dont le cerveau est impondéré, que leur incohérence ballotte du trivial à l'insondable, et qui, pareillement, foudroient la société parce qu'elle ne brigue pas l'honneur de fournir la pâtée à leur altièrre et pitoyable inactivité.

La peinture a, comme le théâtre, ses Delobelle, et l'apaisement de ses rangs a multiplié les modèles. Rares ceux qui s'en privent, sauf quelques ennemis de la matérialité, tel de Groux, cet original et puissant esprit, qui préfère extérioriser son rêve sans intermédiaire, réaliser directement le drame psychique qu'il élabore.

Si tous ses collègues lui ressemblaient — heureusement de Groux ne leur ressemble pas — les modèles pourraient colliger leurs hardes et décamper vers l'Italie.

*
**

C'est l'Italie qui nous fournit la plupart des modèles.

L'Italien a l'intuition de la pose, qu'il garde longtemps sans apparente fatigue. Il est incomparable dans le port de la draperie. Sur tel individu, l'étoffe semble raide et figée, et l'artiste avorte dans sa tension vers le réel. L'Italien vêt la draperie comme le prêtre son étole; il conserve le pli indiqué, s'identifie au personnage suggéré, descendant toujours reconnaissable de ces Romains si harmonieusement inféodés à la toge. L'atavisme éclate quand il a mission d'incarner un personnage antique; tour à tour il a le vaste front, le masque étroit et volontaire de Caton, ou la sveltes-

se, le presque détachement du sol, le galbe tendre d'Antinoüs.

Bon enfant toutefois, point trop chatouilleux de dignité, ce n'est pas lui qui ferait la réponse que reçut Jos. Empain, l'un des élèves de Portaels, priant son modèle de lui rendre un minime service : « Je n'ai pas l'habitude de descendre à la cave ». Le manque de complaisance caractérise les Belges et les Français, au témoignage concordant des ateliers.

L'Italien adore poser dans le costume du pays : ce lui est joie d'assumer ses oripeaux que rehaussent des diamants de véricle, joie de manier la petite flûte et le tambourin. Tel possède une garde-robe amplement garnie, qu'il affectionne et entretient ensemble.

Les Italiennes posent rarement pour le nu, et le font-elles, ne vous avisez de nulle privauté, si vous ne voulez courir au-devant d'une défaite assurée, ponctuée de torгноles.

Ces Italiens ne sont pas seulement modèles; ils vendent des statuettes de plâtre, poussent la charrette débiteuse de crème glacée, pavoisée de drapeaux pluricolores, providence des moutards assoiffés; ou bien ils vident de leur criarde musicaille ces pianos mécaniques au sujet de qui James Vandrunen, métallurgiste sévère, a lancé un manifeste. Les gosses, stylés aux offices mélodieux, dispersent dans les rues du Centre, notamment autour du passage Saint-Hubert, leurs tapageuses ménestrandies.

L'été, quand les toiles dorment tournées contre la muraille, les familles décanillent en province, pédestres et musicantes. Les compagnons vont au hasard, suivant la blancheur sinieuse des routes, leurs papiers en règle, car l'autorité exige plus de certificats et d'attestations du moindre errant que d'un candidat à la députation. Chacun peut aspirer à la tutelle de ses concitoyens, mais malheur au joueur d'orgue qui n'a pas sa généalogie en due forme; s'il ne remonte pas à la

bataille de Waterloo au moins, l'autorité le fourreau violon, le seul instrument dont il ne joue qu'avec la plus extrême répugnance.

D'ailleurs les compagnons sont aussi légers de soins qui de bagage. Même quand ils commettent leur sort aux longues traversées d'océans, leur belle humeur ne les déserte point. A Anvers, parmi les émigrants que l'anxiété poigne, ils contrastent étrangement, accoutrés en couleurs claires, les dents superbes dans l'hiatus du rire.

*
* *

Il est un « roi des modèles ».

La suprématie est advenue à un certain Prosper, à la suite d'un concours qui eut pour théâtre un estaminet proche de l'Académie. Les concurrents furent rangés, debout sur une jambe; Prosper conserva le plus longtemps cette position héronnière et les jurés le saluèrent roi. Sa dignité ne l'a pas ébloui; il est resté commissionnaire comme devant; il stationne près des ministères et se recommande par la sobriété. Son vice unique, qu'il partage avec de plus huppés, est la cigarette. Vice d'hidalgo, par quoi transparait sa noblesse.

Le vice-roi est Gabardi, dont une médaille, solennellement remise, commémora les vingt-cinq années de services plastiques. Quelque temps après, le médaillé, battant la dèche, revendit l'insigne.

Raphaël est aussi connu; il a « fait », style gaudissart, les places de Naples, de Paris et de Londres; il a fallu les bords fleuris qu'arrose la Senne pour fixer son humeur vagabonde.

Les Michaël sont l'exemple d'une absolue solidarité professionnelle. Toute la famille pose; à eux six, ils gagnent des cinquante francs par jour. Les Michaël sont gens calés, soucieux du bien vivre et de villégiature. Chaque saison, ils retournent aux environs de Naples où ils possèdent de vastes

prairies. *A home*, ils lâchent la pose pour le négoce, vendeurs de blanches statuettes.

Voici maintenant un type; les rapins l'ont baptisée « la martyre ». Ida souffre de la poitrine, son masque le dit assez. Mais se soigner serait se découronner d'un charme spécial et productif. Ida met autant de soin à cultiver sa bronchite que d'autres en mettent à s'en débarrasser. Elle peut ainsi, émaciée et toussotante, poser les « martyres ». D'où le sobriquet.

Signalé à la Société protectrice des modèles.

Bien différent, le signor Gargaro, qui pose les moines. Essoufflé, joufflu, jovial. Il arrive presto, et, persuasif :

— Voyons, vous ne voulez pas peindre un moine, quelque chose de chic, de très chic ? Allons... donnons *oune poco* de.....travail à Gargaro...

Et de défaire son petit paquet où il serre la mise en scène monacale. Gargaro est poseur de moines à la façon des poseurs de lapins.

Quand à celui qui a posé l'Anneessens de Vinçotte, il s'est à ce point identifié avec son personnage que chacun le nomme Anneessens. Le soir, il circule dans les cafés, ayant au bras le panier traditionnel où sont casés œufs durs, noix, crabes et crevettes.

Récemment, désireux de le tâter, j'affectai le scepticisme.

— Comment, c'est vous qui avez posé pour cette statue... vous savez... là bas, devant une école ?

— Anneessens ? Oui, monsieur.

— Ah ! bah ! On ne le dirait pas.

— Comment, on ne le dirait pas ! Regardez ceci...

Et il lâchait le panier, se campait soudain, stature héroïque, le torse et l'œil fiers !

Les modèles sont tarifés à l'heure ou à la séance. Le tarif des séances est variable; l'heure se paye soixante-quinze centimes pour l'habillé, un franc pour le nu. En notre climat frigidé, le nu exige des précautions. Le modèle est placé près du feu, qu'il a charge de surveiller; s'il s'éteint, tant pis; on ne le rallume pas. Mais n'ayez crainte, le modèle sait de quoi il vit et il aime mieux faire cuire le peintre que de pincer un rhume, en quoi il est avisé. De sa valeur plastique, il a pleine conscience, toujours prêt à vous passer sa carte, souci de réclame qui le trahit bien moderne. L'artiste encourage cette innéité d'orgueil; il étudie le fort et le faible de son ossature, l'engage, par telle gymnastique, à développer ses muscles, à conjurer l'envahissement de l'obésité incompatible avec la pose.

Le modèle est souvent ingrat, quittant l'atelier pour une augmentation de quelques sous. De plus, il est paresseux; l'Italien, surtout, dormaille en pleine attitude. Le dimanche, lesté de pécune, il court le marigot, s'anuite à des beuveries, rate la séance du lundi, à la rage de qui se morfond en l'attendant.

C'est précisément le lundi, vers huit heures, que se tient dans un corridor de l'Académie, le marché des modèles. Ils affluent, se fusillent d'œillades mauvaises, tâchant d'être élités sur leur bonne mine. Portaels passe, ou, à son défaut, Van Severdonck, son second, inventoriant le galbe des postulants. Le choix déterminé, les rabroués s'en vont, maugréant contre leurs heureux rivaux.

On s'est demandé mainte fois ce qu'il faut penser de la pudeur du modèle féminin, et certains paradoxistes l'ont étrangement exaltée, l'assimilant à une hermine dont rien ne macule la blancheur. Je tiens en suspicion cette moralité outrancière.

Un fait est constant, toutefois: le modèle ne se déshabille

jamais devant les élèves. Il procède derrière un paravent à cette opération savoureuse et surgit, totalement nu, devant l'assistance.

Il arriva qu'une Flamande, qui avait déjà certes vu le loup à l'heure du berger, sauta précipitamment de la table où elle trônait, courant vers son châte.

Un placide et lointain ardoisier qui recommandait la toiture était la cause de cette fuite effarouchée.

Au fond de cette apparente contradiction, gît une théorie aristocratique : le modèle, par ses fréquentations quotidiennes, s'estime apparié aux artistes, à peu près comme les choristes qui, dès qu'elles distinguent un *ré* d'un *la*, se sentent vaguement les collègues de Mme Caron.

Le modèle s'institue un raisonnement simpliste : puisque l'artiste copie mes formes, je suis artiste moi même. Voilà pourquoi il n'éprouve aucun malaise à dévoiler son corps aux initiés ; on ne se gêne pas entre artistes.

Au reste, il serait imprudent d'axiomatiser en ces questions ondoyantes ; la pluralité des modèles n'a pas le tempérament orgiastique, mais peu d'entre eux auraient des chances de se voir proclamer rosières, à moins que le jury ne fût recruté parmi les aveugles auxquels s'adjoindraient de très vieux sénateurs.

*
* *

Les élèves de l'Académie suivent à l'amphithéâtre de l'Université le cours spécial d'anatomie artistique donné par M. Sacré, le prudent et savant chirurgien de l'hôpital Saint Jean. Des modèles fréquentent ce cours, et leurs prétentions scientifiques y sont amusantes avec leur amalgame de termes techniques emmêlés à la vanvole. S'ils reconnaissent quelque familier sur la table de dissection, leur blague se glace et ils demeurent songeurs.

L'excellent Prosper arrivait, bavard et chicandard. Soudain

il se fige devant un « macchabée » dont l'œil vitreux semble le suivre.

— Tiens, fait-il, c'est un camarade... j'ai pris hier la goutte avec lui.

Prosper s'en fut, l'oreille basse.

L'envie me tenaille de pousser ici une pointe dans le macabre. Mais c'est terriblement rebattu, le macabre, non moins que la fausse jeunesse. Maurice Rollinat a macabrisé selon les normes, et, la prime chance réclamière disparue, le genre ne lui a pas été propice. Quant à la guitarerie jeune, ceux qui en pincent sont communément de déplumés quadragénaires, scribes aventureux, qui se parfument de jeunesse comme certains aventuriers plébéiens parfument de naissance leur besogneuse roture. Donc, foin du macabre, et confessons que la perspective de gésir sur une dalle d'amphithéâtre n'apporte nulle épouvante aux modèles dans la débîne.

J'en sais un qui, par traité dûment passé, a cédé, au prix de trente francs, son squelette aux futures investigations du scalpel. Cette ambition visitait ses rêves: arriver au cours d'anatomie comme sujet. Il est parvenu à ses fins, l'heureux mortel, depuis qu'un savant favorable s'est assuré, sans banqueroute, le monopole de sa carcasse. Six pièces de cent sous! Ce n'était vraiment pas la peine de se priver, à ce taux modique, d'un contemporain bellement charpenté.

*
* *

Les relations des modèles entre eux sont polies ou à peu près, mais exemptes de cordialité!

Le *struggle for life* se vérifie chez eux, avec une variante: nous critiquons le for intérieur de nos voisins, nous sapons de préférence leur entité morale, parce que nous combattons la rude bataille cérébrale qui se livre à coups de phrases tout jours, à coups d'idées parfois. Les modèles n'intimisent poin,-

ils ne s'occupent que du physique; servît-il d'enveloppe au plus merveilleux concept, il ne trouverait pas grâce à leurs yeux épris de l'harmonie des contours, si quelque défectuosité l'entachait. Et ces défectuosités, ils les outrent, dans leur plaisir de ravalier qui peut obvier à leur succès.

Même les peintres se jalourent les beaux modèles, s'évertuant chacun à monopoliser ceux qui leur agréent. Le beau modèle n'est pas fréquent à notre époque de rachitisme et de névrose; on le couve, on le traque, on capte sa collaboration par des artifices de Mohican.

Point de fête d'atelier sans la présence des modèles, qui, aurait dit feu Commerson, ne *le* sont pas toujours de sobriété et de tenue. Qu'importe s'ils amènent l'entrain, la folie d'un instant, l'oubli des sottises convenances qui nous régissent que nous révérons et que nous balayons si alertement quand faire se peut, au fossé du plaisir.

Les modèles ne sont pas seulement instruments de joie; la mort de l'un d'eux est événement dans le monde artiste et chacun tient à devoir de lui faire cortège à la terre d'oubli.

*
* *

Non loin du Jardin botanique, il est une agence de modèles: elle fournit des Vierges nonpareilles et des Jésus incomparables. Il ne faut pas croire que ces fonctions rendent sceptiques ceux qui en sont revêtus, qu'ils soient titillés de goguenardise au conspect de l'image pieuse pour laquelle ils ont posé. Les Italiens, sur notre sol brabançon, gardent la religiosité transalpine.

La religion réelle, comme lien des hommes entre eux et de chaque homme à Dieu, ils ne la soupçonnent guère, et Dieu même leur apparaît personnage peu commode, barbe blanche, front courroucé, le bras fulminant au tréfond des nuages. Ils préfèrent s'en tenir à la Madone et aux saints, moins pieux

qu'iconolâtres. Et, comme leur rétine s'éjouit des couleurs tapageuses, ils veulent leurs idoles en fiocchi, luxueusement parées, serties d'ornements qui brillotent. Un saint crasseux, à moins qu'il n'eût la double autorité de l'âge et des miracles, ferait fiasco chez ces dévots si naïvement païens.

Pourtant ils vont aux offices, s'approchent des sacrements, soucieux de conservation orthodoxe.

Seule, la confession leur répugne, comme à nombre de Méridionaux secrètement attachés à la primitive église où les fidèles s'avouaient mutuellement leurs péchés. Aussi les modèles ont-ils un confesseur attitré auquel, à l'exclusion de quiconque, ils débagouent leurs transgressions à la loi sainte. Ce prêtre est vénéré de sa clientèle. Expansif, pas trop sermonneur, pas trop geignard, il bénit la marmaille, pacifie les ménages, répartit, selon les assiduités aux offices, la manne des ferventes images et des puissants scapulaires.



à GÉRARD HARRY



CHEZ LES VIEUX

Passant dans le bruit de la rue, entre la clameur des marchands de journaux et le fracas des omnibus qui font les vitres trépidantes, ne vous est-il point advenu, par l'inconsciente obéissance à la loi de la caténation des idées contraires, de songer aux asiles où la rumeur mondaine s'amortit?

Ils abritent, eux aussi, une vie spéciale, quasi-végétative, qui n'en mérite pas moins la curiosité, d'autant que la vie en dehors est perceptible à quiconque, tandis que nous avons des inconnues à dégager, à scruter du moins, en accomplissant parmi les demeures dont les vieux ont l'apanage une tournée de sympathique investigation.

Le tableau ne sera point précisément brossé dans la gamme des couleurs joyeuses. Qu'im porte, s'il tente de délinéa-
menter, en ses traits primordiaux, l'être de la colonie qui
n'aura plus longtemps à peiner avant de se confier à l'émigra-
tion supra-terrestre?

*
* *
*

Fondé en 1799, l'hospice de Sainte-Gertrude accueille ceux, hommes ou femmes, qui ont transgressé les soixante-dix ans. Cependant ils n'y restent pas inactifs et la raison en est double : la maison n'est soutenue que par le produit des collectes faites dans les cafés, les cotisations de charités individuelles, et, maigre appoint, une somme de trois mille francs donnée annuellement par l'édilité bruxelloise; puis cette nécessité du travail sauvegarde la dignité des pensionnaires; ils ne sont pas considérés comme des débris entassés dans un banal réceptacle; ils se sentent les associés, les unités agissantes d'un phalanstère.

Leur liberté permance, pourvu qu'ils sortent d'écemmen accoutrés, ce dont le directeur s'assure lors de leur défilé matutinal. La rentrée est tancée d'une punition quand ils se sont oubliés à absorber la goutte. C'est leur péché véniel et il est juste d'ajouter qu'une minime quantité d'alcool leur fait perdre la tramontane.

Rares en été, les maladies s'abattent avec les premières neiges : bronchites et épanchements cérébraux. Le froid les trouve particulièrement vulnérables; aussi, durant la saison clémente, recherchent-ils les coins ensoleillés.

Qui les croirait en quiète expectation du suprême départ se trahirait peu familier de leur âme. Ils se raccrochent d'autant plus tenacement à la vie qu'elle leur paraît plus fuyante; et, à cette période de la courbe où la décrépitude redescend vers l'enfance, leur égoïsme s'affirme dans sa férocité ingé-

nue. Ils n'ont d'égards que pour leur médecin, M. Gallet, le jeune et perspicace agrégé de l'Université de Bruxelles. Egards non mélangés de terreur. Ils viennent à lui comme à l'amitié d'un conseiller qui peut prolonger leurs jours.

Quelques « saint-gertrudistes » élités sur leur éducation collectent le soir dans les estaminets. Lorsqu'ils reviennent, tout dort en la maison; leurs pas isolés réverbèrent sous les hautes voûtes des échos qui s'y prolongent. Au fond du jardinet qui étend entre les hauts murs la gaieté de sa verte nappe, une statue, blancheur crayeuse, lève au ciel son doigt prophétique.

*
* *

L'infirmerie de la rue du Canal centralise les affections incurables. Comme il serait impossible d'y loger toutes les infortunes dignes de misération, la bienfaisance publique octroie de plus à douze cents vieillards une pension qui leur est remise à domicile.

La dominante de la psychologie des infirmes, des femmes particulièrement, c'est une religiosité têtue, connexe à l'abruissement. Certaines consomment les heures à égrener leur chapelet, d'autres incrustent leurs doigts à quelque livre de prières dont le velours est peut-être une flatterie pour leur sens tactile. L'hospice étant laïcisé, leur ferveur n'est pas suspecte de vouloir capter la bienveillance des religieuses; ces vieilles rabâchent les oraisons sans y rien entendre, moins attachées au fond à l'esprit du texte qu'à la matière, chapelet ou bouquin, qui le concrétise. Les soins sont minutieux; on s'est avisé, depuis quelques années, de protéger d'un voile de gaze celles qui, réduites à l'immobilité presque totale, auraient été taquinées par les insectes; et leur aspect est saisissant ainsi, les masques laissant deviner leur rigidité sous le tissu léger suggérant un suaire.

Qui le croirait ? Chez ces gens dont l'existence ne fut certes pas surmenée, les maladies nerveuses ont la majorité, et, entre elles, la myélite, cette affection qui brutalement agrippe sa proie, liquéfie la moelle épinière, vincule les muscles de la locomotion tout en respectant les lobes du cerveau; de sorte que le patient a l'épouvantable lucidité de sa lente et irrémédiable évanescence.

Quela myélite et l'ataxie fussent curables, on se l'est imaginé, orsque récemment Charcot, dans une de ces leçons de la Salpêtrière où il donne libre essor à sa faconde un tantet théâtrale, expliqua le fameux « traitement par la suspension » du docteur Motchukowsky. Charcot déclarait l'avoir expérimenté et il exposait les résultats acquis : suppression de ces douleurs fulgurantes, que l'épithète définit à suffisance; incoordination moins prononcée des mouvements; possibilité, sinon de restituer à l'ataxique l'absolue souplesse, du moins d'éliminer les tressauts qui animent ses jambes d'involontaires et risibles saccades. Les prévisions de Charcot, d'un optimisme russophile d'ailleurs opportun en France, sont maintenant démenties. M. Spehl, médecin de l'infirmerie, le distingué *privat-docent* de l'Université, a constaté chez les patients suspendus un semblant d'amélioration peut être originaire de l'auto-suggestion maintefois constatée en thérapeutique; mais, à court délai, la myélite s'irrecusait de nouveau avec ses signes les moins contestables. M. Spehl, qui n'en démord pas de si vite, a imaginé alors de ne pas continuer les suspensions après le dixième jour, sauf à les reprendre: les mêmes progrès apparents se sont manifestés, suivis de rechutes identiques. vrai jeu de cirque où le galop indéfini ramène au point initial.

Deux autres affections incurables ont leur quartier à l'infirmerie : le gâtisme et le cancer.

Le gâtisme, quand il provient d'une atrophie cérébrale,

bestialise totalement sa victime; quand il dérive d'une paralysie des membres inférieurs, l'intelligence garde sa clarté; c'est le supplice indiqué plus haut dans les cas de myélite.

Les cancéreux attendent leur délivrance dans l'isolement de leurs chambres désertées. La théorie du laisser-faire est ici la seule; ils sont perdus et la plupart le savent. Pourtant une heureuse illusion visuelle ne révèle à chacun que la hideur de ses voisins; il arrive à tel de ces misérables de dire au docteur :

— Avez-vous remarqué celui-ci ou celui-là? Comme il est laid! Je crois qu'il n'ira plus longtemps . . .

Plusieurs sont coquets, s'inspectent dans leur miroir.

Catulle Mendès a parlé d'un pays fabuleux où cet instrument de personnel interview était ignoré; et justement, une ronnie veut que ces déshérités de la forme, ces ravagés que Sparte eût jetés au barathre, s'en servent à tout propos.

Dans d'autres salles l'aspect change, à rencontrer d'anciens imilitaires convoyés là par l'adverse fortune. Au passage ils se redressent, galvanisés au ramentevoir de la discipline, retrouvant dans la correction du salut dessiné quelque chose du temps où sur leurs fronts les drapeaux frissonnèrent.

A l'infirmerie est annexée une consultation gratuite.

Un type s'y offre, le père Léon, un gaillard qui en a déjà vu défiler de mille couleurs. Les élèves le traitent en camarade, et il le leur rend en camaraderie sarcastique, laissant deviner que peut-être ils ne doubleront point le cap d'âge qu'il a doublé, lui, simple passant de la planète.

En ma compagnie, Spehl signait un certificat de décès.

— Tiens! fit le père Léon, ce sera sa dernière ordonnance. Sur ce, il pétillait d'un rire sec.

*
*
*

En 1805, un décret de Napoléon, rendu à Madrid, institua

la maison des Ursulines, qui héberge près de deux cent cinquante pensionnaires; cette institution explique la présence, dans la pièce où se réunit la commission administrative, de la statue, fantasquement bariolée, du petit caporal.

L'absence de bureaucratie, l'amusant cahin-caha des étages, répartis en appartements, caractérisent les Ursulines.

L'âge d'entrée minimum est de soixante-cinq ans; le refuge est tellement lorgné d'appétence que longtemps d'avance on présume le décès qui laissera vacant un lit, vers quoi les postulants se ruent, avec d'innocents artifices pour se vieillir, comme si les ans accumulés ne leur suffisaient pas.

Tout se fait dans la maison. Vous y trouvez lingerie, menuiserie, voire une forge, ce qui donnera de la jubilation à monsieur Georges Ohnet.

Quand j'y fus, un escalier venait d'être rabiboché en cinq jours sans révolte ni criailerie.

Les habitants de l'asile ont leur armoire, qui généralement leur appartient, une redingote et un gibus. Que ces derniers affiquets ne vous surprennent : les vieux, à l'invitation de la famille, vont aux enterrements; ils font nombre et les orthodoxes y voient une majoration de pâtenôtres. Double raison de leur donner une rémunération qui leur sert d'argent de poche.

Quelques pensionnaires sont payants. D'anciens serviteurs autrefois y étaient placés par leurs maîtres, mœurs patriarcales qui ont disparu. Autrefois ils apportaient leur trousseau; aujourd'hui ils n'ont, à leur entrée, ni bure ni buron.

Les Ursulines sont le seul refuge où des ménages, sans enfants, comme il est juste, aient latitude de cohabiter. Ils y vivent heureux, indépendants chacun dans sa chaudière, s'offrent le café en gens soucieux de bel air.

Par exemple, la bosse de la propriété leur est développée

autant qu'à Alfred Naquet celle d'Esopé et du boulangisme. Ils tiennent infiniment à leurs objets, s'agit-il de remplacer les anciens par des neufs; ces vieux ont la dévotion à l'antiquaille.

Ils ont aussi, selon le dire populacier, les yeux plus grands que le ventre, commuent leurs repas en empiffgeries. Il ne leur faut pas moins de quatre cents sacs de pommes de terre par année; le pain est distribué trois fois par semaine; le samedi, les sœurs remettent le linge. Ces obscures et admirables femmes tiennent à honneur et leur lingerie et leur chapelle, le confort de leurs hôtes et la coquetterie de leur Dieu.

La fête de la supérieure a le prestige d'une solennité; un mois d'avance les vieux sont en fièvre, font une cagnotte, ô Labiche! Et, le jour commémoratif advenu, ils s'empressent, rehaussent les murs de naïves inscriptions de gratitude, vont jusqu'à s'offrir le ragoût d'un feu d'artifice.

Quand à la supérieure, si j'ose emprunter cette métaphore à défunt Belmontet, son vrai feu d'artifice est d'être magnanime.

Mère Gustavie, qui est d'une excellente famille de grande richesse terrienne, est cordiale et entreprenante. Décidée, elle arrive dans le cabinet de M. Charles Buls.

— Monsieur le bourgmestre, je voudrais conduire mes vieux à Tervueren... Ils n'iront naturellement pas à pied... Je suis sûre que vous ferez quelque chose pour eux...

M. Buls, cœur exquis battant sous une enveloppe un peu rêche, accorde cinquante francs sur sa cassette particulière. Voilà, n'est ce pas, une collaboration inattendue, dont la charité constitue le trait d'union?

Entre les bâtiments, un grand jardin s'éploie, en pente douce, vers la chapelle du collège des Jésuites qui arrondit son dôme grisâtre. Des fleurs bordent le potager; une étable se carre, d'où sortent des meuglements de vaches sur lesquels tranchent des claironnées de coqs; la forge envoie

les halètements de ses soufflets mêlés à des lueurs braséantes. Assis côte-à-côte, des vieux ruminent un journal; le feuillage, à l'entour, court aux façades. L'impression est saisissante, si près du vacarme de la rue Haute, de cette torpeur de béguinage. Et l'on s'étonne qu'une maison présente ce confort, sustentée par des collectes et des offrandes individuelles.

Tous pour elle, il est vrai, sont en émulation de dévouement. Depuis sept ans le docteur Loontjens soigne gratuitement sa clientèle des Ursulines; ou plutôt une fondation affecte annuellement quarante francs à la patente du médecin traitant, générosité que personne ne prétendra équivaloir à un traitement.

L'établissement est administré par un conseil général composé de ses bienfaiteurs; il nomme une commission dont font partie le sénateur Van Schoor, M. G. Washer, et un homme de cœur et d'érudition, notre vénéré confrère Félix Delhasse.

*
* *

L'hospice des aveugles, boulevard du Midi, auquel un touchant contraste annexe une crèche qui compte parmi les plus anciennes de l'Europe, est entretenu par la Société royale de philanthropie, transformation de la Société de bienfaisance urbaine, créée en 1828 par M. Pauwels-De Vis avec l'intervention du conseil communal.

La maison reçoit un tiers de voyants qui peuvent rendre service aux aveugles et à l'établissement.

Bien que la Société de philanthropie ne jouisse pas de la personnification civile, ce privilège appartient à l'asile fondé en 1842 par les libéralités testamentaires du baron de Ghendt de Lengentier, et investi depuis près d'un demi-siècle du droit d'hérédité sous la tutelle des hospices de Bruxelles

L'accord des pouvoirs vis-à-vis du soulagement de la plus complète des infortunes atteste le prix que l'Etat, la province et la ville attachent au bien issu de pareille œuvre.

Les droits de l'asile à la sympathie publique se sont accrus encore, ces derniers temps, par l'adjonction d'un atelier volontaire aux services organisés. Procurer à ces malheureux d'utiles distractions, sans les y contraindre, c'est une inspiration humaine qui appelle la louange.

Malheureux ils ne le sont que nommément; les aveugles s'assouplissent rapidement à leur situation, et c'est banalité de dire l'habituelle sérénité, voire l'enjouement, de leur caractère. Leur sensibilité, tant morale que physique, est très aiguë, et de même qu'ils discernent « à vue de nez » la hauteur de la pièce où ils pénètrent, l'acrimonie d'un reproche trop scabre amène les larmes dans leurs yeux éteints. Cette délicatesse sensorielle les élève même au-dessus des voyants, qui, une fois hospitalisés, n'ont cure que d'assouvissement matériel et sont de bois à la remontrance. Entre voyants et aveugles les relations se bornent au nécessaire, ceux-ci travaillés d'une rancune certes inconsciente, ceux-là tentés de moquerie devant ces inférieurs d'allure éternellement craintive et tatillonne.

Quand un aveugle arrive, ses camarades l'entourent, se constituent ses guides, l'initient aux accidents du sol, glorieux de se passer des voyants.

Educateurs, ils sont aussi, à leur façon, revanchards.

*
* *

Il a été jusqu'ici question des hospices où les vieux sont, avec mille égards, ployés à une règle commune; Bruxelles en possède d'autres où leur autonomie demeure intégrale : Pachéco et les Alexiens.

Ces derniers constituent la réunion de vingt fondations di-

verses, ainsi qu'en témoigne l'inscription qui étale sa dorure à proximité de l'entrée; ils hébergent près de cent cinquante pensionnaires.

Plus aristocratique est l'hospice Pachéco, que fonda, en 1713, dame Isabelle Des Mares, comtesse de Saint-Remy veuve de don Augustin de Pachéco, avec cette clause qu'on y reçût cinquante dames, quinquagénaires au moins, qui toucheraient une paye quotidienne de soixante-quinze centimes. Leur liberté n'a pas de consigne; elles arrangent leur ménage comme bon leur semble et de leurs derniers. La solde étant peu rothschildienne, beaucoup, dans les maisons voisines, ont déniché une besogne non griève qui leur fournit un supplément. Elles doivent apporter meubles et trousseau, dont désormais elles ne peuvent rien distraire. Mortes, les hardes vont à l'infirmerie, le mobilier à la Grand-Place, d'où la salle de ventes le disperse.

Les vieilles, moins podagres qu'on ne le croirait, descendent rue Haute quérir leur *half-en-half*, mélange de *lambic* et de *faro*, dont elles raffolent. De découcher elles ont loisir si elles préviennent leur affable directrice, M^{me} Scohy; et des amitiés se nouent entre elles, en duo généralement, parce qu'elles ne sont plus d'âge à éparpiller leur cœur entre des relations multiples. Et, malgré leur urbanité réciproque, elles sont tellement chatouilleuses sur leur indépendance que, leur jour de lavage arrivé, elles s'enclosent cauteusement dans la buanderie dont elles ont au préalable retiré la clef.

Elles ont une chapelle, un jardin qui regarde le boulevard, mais où elles n'apparaissent guère, par crainte d'être espionnées des environs. Ce jardin est l'éden d'une tiolée de raminagrobis rassemblés par une pensionnaire que cette innocente manie a fait surnommer « la mère des chats ». Vers la rue de Minimes, entre des maisons basses et l'entas démesuré du

Palais de Justice, le regard embrasse un pan de vaste horizon ceinturé de feuillage; et autour de l'hospice la turbulence de la marmaille de ce populeux quartier lace une ceinture de jeux et de rires.

Les vieilles n'y sont point recluses, n'y éprouvent point la poignante sensation d'être à jamais exilées de la vie commune; elles se sentent là dans un domicile d'élite, non asservies à la norme d'une égalitaire bureaucratie.

Le séjour est fort convoité, les postulantes sont légion et l'âge seul décide leur admission, après qu'un inspecteur leur a fait visite pour inventorier leurs ressources, Installées, l'amour du *home* les despotise, et la superstition qu'un transfert à l'hôpital équivaut à la sentence de mort.

Dans ce phalanstère, de menues querelles à propos de brouilles surgissent, que la directrice a tôt accoisées, en effectant de les tenir pour sérieuses. Et, sorti de ce refuge où les vieilles, en leur paresse rêveuse, commémorent les anciens jours, cette parole de l'une d'elles obsède ma pensée :

— Nous n'avons rien à désirer, nous sommes heureuses.



à LÉON DUBOISDENGHIEN



GAUDISSERTS

Ils ont fêté le décennaire de leur constitution en Société générale ; ils se sont agglomérés à plus de deux mille et l'encaisse dénonce un boni de soixante mille francs ; ils ont leur journal, *le Voyageur* qui, chaque semaine, tire ses trois mille numéros ; il n'est donc pas, ce semble, incurieux d'expliquer la genèse d'une force irrécusablement affirmée.

*
* * *

Sans cesse en course et perambulante, la corporation est d'un groupement malaisé ; des essais, entachés de la timidité inhérente aux tâtonnements, avortèrent, lorsqu'en 1879 l'initiative de M. Auguste Lauwers réunit les mécontents ; ils étaient indisposés contre le prix des abonnements au chemin de fer, prix tellement élevé que l'avantage était de ne

pas s'abonner. On s'assembla à la Cour d'Angleterre dont les échos ont retenti déjà de tant de clamitations ; et, après une discussion mouvementée, une députation assuma l'office d'exposer les doléances à M. Saintelette, ministre des travaux publics.

Affable et spirituel, celui-ci, sans vouloir s'engager, promit d'examiner. Cette formule dilatoire, souvent masque bienséant du refus, doucha les envoyés, éberlués d'apprendre, trois mois après, leur réussite: la réduction était concédée, aux seuls représentants de commerce produisant patente.

Malheureusement, la fraude s'insinua; les perquisitions d'identité étaient vexatoires et l'anomalie était sanctionnée que le petit patron qui était son propre représentant, était, parce que patron, écarté de la faveur. Il fallut deux ans d'oraisons et d'objurgations pour que le public, sans distinction de caste, fût admis à l'abonnement, avec réduction des tarifs et séparation des classes.

Quant à la Société Générale, épaulée par la sympathie de M. Saintelette, elle se constitua le 1er octobre 1879 ; un an plus tard, elle comptait 650 membres, mais son actif ne dépassait pas six cents francs ; elle a, depuis, accompli quelque progrès.

*
* *

Puisque les avantages autrefois réservés aux voyageurs s'étendaient à quiconque, l'égoïsme voulait que les adhésions à la Générale se ralentissent.

Il fallut chercher des combinaisons qui incitassent au recrutement. Moyennant une cotisation insignifiante le service médical et pharmaceutique fut assuré aux sociétaires, et une caisse spéciale se fonda pour indemniser ceux qui seraient victimes d'accidents de chemin de fer, dénomination embrassant les chemins de fer à voie large ou étroite, et les tram-

ways vicinaux ayant comme moteur la vapeur ou l'électricité; l'indemnité n'est due que si l'incapacité de travail dépasse trois jours et l'échéance du sixième mois la biffe sans rémission.

Une autre disposition, éminemment sagace, assure une indemnité de 500 francs à la femme et aux enfants du sociétaire tué dans un accident. Le projet d'une caisse de retraite est à l'étude, projet que le taux minime de la cotisation emmaille de difficultés, vraisemblablement surmontables si l'on pouvait grossir son apport annuel en proportion de la pension souhaitée.

La Générale, impulsée par son très compétent et actif président, M. Victor Delbrassine, requiert vingt autres améliorations : réduction sur les tramways ; assimilation, dans les faillites, des voyageurs à la commission aux créanciers privilégiés ; réduction de tarif pour le transport des échantillons, qui sont les outils du voyageur, donnent à l'usine de l'ouvrage et du mouvement à la fabrique, alimentent le trafic des voies ferrées, constituent, selon le mot de M. Delbrassine, « le baromètre de l'atmosphère commerciale ». La Société de protection mutuelle des voyageurs de commerce de Paris, dont M. Henri Brisson accepta la présidence d'honneur, a exprimé le vœu unanime que cette importante question fût tranchée dans le sens le plus favorable à la doctrine libre échangiste.

De plus, la Générale de Bruxelles insistera de nouveau pour savoir où en est la fameuse loi sur la responsabilité de l'État en matière de transport, où en sont ces modifications, présentées toujours comme imminentes, jamais accordées nonobstant, qui depuis quinze ans — (*grande mortalisaevi spatium*) — dorment dans les catacombes législatives. Réussira-t-elle? C'est possible, étant donné l'effort vers le

mieux dont elle est constamment travaillée.

Voici qu'un sociétaire intelligent, M. E. Delannoy, propose l'établissement d'un conseil d'arbitrage et de conciliation, qui, dès maintenant, ne doit attendre de la part des avocats qu'une médiocre sympathie.

Voyons, s'est dit M. Delannoy, nous sommes coude à coude du 1^{er} janvier au 31 décembre, peinant les mêmes peines, parallèlement intéressés à la prospérité du commerce et de l'industrie. Est-il nécessaire, quand un différend nous traverse, d'aller le narrer aux gens de toque et de robe? A côté de la question d'argent, n'y a-t-il pas un sentiment de fraternité, de solidarité utilitaire du moins, qui doit nous tenir éloignés des antressomptueux où Thémis porte-balances oracule? Les malheureux qui en franchissent le seuil, s'en retournent délestés de monnaie, les mains fébriles, les yeux braséant la haine. Pareils sentiments ne sont pas compatibles avec notre devise si éloquente, *Vis unita fortior* où semble se réfléter notre dire national *l'Union fait la force*. Représentants de commerce, nous sommes tous frères, ou nous devons l'être, ce qui revient à peu près au même; si quelque difficulté surgit entre nous, au lieu d'enrichir les Cicérons diplômés, reconnaissons la familiale autorité du conseil d'arbitrage.

Peut-être la voix de M. Delannoy n'aura-t-elle pas clamé dans le désert.

* * *

Souventefois l'on a réclamé l'introduction en Belgique de l'usage anglais de soumettre à une sorte de « Concio, » meeting préparatoire et restreint, les projets de loi commis aux méditations des députés. M. Eudore Pirmez, avec son humour coutumier, patrona, sans écho de ses collègues, l'acclimatation de ce procédé qui nous aurait délivrés des amendements et sous-amendements bafouillés, chipotés et tripatouillés

dans l'inattention universelle.

Les gaudissarts, moins ankylosés de traditionalisme, ont adopté ce mode. Leur chambre syndicale, formée de trente-cinq membres, étudie au préalable toutes les questions, émanant ou non, de son initiative; quand elles arrivent devant l'assemblée générale elles sont déblayées et dégrossies; par là-dessus, le poli des discussions individuelles, et le problème, sans redondant verbiage, est résolu.

Cette chambre, autonome dans son régime intérieur, pourvoit à ses dépenses, décide des admissions et radiations, juge à l'amiable les différends si les intéressés s'engagent à s'incliner devant la sentence, place les sociétaires désemployés, gère, en un mot, le mandat d'une tutrice volontairement acceptée.

Elle institue des sous-comités dans chaque localité nombrant le minimum de vingt adhérents. Ces groupes, à leur tour, propagent, suggèrent au conseil d'administration les réformes opportunes, reliés à l'*Alma mater* bruxelloise par l'obéissance aux statuts communs.

Avec l'adéquate intuition des mobiles humains, la Générale a compris que la meilleure voie de propagande est de médail-ler, de décorer presque, la médaille étant la sœur cadette de la décoration, les missionnaires de son évangile. Elle porte à l'ordre du jour — sonnez, clairons! — ceux qui ont recruté dix sociétaires; elle médaille d'or, d'argent ou de bronze — battez, tambours! — ceux qui ont le plus enrichi l'effectif de la compagnie. Proclamation et remise du souvenir s'effectuent solennellement lors de l'assemblée annuelle.

Certains voyageurs ont la sublimité de l'apostolat; MM. Ghilain et Goldschmidt ont, en quelques mois, recruté l'un quatre-vingt-neuf, l'autre soixante-neuf membres; leurs médailles couchées dans l'étui frissonnent d'aise en attendant l'heure

de brinqueballer sur la poitrine des deux apôtres.

La Générale, comme institution de mutualité, a colligé aussi sa « moisson de lauriers » suivant la belliqueuse métaphore des palmarès : médailles d'argent à Anvers et à Liverpool, diplôme d'honneur au concours organisé en 1887 par le gouvernement entre les sociétés de secours mutuels, médaille d'or à l'exposition de Paris; en vérité ce ne sont plus les gueux, ce sont les gaudissarts que l'on peut appeler des gens heureux.

D'autant plus qu'ils détiennent un journal paraissant régulièrement depuis le 18 février 1882, où il leur est loisible de discuter leurs intérêts, voire d'élucubrer, si la fantaisie les visite de chatouiller la muse. D'après « la convention des Dix » qui n'a, pensons-nous, que de lointaines affinités avec le Conseil des Dix, de romanesque mémoire, le journal, pas plus que la Société, n'intervient dans les luttes politiques; sur ce terrain le « *Vo yageur* » est abstentionniste.

Son mécanisme est spécial. Les rédacteurs sont nommés, pour un an, par la Chambre syndicale; ils sont astreints à fournir quatre articles par an — oh, ce rêve! — faute de quoi ils sont passibles d'une amende de cent sous; ceux qui seraient demeurés les bras croisés pendant douze mois, ne sont pas rééligibles durant deux années. Des réunions hebdomadaires décident, à la pluralité des voix, le sort des articles, et, l'eau m'en vient à la bouche, « *Il n'y a pas de rédacteur en chef* »

* * *

Un mot ramasse l'entité du gaudissard : il est bon garçon. Attribut rare à une époque où le bon garçonisme est une tare, où la nullité grave et gantée a toutes les présomptions d'une prépondérance béate.

Prévoyant, jamais le gaudissart ne le fut; une coquetterie

semble l'obséder au contraire de jeter sa pécune par-dessus les moulins, si dissemblable en cela des collectionneurs de centimes. Nanti de frais largement calculés, il goûte la succulence des mets et des vins; il aime, l'heure amène du dessert advenue, se carrer dans sa chaise, élever son verre à la hauteur d'un œil expert, la langue clappante à la dégustation, les mains fourrageant parmi les assiettes encombrées de bonbons. Alors, de pérorer.

Car à certaines heures, comme la fonction du Pierrot de Banville est d'être blanc, la fonction du voyageur est de se révéler pérorateur. Ses propos abordent tout sujet sur le ton d'un aimable dogmatisme. Il sait pourquoi le ténor X émit, l'autre soir, une litanie de couacs invraisemblables, pourquoi la malle d'Ostende est arrivée avec un retard de vingt-sept minutes. Tel déraillement luctueux dont s'encombrent les hôpitaux, il l'avait prévu, annoncé aux amis, vulgarisé à la cantonade. Son œil inquisitorial, entre-temps, n'a pas déserté la carte de l'Europe : il suit le panslavisme et le pangermanisme, dissèque Bismarck et Crispi, déshabille Coloman Tisza, augure des complications bulgares, résout, entre la poire et le fromage, la question d'Orient trop négligée par la diplomatie. Pour peu que vous l'accu- liez, il ouvre son avis en matière de sofège, tance Joachim et Rubinstein, bifurque vers la peinture, foudroie quelques sculpteurs, déraille en pleine médecine, joue son petit Salomon entre l'allopathie et l'homéopathie; fuse dans la direction de la politique où principalement son verbe adore vaticiner. Ici sa garrulité est inexhaustible, et, cependant qu'un illusoire moka déflagre dans les tasses aux parois minces, il s'élance, fébricitant d'ardeur, dans la forêt de la politiquaille, abat, reséque, émonde, ressort anhélant et poudreux des broussailles de la discussion au fort de quoi il s'était empê-

tré, brusquement secoué à consulter sa montre qui l'avertit de cesser le palabre, de reprendre, d'une dextre aguerrie, la traditionnelle marmotte.

En province, les périodiques retours du voyageur égayent la tablée. On se dit : c'est le jour de monsieur Z..., et son entrée est accueillie d'un brouhaha de bienveillance relevée d'envieux respect; on prise ce personnage correct, au linge soigné, qui prend quotidiennement du vin aux repas et du cognac sur son café; puis, comme la nécessité du métier l'initie à la diversité des villes, une présomption de science géographique ajoute à son lustre; et sa garrulité, dans l'orbe étroit de son article, étonne ses traînillants interlocuteurs. Non que tous les gaudissarts brillotent de la verve sonore et inane soufflée par Balzac à leur glorieux ancêtre, mais tous, dès l'instant où ils sont aux prises avec la clientèle, s'animent d'une faconde calculée, persuasive des fortes commandes.

Pour gagner la bataille, la faconde néanmoins ne suffit, ni même l'excellence de la marchandise présentée.

Le fin gaudissart note dans les maisons qu'il fréquente toute particularité qui, diplomatiquement rappelée, atteste la sollicitude. Les maladies, un bobo parfois, réclament sa perpétuelle vigilance. Tel boutiquier, cuirassé d'un triple airain contre les tentatives guignant sa caisse, se laisse empaumer à qui s'est enquis d'un rhume du mioche, d'un rhumatisme de grand-papa.

Le fin gaudissard s'abaisse à d'autres manœuvres. Il caresse Azor, flatte Raminagrobis, s'attendrit devant la cage où jacassent les oiseaux, remarque un store nouvellement placé dont il prône l'admirable couleur zinzolin, s'inquiète de la marche d'une pompe qui était fameusement détraquée lors de la dernière visite.

— Alors, elle marche maintenant, madame Pureur, votre pompe ?

— Vous savez, monsieur Pimpurniaux, ce n'est pas encore tout à fait ça, mais il faut d'la patience, en c'pauv' monde, pas vrai, monsieur Pimpurniaux ? En tout cas je ne dois plus aller demander de l'eau chez les Deglaire, qui ne sont pas toujours polis, sauf vot' respect. Pourtant, y n' doivent pas faire les fiers : le père a été en prison pour « fausses écritures » et la fille s'est ensauvée avec un marchand de vaches ! Je suis contente de ne plus rien leur demander ; y vaut mieux ne compter que sur soi, en c'pauv' monde, pas vrai, monsieur Pimpurniaux ?

Gravement, Pimpurniaux corrobore, intimement embêté du prêchi-prêcha ; mais, dans l'entre-temps et sans abandonner la capitale affaire de la pompe, il a casé douze caleçons et une grosse de paires de chaussettes.

Si quelque mort endeuille la boutique, Pimpurniaux, des mois après la catastrophe, assourdit sa voix, navre ses attitudes, célèbre les vertus du défunt, se compose une figure d'enterrement pour annoter le prochain envoi. Quand il est parti toute la famille, le trouvant « bien honnête » louange ses incomparables mérites.

Si M. de Talleyrand revenait sur la planète, il s'inclinerait devant la souplesse de Pimpurniaux.

* * *

Grande est pour le patron l'importance d'un bon choix, la clientèle s'attachant moins à la maison qu'à celui qui la représente, à ce point que parfois le voyageur, appâté par une firme rivale, amène à cette dernière une théorie de déserteurs, phénomène analogue à la retraite du journaliste connu dont la foule accompagne à la feuille concurrente la signature familière.

Aussi le patron, au dehors principalement, abdique toute morgue. Quand les circonstances concluent à un départ

commun, il s'assied à la même table que son employé, cho que son verre au sien, lui renvoie l'éteuf de ses blagues, exagère même, pour relever le prestige de son copain, le sans-
façon de ses allures ; quand il n'a qu'une fille et que, par une série d'affaires rondement conduites le gaudissart s'est avéré retors, il lui arrive de troquer son titre contre celui de gendre ; mais l'aventure n'a pas la pluralité des cas, et des naïfs qui s'y auguraient prédestinés n'ont rencontré, après mille efforts que mépris et amertume ; ceci à l'adresse des rêveurs qui pourraient s'abuser sur le magnétisme de leur marmotte.

Même ceux dont la barque errante est près de toucher le port d'hyménée doivent se défier des vents contraires ; si, chez un client douteux, ils ont omis de demander un double de la commande et qu'un article soit laissé pour compte ce que la technologie du métier baptise laconiquement un « retour », la quasi-probabilité donne comme dénouement le *Mané, Thécel, Pharès* des ambitions matrimoniales : tout est rompu, mon gendre ! Le patron reparait sous l'enveloppe débonnaire du papa, et le patron digne de cette précellente qualification n'accordera oncques la main de sa fille à qui encourt le reproche de gauchir au maniement des affaires.

Puis l'idéal du conjugo n'est accessible qu'à ceux qui ont pris pied depuis longtemps dans la carrière et se tiennent contre vent et marée, debout en selle. Les débuts, surtout pour les parias réduits à l'aléa de la commission, sont rebutants et accidentés de traquenards. Les jeunes gens qui y font leurs premières armes ne touchent nuls frais de route ; loin de se donner chaque jour une bonne carrelure de ventre, ils se contentent d'une maigre pitance, tenus en mésestime par leurs collègues mieux côtés, férés de la préoccupation de dégouter les anciens dans les jambes desquels ils sont lancés. La modicité des abonnements permet aux

maisons les moins huppées d'envoyer des représentants par-
eils à leurs risques, et, à cause de cette universalité d'ex-
pension qui en dix ans a décuplé le va-et-vient, cette
interversion s'est produite : les voyageurs autrefois s'arrê-
taient dans les localités, soignant le noyau des chalands
recrutés ; ils brûlent maintenant les étapes, battant deux ou
trois villes en quelques heures, talonnés de la préoccupation
de réintégrer les pénates bruxellois.

Durant la longueur du trajet, cependant que le train galope
parmi la platitude du paysage, ils engagent d'infinies parties
de « steck » dont l'enjeu sera l'apéritif expédié dans quel-
que café proche de la gare.

*
* *

Si la corporation, envisagée d'un côté, est brillante et
reluit, à dire vrai, d'un reflet moins de diamant que le chry-
socale, elle compte force membres dénués de tout éclat.

Ceux qui « font » les vins, les abonnements de librairie,
es assurances sont tellement nombreux et importuns que
leur seule annonce les condamne à la rebuffade.

Pour pénétrer chez le client, hélas ! problématique, ils
dissimulent leur qualité, affectent de chercher dans leur
portefeuille une carte toujours absente, manœuvre qui per-
met de laisser négligemment entrevoir la prestigieuse lueur
d'un billet de banque. Le domestique induit qu'il s'agit
d'une affaire et le rusé placier force la place.

Le placier de librairie a du bagoût, de l'amabilité, un critère
de morale et de littérature ; il préconise le genre qu'il
détient, des montépinades, des histoires interminables de
sang et de mystère, découpées en livraisons et rehaussées
d'une prime gratuite : une couple de vases à filets dorés ou
une couple de tableaux, cela va par couple invariablement,
où s'entrechoquent les fureurs du bleu de prusse et du ver

millon. Au fond le placier ne gobe pas tant qu'on le croirait toutes les élucubrations colportées ; sa conception est plus élevée, elle goûte les tômes pondérés, que n'entache aucun vocable déroutant, les œuvres savoureuses aux gens du bel air, à mi-côte entre le lyrisme de M. François Coppée et de la mondanité de M. Albert Delpit.

Puis le sort n'est guère convoitable de ceux qui visitant les estaminets sont astreints à offrir des « tournées » à perpétuité pour affirmer l'innocuité de leurs haïssables produits ; à ces ingurgitations ils gagnent plus de gastrites que de numéraire.

Plaignez aussi les carapatiers qui « font la broussaille » c'est à dire qui parcourent les régions ignorées du chemin de fer. Il faut, accompagné du pauvre hère qui porte le baluchon des échantillons, haranguer des peuplades abruties, s'enrouer pour un sou, patoiser le patois du lieu sous peine d'être coté faiseur d'embarras, coucher dans de lugubres chameaux où le suicide apparaît comme le plus sacré de droits, sursauter en pleine nuit pour grimper dans la pataude patache dont on entend, glas ironique, tinter les despotiques sonailles.

*
* *

Gaudissart ne mériterait pas son étiquette balzacienne s'il n'était fidèle à la tradition de blagues, de « zwanzes », dit le bruxellois qui, d'âge immémorial, auréole son masque de fumiste à froid.

Deux exemples agrippés au hasard.

A Grammont on propose ce pari à un épicier incrédule : il ne comptera pas cent cinquante pulsations de suite à haute voix, devant le balancier de son horloge ; l'enjeu est une bouteille de champagne. L'épicier commence l'opération ; Gaudissart court prévenir madame que son mari, subitement frappé de démence, est en conversation d'a-

rithmétique avec la pendule. Madame se précipite, interpelle son époux qui ne répond mie, ce que voyant, elle se jette sur lui, les bras en collier, pantelante d'émoi ; l'épicier interrompt forcément sa numération, furieux d'avoir à solder la bouteille.

La même imputation de vésanie paralysa, sans dommage pécuniaire la mèche étant éventée par ses propres artificiers, les débuts d'un paisible distillateur ; les villageois à qui il exhibait ses fioles crevaient d'un large rire en l'appelant « mon pauvre monsieur ». Cet homme d'alam-bic en attrapa la jaunisse.

L'amour de la calembredaine ne nuit aucunement aux endances essentiellement pratiques des voyageurs ; l'un d'eux, M. André Berly, Parisien que dix ans de séjour tont naturalisé Bruxellois, se repose de son errant labeur en faisant l'éducation de son fils. Etre fumiste ne lui suffit pas ; ce cumulard veut être pédagogue ; il l'est, et excellent ; les lauriers de Vivier n'avaient plus de raison de l'empêcher de dormir ; voilà qu'il guigne ceux de M. Emile Benoît ; où s'arrêtera cette ambition effrénée ?

Les voyageurs étrangers sont, on le sait, nombreux en Belgique. Les Allemands font la bonneterie et la lingerie ; leurs articles sont peu dispendieux et ont belle apparence. La nouveauté est le triomphe du Français ; il est maître en son royaume de fleurs et de rubans, que nulle invasion n'a écorné, à qui le monde entier paye rançon.

Bien qu'il garde sans faiblesse apparente ses allures d'aimable vivacité, Gaudissart se surmène terriblement, fournit parfois des quatorze heures de travail ininterrompu. Mais la gaieté, une gaieté d'action et de nerfs, est le tuf de son âme et c'est pourquoi il court, verveuse et capricante silhouette, sur le rideau terne de nos vies laborieusement chagrines.

à JAMES VANDRUNEN



A L'ENTREPOT

La capitale du royaume n'étant point encore promue métropole commerciale, solennelle dénomination réservée à la cité de Druon Antigon et de Madame son épouse, il semblera paradoxal de dédier une étude au théâtre des transactions bruxelloises, avant que le projet de Bruxelles port de mer, caressé par tant de dévouements scientifiques et tant de dogmatiques incompétences, celles-ci plus tenaces que ceux-là, ait atteint sa réalisation.

Pourtant, à baguenauder en la zone estampillée d'un cachet spécial qui se développe entre la rue de Laeken et le boulevard extérieur, la conviction s'insinue que Bruxelles préside à un mercantilisme notable assez pour valoir l'esquisse. Si vous en doutez, l'inspection des plaques bleues signalant l'entour vous en convaincra; sans citer personne, crainte

d'éveiller des jalousies ultra-mortuaires, il est permis de s'étonner que nombre de Belges, dont le front passe celui de la tourbe moutonnaire, n'aient pas, jusqu'à présent, obtenu la plaque consécrationnaire, sanction accordée seulement, en suite d'une gageure, croirait-on, à de podagres bureaucrates et à d'enroués parlementaires qui, trébuchant d'orthographe, se sont rués vers l'accessible politiquaille; le négoce n'a pas été frappé d'ostracisme, et, tandis que l'absence est clamante de noms d'art et d'intellectualités incisés au profond des reconnaissantes mémoires, le matérialisme triomphe, exposant les rues du Magasin, des Commerçants, du Chantier, de la Voirie, les quais au Foin, aux Pierres-de-Taille, à la Houille, aux Briques, au Bois-à-Brûler.

L'antithèse est, chez nous, de coutume, et communément la grossièreté prépondère, ostentant au front des bâtisses le Vinaigre, l'Avoine, la Buanderie, le Fromage, le Hareng et les Herbes potagères. L'étranger s'en esclaffe, notre rétine s'y est conformée, et, puisque un pan de l'enclos citadin est accaparé par le va-et-vient des marchandises, il mérite, ne fût-ce qu'en guise de courbette, d'obtenir son incomplète monographie, documentaire de nécessité et médiocrement psychologique: le *sunt lacrymae rerum* virgilien détonnerait ici.

*
* *

Dimanches exceptés, l'entrepôt est ouvert chaque jour, non à quiconque, s'entend; nul n'y accède, que ses affaires n'y convoquent pas, sans autorisation écrite et la présence d'ouvriers étant requise à la continue, ils sont courbés sous une discipline à la prussienne. Le collègue échevinal les désigne, le directeur des accises les agrée et les révoque.

Ils gèrent, attachée au bras gauche, une plaque numérotée, responsables des marchandises perdues s'ils furent négligents ou imprudents ou si l'accident provient d'un règlement inob

servé; un tarif précise leur salaire. Les non agréés exhibent un certificat de bonne conduite émané de l'autorité et sont présentés par celui qui les désire employer. Ils ont aussi la plaque, talisman d'obligation pieusement détaché à la sortie.

Si l'on veut introduire des portefaix, on remet une déclaration revendiquant la culpabilité de tout délit de leur part; sauf habituel emploi des mêmes hommes, un bulletin quotidien dénonce le nom et la demeure de chacun d'eux. Dix minutes avant la cesse des travaux, le tintin de la clochette avertit de la clôture; les grilles ne laissent passer qu'un individu à la fois et une visite corporelle est toujours facultative, humiliation réservée aux débutants et dont les anciens sont indemnes.

D'autres précautions sont d'ailleurs universelles : défense de fumer, de colporter du feu ou de la lumière, hormis dans les caves si elles ne renferment nul produit inflammable et n'ont aucune communication avec l'intérieur des magasins; recommandation expresse de manier et de déposer prudemment les colis, de manière à prévenir les dommages; l'introduction de futailles vides requiert demande écrite et autorisation spéciale, et les marques indiquées aux documents d'entrée sont exigibles sur les emballages.

Les droits se perçoivent à raison de huit centimes par cent kilos, cent francs, cent litres ou cent pièces, selon le monde d'imposition.

Les objets les plus disparates se congloèrent là en énorme capharnaüm : bois de construction, celui-ci au plein air, sans dépasser la hauteur de deux mètres; bois d'ébénisterie, merrains et douves, café en balles et en barriques; cannelle, charbon de terre, cornes et bouts de cornes, cuirs secs en poils et cuirs tannés, drogues, fils et épiceries, fruits verts, oranges et citrons, grains, pois, fèves, haricots, lin, houblon, laine, vins

bières, boissons distillées, vinaigre, huiles d'olive, de foie et de graines, jus de citron, et de limon; métaux et mitraille, meubles neufs et vieux, marbre, pierre, porcelaine, plumes brutes et apprêtées, riz, poivre, potasse, produits chimiques, sel et salpêtre, cigares, tabacs en barriques, en caisses, en paniers, en balles, en surons; sucre brut en caisses, en sacs et en nattes; thés et verreries; tissus de soie, de laine et de coton. Et ce n'est là que la partie ostensible, avouable presque; reclus en leurs ténébreux habitacles, tenus méticuleusement à l'écart à cause de leur malfaisance jamais assoupie, l'acide sulfurique dort, et l'esprit de vin, les allumettes, l'arsenic en poudre, les vernis liquides, la poix et le soufre; c'est le coin maudit, la « chambre des esprits » disent les gabelous, suggérant les fantômesques romans d'Anne Radcliffe. Armes et munitions de guerre ne sont admises que sur l'ordre du ministre des finances.

Cet entas, d'apparence chaotique, est mathématiquement bureaucratisé.

Aussitôt arrimées, les marchandises sont personnalisées au moyen d'étiquettes conformes à un modèle imposé et revêtues d'un visa; sont-elles enlevées, l'étiquette disparaît; s'agit-il de lever un échantillon, il faut représenter l'acquit de paiement des droits; l'échantillon est vérifié et l'opération enregistrée.

Depuis quelques années les importations par bateaux à vapeur se sont tant multipliées qu'un magasin leur est affecté; les droits de dépôt en sont minimes: dix centimes pour les sacs et ballots susceptibles d'être gerbés, contenant sucre brut, café, cacao, poivre, riz, papier, etc; un franc les cent pièces pour les importations en vrac, sucres raffinés en pains, lingots, poteries de terre ou de grès. De plus, les entrepositaires obtiennent en location à l'année, des emplacements déterminés, à l'intérieur ou au plein air; si le renon n'est adressé au collè-

ge échevinal un mois avant le terme de la concession, la tacite reconduction s'opère; une série de dispositions judicieuses accorde les intérêts privés et ceux de la surveillance si vétilleux en pareil endroit, de sorte que tous, du patron cossu au porteaix drilleux, soient nivelés à la même règle.

*
* *

Le port, si mesquin confronté avec son colossal collègue anversois, est ennessé d'un réseau de normes et de prohibitions non moins scabre.

Il est ouvert toute l'année de cinq heures matin à sept heures soir; les navires arrivés après stationnent le long de l'Allée-Verte, astreints à ralentir leur mouvement pour ne pas écorner ce que la logomachie administrative appelle les « ouvrages d'art ». Au cas d'avaries causées à ces manifestations artistiques, les navires sont retenus jusqu'à payement des réparations ou nantissement des frais qu'elles suscitent.

Ah, il n'ont qu'à se bien tenir, ces bons bateaux si évidemment incapables d'une mauvaise action, voire d'une peccadille! Foin des piquets, grappins et amarres! Bateaux jolis, dont la fuite est si douce au fil chanteur de l'eau moirée, gardez qu'une transgression à la loi vous échappe! Ne soyez amarrés qu'aux lieux désignés par l'index des préposés; ne vous avisez pas d'entraver la « libre navigation »; enveloppez vos chaînes; dressez les vergues, rentrez les ancres et les beauprés; car le patron pâtira si vous frôlez les tablettes des quais et leurs sacrosaints revêtements.

Les denrées ont aussi leur surveillance. Houille, terre, cendres, sables, décombres, fumiers, immondices s'embarquent et se débarquent immédiatement; la chaux est localisée; naphte et pétrole ont un débarcadère sur la rive gauche du canal, entre les ponts Léopold et de Laeken; la benzine, la térébenthine, les hydrocarbures sont proscrits des quais; et, comme

le sommeil des riverains serait hachuré par le va-et-vient de certaines marchandises tonitruantes, le conseil communal, clément à des pétitions réitérées, a, par une ordonnance du 24 décembre 1877, défendu de manipuler, hors les heures dites, les tôles, poutrelles de fer, rails et ferronneries.

Une autre règle permet aux négociants de prendre par abonnement la partie du quai qui leur est nécessaire, réservant la préférence à ceux qui occupent des maisons longeant le quai.

Maintenant, si nous nous enquérons de la situation du port le constat est bien médiocre : le commerce du bois notamment s'est frayé de nouvelles issues et Louvain le sait qui, privilégié autrefois à cet égard, en est actuellement des ceptré. Londres nous est resté fidèle, convoyant cuirs, ferrailles, linoleum et ses fameux biscuits « peak frean » qui se marient si congrument aux liqueurs; nos relations sont constantes avec l'Angleterre, l'Allemagne, la Hollande, intermittentes avec la France et le Danemark; ce n'est pas l'isolement, mais la vie est absente et elle paraît définitivement émigrée au caravansérail de négoce, incessamment élargi, que M. Georges Eekhoud, non sans un soupçon de perfidie punique, dénomme la « nouvel'e Carthage ».

*
* *

Les tribulations des myopes privés de leur lorgnon sont le thème de plaisanteries commodes dont l'art dramatique des savetiers de l'opérette s'est emparé avec un rare bonheur; il n'est quasiment pas de chef-d'œuvre populacier où ne paraisse un brave homme demi gâteux, affligé d'une vue de taupe, qui par une série de heurts aux portants et aux personnages, réveille les hilarités latentes au tréfond de l'intellect public.

Semblables tribulations guettent celui qui, la rétine baignée de la lumière ambiante, dévale brusquement vers les caves

de l'entrepôt.

— Attention, avertit votre guide..il y a un tournant...gare au mur... voici les marches, comptez en dix pour le premier palier...

On tâtonne, galopé d'une effarade à l'idée de s'abîmer en un trou, d'être biffé du livre de vie par quelque brutal trait de plume. Et, d'un coup, le bouquet des vins bat les narines; ils s'étendent derrière les grillages de bois, le long d'interminables et grêles corridors aux extrémités desquels fuse un mince rais de jour; des ombres de douaniers entourent des ombres de futailles et nul bruit du dehors ne traverse les muettes et puissantes voûtes; c'est la mort dans le mystère, une mort opaque pimentée de la seule virulence des arômes. Peu à peu l'œil s'apprivoise; ce qui était muraille de nuit s'opalise de tremblantes lueurs; la marche perd sa timidité, la voix redevient sonore; les gabelous dégustant les échantillons, perdent leur habitude rembrandtesque; la blague, honteuse de sa courte abdication, chasse la pristineterreur et le pas guilleret ramène au rez-de-chaussée, au fort du mouvement et de la piaffe.

Trois salles, mordues de courants d'air terribles, sont dévolues à la « petite vitesse » d'Allemagne et de France et à la « grande vitesse » de toute région indistinctement. L'importation allemande s'est beaucoup développée chez nous, véhiculant certains produits, tels les meubles pseudo-anciens, dont la Gaule eut le monopole.

Ces meubles surabondent; jamais nous ne fûmes si férus d'archaïsme qu'en notre siècle qui se pique d'être moderniste. Nous voulons des tapis anciens, des armes anciennes, des reliures aldines, des tableaux préhistoriques. Ce dernier sport, le plus distingué sans conteste, est le moins accessible; on s'y ridiculise parfois, on s'y ruine souvent, tandis que les meu-

bles archaïques sont à la portée de chacun; les usines belges, allemandes, françaises sont débordées de commandes, et fauteuils, dressoirs, bahuts, crédences s'empilent à l'entrepôt, en attendant le moment de prélasser chez leurs heureux possesseurs leur superbe de pacotille.

Comme l'atteste le luisant des marches de pierre à moitié corrodées, le grouillis-grouilloz est là intense.

Dès les heures matinières la foule s'empresse, et, pendant que, à l'abri de leur vitrage, les employés, d'une plume lente, rédigent leurs paperasses, les courses s'entrecroisent des commerçants et de leurs commis, des douaniers qui examinent tout ric-à-ric, des gens trimbalant des colis, des « diables », brouettes verticales aux roues de fer, qui, dans le tumulte ambiant, gardent leur note de crin-crin grinçant; alentour, le pavé gémit sous le poids des camions balourds que les ronçins émeuvent de leur dur effort.

Aux étages, d'abord l'odeur violente des tabacs surprend, qui, singularité inexplicquée, arrivent d'autant plus nombreux que s'élèvent les droits qui les voulaient exiler.

Les fumeurs, élite à laquelle je n'ai pas l'heur d'appartenir, méritent un hommage pour leur pertinacité. Le fisc, pensant les guérir de ce qu'il jugeait simple passionnette, frappe d'une taxe sévère l'objet de leur dilection; les fumeurs continuent à fleureter et la passionnette contrariée tourne au collage; le fisc dépité redouble ses efforts, à la façon du vent de la fable; mais le fumeur, à la solidité du chêne joint la souplesse du roseau et pendant que le fisc se console par les recettes accrues de n'être parvenu à rien déraciner, l'obstiné, marié définitivement avec la nicotine, déboucle vers les plafonds du logis les plus folâtres fumées; comique parallélisme qui désine par la victoire de l'unité sur le despotisme collectif.

Plus haut, la pestilence fadasse du sucre brut vous étreint; concurremment au tabac, le sucre est envahisseur, annexant

d'entières provinces. Novembre le fait affluer à ce point que les planchers, saturés de glucose, collent aux semelles, transmutés en verglas utilitaire; et au grenier, où s'arrondit la roue de l'ancien ascenseur, une synthèse nidoreuse s'opère des fragrances dont le bâtiment ressue : les arômes des vins, des sucres, des tabacs, s'érigeant parmi les ténébreux couloirs, se livrent bataille, claironnent leurs notes discordantes au clavier de l'odorat abasourdi : et une angoisse vous appréhende, la tentation de se rafraîchir d'un bain d'air aux fenêtres proches; mais d'une part une cour se creuse, obstruée d'un crasseux vitrage, et le canal, d'autre part, se forlonge en nappe triste où les bateaux exigus s'échevèlent de mi crosco-piques banderolles.

Dans ce grenier se tient le meeting des chats, animaux reconnus, minons justiciers, préposés à la poursuite des souris et des rats, et dont la municipalité solde la maigre pitance. Ces chats ont visiblement conscience de leur mission; leur incorruptibilité repousse les blandices et dès qu'on les tente, ils regimment, se hérissent en boules inabordables, inaimable symbole de la rageuse bureaucratie.

Ce qui étonne à ce point culminant de la bâtisse, c'est l'absence de tapage malgré l'activité dont elle est secouée et l'impression se délinéante, confirmée à l'aspect des arceaux similigothiques, d'une vaste église de labeur.

Nulle clameur irrespectueuse n'attente au recueillement; courant, la tête et les épaules couvertes d'un sac, parmi la pénombre où les ballots forment des montagnettes imprécises, les ouvriers se transfigurent à l'hiératique; l'ascenseur glisse, alerte et grave, entre ses luisarnantes rainures, emportant on ne sait quoi aux sommets du temple; et tout au fond des nefs caligineuses, s'érigeant par-dessus les fronts et les murs, l'omnipotent dieu Or affirme sa suprématie, mène à

son but, sans déviation ni révolte, l'universel concours des volontés acquiesçantes; et tel est l'irrésistible de sa puissance qu'il n'a même pas à froncer le sourcil pour ployer les genoux et les âmes; on le sait là, invisible et fulgurant, latent mais irrécusable, glacé de la frigidité sèche des banquises, et radiant à l'envi des plus somptueux ostensoirs.

* * *

Traversant l'entrepôt, il n'est pas que des entassements de déchets métalliques éparpillés sous les auvents et miroitants au soleil, n'aient aguiché votre regard; peu se doutent que gît en ces déchets la matière d'une curieuse industrie acclimatée dans notre pays par un compatriote M. Alfred Lamboite, ancien président du tribunal de commerce de Bruxelles.

Rien ne se perd dans la nature, proclame le dicton et Lucrèce le pressentait qui lança le vers célèbre :

E nihilo nihil, in nihilum nil posse reverti.

Dans l'industrie il n'en va pas de même, bien que chaque jour l'ingéniosité humaine s'enquière de nouveaux progrès, de nouvelles sources de profit, si peu abondantes soient-elles.

Dès longtemps on remarqua la perte considérable et continue du plus coûteux des métaux usuels, l'étain. L'un de ses fréquents usages est la fabrication du fer blanc qui active, principalement en Angleterre, d'importantes usines. Cet étain pourtant s'inutilise bientôt. La fabrication des objets en fer blanc laisse un premier déchet, la rognure. Ensuite, les objets exécutés entrent dans la circulation, durent peu de coutume, le fer étant médiocrement cuirassé par la minceur de l'étain; une place dénudée, l'oxydation est rapide, d'autant que des traces d'acide sont restées aux soudures. Lors, malgré la minime déperdition de l'étain, l'ustensile est hors de service. L'étain empêchant le fer de se souder à lui-même, le métallurgiste n'en a que faire; le chiffonnier le repousse

d'un crochet dédaigneux; il va au rebut, se réunit à la lisière des villes en amoncellements lépreux fouillés par l'omnivore détresse des toutous errants. Plus brève encore est l'existence des boîtes à conserves, dont l'usure est nulle à l'instant où on les rejette.

Les essais se multiplièrent vers une solution plus scientifique. Les chiffonniers parisiens habiles à bâtir au moyen de boîtes à sardines des huttes à la vérité peu confortables, font des tas de fer blanc sous quoi ils allument du feu; les soudures se liquéfient, entraînant l'étain *grosso modo* et le tout est colligé sous forme de lingots hétéroclites.

Un Allemand, Schunck, étudia le premier, en 1849, le désétamage du fer blanc par le sulfure de sodium. D'autres s'en occupèrent passionnément; de 1859 à 1888 la seule Angleterre a breveté, à cette occasion, cinquante de ses nationaux.

En Belgique, la tentative la plus importante fut celle de M. Montefiore. Vers 1870, l'usine à nickel du Val-Benoît, près Liège, traita par les acides un million de kilos de déchets. La manipulation en est pénible, car ils s'enchevêtrent, la fourche les trouve difficiles à manier, et, très coupants, ils ne peuvent être triés ni remués à la main.

Plus tard, à Schaerbeek, M. Dupont, se bornant aux déchets ramassés par la ferme des boues, les transforma en sulfate de fer; et il ne persévéra guère. Décidément les débris de fer blanc n'avaient qu'une raison d'être: tacher d'amas verdissants les sites moroses de la banlieue.

Aussi une curiosité se leva lors de l'Exposition d'Anvers, au tour d'une série de produits à base d'étain issus des déchets de fer blanc; un oseur, M. Lambotte, se rattela à l'ardu et rebutant problème.

L'a-t-il résolu?

En ce domaine de la chimie, et en maints autres, je confes

se mon entière incompétence; mais le fer sorti de la mystérieuse gestation à laquelle M. Lambotte le soumet est, dit-on, si parfaitement désétamé qu'il peut être soudé à la forge et fournir du fer de première qualité, dont tout vestige d'étain est éliminé. L'usine transmute quotidiennement dix tonnes de déchets dont la majeure partie arrive de l'étranger.

Car le Belge apparaît, ici encore, éternellement tardigrade. Malgré de fréquents appels, c'est en Allemagne et jusqu'en Angleterre qu'il faut quérir la rognure neuve. Sans avoir un grand centre de production d'objets en fer blanc, nous produisons des rognures assez pour qu'il y ait profit à les recueillir, puisque, à cause de son volume, le déchet adventice supporte de gros frais de transport; à nous de voir si nous aimons soutenir notre renom de paresse et de routine.

Et voilà comment la rencontre fortuite, sous les auvents de l'entrepôt, de débris pailletés par le rayon, nous induisit en une scabreuse digression de laboratoire.

*
* *

Flânant à Rouen, levé à la pointe de l'aurore, Paul Arène a conté sa surprise à la question du garçon d'hôtel:

— Monsieur va voir « les soleils »? Ce garçon, au rapport d'Arène, dénommait ainsi, comme tous les Rouennais, les gaillards bellement torsés qui traînaient au port, guettant l'aubaine d'un coup de main à donner; et l'exquis écrivain hasarde, pour l'élucidation de ce rébus philologique, une double conjecture: ou ce terme, sarcastisant leur humble condition, indique qu'ils n'ont rien du brillant de Phébus; ou c'est une allusion à leur coutume, dès qu'ils en ont le loisir, de s'aller installer au bon soleil.

Semblable sobriquet poétique, quels qu'en soient les motifs, n'est pas échu aux collègues bruxellois des soleils rouennais; on les appelle uniment des *vaart kapoenen*, ce qui équivaut

a l'atticisme bien répandu: va donc! eh, feignant!

Ces débardeurs, embrigadés à forfait par un « chef de bande » sont les meilleurs fils du monde quand le genièvre ne les abrutit point. Sitôt dans les brindes, les torgnoles pleuvent dru et ils méconnaissent quiconque sauf M. Liefmans, le capitaine. Celui-ci, qui, depuis douze ans accomplit le tour de force de gérer son mandat sans dresser de procès-verbal, possède à miracle l'entité des *vaart-kapellen*; il tâche, en arguments brefs, à scinder le différend; s'ils s'entêtent, au lieu de se perdre parmi les méandres d'une vaine diplomatie, M. Liefmans répartit entre les combattants une égale distribution de bourrades et la riote incontinent s'accoise; procédé licite au prestige du commandement mais qui attirerait une notable raclée au pacificateur incongru.

Et ces mœurs, flamandes réellement; ce mélange de violence et d'atonie, ces visages indolents aux prunelles soudain braséantes, ces lourdauds en qui perdure l'esprit passif et égoïste des anciennes corporations, tout ce coin d'humanité occupe un personnel et pénétrant paysage.

Au rez des quais défilent les pyramides de sabots, les tonneaux accumulés, les rougeurs mates des briques, les ternes constructions de planches, les tuiles versicolores, les ballots pileux, les charrettes vides dont les bras s'éplorent vers le ciel. Des camions émeuvent les vitres, croisant le petit tramway, attelé d'un cheval, dont l'exiguité, par contraste à l'ampleur du cadre, dégringole au ridicule; des wagons, prudemment impulsés, apportent une illusion d'américanisme confirmée par le triangle, haut juché, des fils du téléphone et les réclames commerciales qui plaquent au front des maisons leur fanfarante bariolure; et ces maisons courent, dentelant toitures et pignons, jusqu'au marché au poisson qui, perpendiculairement à l'église Sainte Catherine, arrondit ses étincelantes

verrières; barrant un pan d'horizon, l'entrepôt lève son énorme et disgracieuse carapace éléphanterque. Plus loin le boulevard, d'un côté, remonte à l'Observatoire, réduit à la dimension d'un gros dé, de l'autre, descend, escorté d'arbustes malingres, vers le plateau de Kœkelberg et les blanches maisonnettes de Ganshoren; sur le canal, accompagnant d'un ruban moiré le fil poussiéreux de l'Allée-Verte, des bateaux se reposent, égayés par les linges qui, retenus à leur corde, gambillent au vent; et la forte senteur du goudron, partout épandue, dilate le cœur au penser nostalgique des si désirables exodes aux terres inconnues.





Salles d'Armes

A voir leur multiplicité, leur confort, la foule de leurs habitués, on a peine à mesurer les progrès accomplis depuis le dernier décennaire.

En 1880, Bruxelles nombrait trois salles seulement, celles de MM. Verheugen, Hennaert et Selderslagh. Professaient : MM. Jacquemyns (carabiniers), De Raedt (premier guides), Thoen (3^e d'artillerie), Mertens (grenadiers), Lombaert, Merckx (Saint-Gilles), Philipart, (Ixelles), Pourveur et Divois, Ghuy et Hugues.

La province avait comme maîtres de renom: MM. Marneffe, De Grauwe, Vandamme, Dewit, Buquoi, L'Allemand, Gheens (Anvers); Hendrickx, Masson, Isidore Goetmaekers (Gand); Jaumain, de Lutter, Balza, Demanet Savat (Liège); Grégoire (Tirlemont); Hasard, Eugène Desmedt (Louvain); Dekeersgieter (Courtrai); Cluytmans (Namur); Dhaenens, Van Malegem (Audenaerde); Vanderhaegen, Chevalier (Mons); Quiquempois (Charleroi); Delmotte (Dinant).

La méthode Lafaugère, non mauvaise en soi, incomprise de beaucoup, régnait, et c'était l'âge d'or des ferrailleurs, des reprises à hue et à dia, des brutalités et des ruades, des contorsions pour n'être pas touché, toute idée d'esthétique absente.

Cordelois fils, Mathieu et Napoléon Selderslagh galvanisèrent la torpeur dont s'engourdissait la Belgique escrimeuse et leur souvenir demeure vivace. Les deux Selderslagh professèrent au *Fencing-Club*, où les armes, pour la première fois, se logèrent avec confort.

Les anciennes salles étaient déplorablement exigües et le désir d'y faire sa toilette eût semblé paradoxal ; le *Fencing-Club* eut l'audace de changer tout cela. Il s'installa au cœur de Bruxelles, Galerie du Roi, eut confortable et correcte ordonnance. Son président était le comte de Sauvage, son vice-président M. Eugène Anspach, et le secrétaire fondateur du Club, M. Gaston Berardi, qui possédait dans les salles d'armes de Paris de nombreuses et amicales relations, éperonnait de sa fougue nerveuse l'allure du cercle naissant. Il fit promptement sa trouée, à ce point que les Selderslagh, très ombrageux, s'en inquiétèrent, habitués qu'ils étaient de considérer l'escrime comme un monopole à eux départi. Mais la résignation leur advint avec le succès du cercle, où se rencontraient, aux jours d'assaut, MM. les barons van der Smissen et d'Hooghvorst, Léon Lambert, Hector Catoir, De Thuin, etc. Et, notable initiative, les étrangers furent invités au *Fencing* : le maître Vigeant y parut, et le peintre Carolus Duran, et M. Alfonso de Aldama et d'autres encore ; l'élan désormais était donné ; des assauts internationaux préludèrent à ceux qui devaient se multiplier.

Puis le Cercle d'escrime que fonda M. Albert Fierlants ouvrit une ère décisive de rénovation.

Après la guerre de 1870, il se fit en France un admirable mouvement vers la culture scientifique des armes; l'école de Joinville-le-Pont, menée par le commandant Castex, est la première du monde, et ceux mêmes qui ont conquis ailleurs diplômes et médailles y viennent quérir la consécration.

M. Fierlants s'enthousiasma, s'attacha comme professeur Louis Lafont, maintenant retourné à Paris où il reprit la salle Chazalet; et défilèrent en quelques années des tireurs qui s'appelaient L. Mérignac, Prévost, Ruzé, Georges Robert; parmi les amateurs, MM. Alfonso de Aldama, Vavasseur, Georges Legrand, Derué, de Borda et Thomeguex; Londres était représenté par Egerton Castle, l'Italie par Pessino, Rossi, Pini, Marini, le chevalier Dalgas; au milieu d'eux, M. Fierlants, l'épée à la main, irrécusait la primauté de la nouvelle doctrine, et, courtois autant que décidé, s'ingéniait à adoucir chez les anciens le nécessaire aveu de leur infériorité.

Parallèlement le Cercle améliorait les conditions d'être matériel, procurait aux membres les aises du home, et l'époque fut enterrée des salles humides et sombres hâtivement mondifiées le matin par un prévot bougonnant.

Le succès courut au Cercle; il a près de deux cents adhérents et ses fêtes retentissent en événements.

Les professeurs actuels sont M. Thiérier, successeur de Lafont, MM. Schalle et Barbier. Thiérier a la vertu rare d'équilibrer ses soins à tous; il n'a garde de suivre l'exemple de ces malins qui ne s'attachent qu'à l'élite et abandonnent le menu fretin à l'ingratitude de leur sort; aussi science et conscience sont elles prisées en lui de concert.

Le baron d'Hooghvorst est président d'honneur du Cercle; le comité réunit MM. Fierlants, chevalier Gaston

Hynderick, Lefebvre de Sardans, de Selliers de Moranville, Le Bourguignon, Reintjens, Léon Lambert, Édouard Dewitte et Jules Strens, un ancien de la lame, l'un des fidèles, avec M. Le Bourguignon, de la vieille salle Selderslagh, au temps où elle perchait encore à un troisième étage rue des Fripiers.

Parmi les assidus MM. Xavier Olin, comte d'Hemricourt de Grünne, Georges Adan, Henri Hessel, le peintre Hermans le prince Joseph de Caraman Chimay, Hauman, De Laveleye, etc.

Le doyen est M. Charles Bonneels. Malgré ses quatre-vingt-six ans, il adore parler armes et ses yeux brillent au heurt étincelant des épées; l'âge et la compétence le font deux fois vénérable.

*
* *

La soudaine instauration d'un cercle tendant aux réformes apporta l'anxiété aux maîtres d'armes, dont elle bousculait le traditionalisme, et d'aucuns pestèrent à la perspective du danger. Toutefois ils se firent une raison, et, talonnés par l'éperon de l'urgence, s'initièrent à la science rajeunie; leur bon vouloir fut tôt récompensé, car la friandise du fleuret était goûtée de plus en plus, et Bruxelles, endormi farocrate, s'éveillait spadassin.

Menant brève inspection des principaux professeurs, M. Eugène Desmedt obvie à ma promenade au premier rang, non par la quantité de ses élèves, dont se détachent, MM. Henri Jefferys, Vandersmissen, Bonnier, Hermann et Théodore de Woelmont, mais parce qu'il eut l'audace, en une terre médiocrement bibliophile, de publier un volumineux traité de l'épée et du sabre. « C'est un grand honneur pour vous » lui écrivait Mérignac, non assurément dépourvu d'autorité au débat; c'en est pour la Belgique

que l'un des siens, simple maître de régiment, se soit élevé par la permanence de son labeur au niveau des mieux côtés; et quoi qu'il ne soit, sur la planche, l'inférieur de quiconque, mon estime vers lui principalement s'oriente qui a su, entre les mille sottes besognes productrices d'un pain avare, garder sa foi, réserver quelque chose à son moi interne, coucher sur le papier ses méditations neuves.

C'est toujours une rude affaire, sorti de l'étroit manège où l'effort quotidien piaffe, de rejeter les futilités écœurantes dont le cerveau s'encombre, pour s'évader en la région bénie du rêve ailé ou de l'observation évocative; réaliser ce doublement requiert un long apprentissage de pertinacité et de souplesse, combien malaisé pour celui qui s'est dépensé le jour durant en démonstrations mouvementées et qui, le soir venu, s'installe devant sa table, les oreilles bruissantes des cliquetis ferrailleurs, les mains agitées de soubresauts nerveux.

Il faut en vérité, l'*aes triplex* de l'ancien. Desmedt l'eut et il conquit, où je ne sais, le loisir de confectionner sa *Science de l'escrime*, modèle de clarté pratique, synthèse infiniment curieuse de son expérience adjuvée de celle des classiques depuis Philibert de la Touche, l'inventeur du « coupé » jusqu'aux modernes : La Boessière, Grisier, Gommard, Lafaugère, de Bazancourt, Mérignac, Vigeant, Prévost, Georges Robert et Victor Mauroy.

Discuter les théories du professeur de la place du Musée n'est point séant au cadre de ces études. Il suffira de dire qu'elles visent à l'extrême simplicité des moyens, le composé n'étant admis que d'occurrence.

MM. Dupont et Léopold Merckx, dont les leçons sont très suivies, vantent comme principaux tireurs, celui-ci, MM. Duponchel, Fadeux, Steens, Delannoy, Wolf et Lafouge,

celui-là, MM. Joveneau, comte Adolphe de Borchgrave et Janson fils.

M. Lucien Schmidt, le jeune professeur des Chasseurs-Eclaireurs, est en même temps d'une belle virtuosité à la boxe ; élève de Charlemont dont les coups sont, pour lui, sans arcanes. Chacun sait le brio et l'amusant de ses assauts avec M. Pleuser.

L'École normale d'escrime, qu'une involontaire bizarrerie reclut à l'ancien Palais de Justice, reçoit toute la Belgique : un des meilleurs tireurs de chaque régiment y est envoyé pour un an ; ils sont en « subsistance » à la caserne des guides. Les professeurs, MM. Saussez, Verbrugge, Maes et Thirifay, habilement dirigés par le lieutenant Meiser, encore qu'ils n'aient que peu d'années d'acquis, assument en perfection leur lourde tâche.

Partout l'école française triomphe, adaptée parfois aux exigences différentes du tempérament belge ; l'invasion fut si despotique que les très anciens allobroges obstinés en leur routine, redoutant le cri de leur insuffisance, ont pris le sage et mélancolieux parti de déployer leurs talents au sein de leur famille. Ils ont raison, car, la chanson le clame, on ne peut être mieux que dans ce sein.

La province, traînillante souventefois, s'est mise au pas rapidement et la méthode de Joinville y est fêtée. Je cite le Cercle d'escrime d'Anvers, porté au plus haut rang par M. Vanden Abeele, la Société St.-Georges de Liège, la Confrérie royale et chevalière de St.-Michel, de Gand. Celle-ci, la plus âgée de Belgique—ses privilèges lui ont été confirmés en 1613 par Albert et Isabelle d'Autriche— a comme professeur le doyen des maîtres d'armes, l'honorable Isidore Goetnaeckers.

Saint Michel et Saint Georges servent d'étiquette à deux « gildes » recrutées parmi les « jeunes gardes » conservateurs, et instruites par MM. Hennaert fils et Frédérickx de l'Ecole militaire. Elles piochent la canne et l'escrime à la baïonnette. Ces préoccupations, qui n'ont qu'un rapport lointain avec le catéchisme, sont issues de la rossade légendaire du 7 septembre.

Un catholique de marque me disait: Nous avons reçu une tripotée, il n'y a pas à barguigner. Pourquoi? Parce que nous n'avons aucune discipline; on est tombé sur nous comme sur des moutons; des paysans, vous vous le rappelez, s'enfuirent au hasard devant eux jusqu'à complet essoufflement. Cette débâcle nous donna à réfléchir. Dès le lendemain, nous nous mettions à la besogne et nous avons fait un joli chemin, je vous assure. Nous avons pris exemple des libéraux dont les jeunes gardes, il faut l'avouer, sont très remuants et très dévoués. Nous nous sommes adressés à tout le monde sans distinction de caste ni de richesse; nos jeunes gens comptent de nobles millionnaires et de simples artisans, entretenant les meilleures relations. Croiriez-vous que les « Marolles » nous donnent la majorité aux élections? Et savez-vous de combien d'hommes déterminés nous disposons, sur un signe de l'Association? De cinq cents, au bas mot, munis de leur bâton et sachant s'en servir. Mais nous ne les excitons pas; au contraire; les jours de boucan, nous avons toutes les peines du monde à les retenir. Je ne sais qui a dit un jour que nous n'étions bons qu'à être rossés; ce temps-là est rudement passé, je vous jure. Ça n'a pas l'air trop chrétien, ce que je vous raconte-là; je n'y puis, rien c'est l'expression de ce qui est. Et ne vous imaginez pas que nos jeunes gens sont des bigots; qu'ils aillent à la messe, qu'ils fassent leurs pâques, ça ne regarde que leur conscience; ils sont dévoués à la cause conservatrice, voilà tout cela, ne les empêche nullement de s'amuser entre

eux et ferme.

Ces gildes toutefois n'ont point matamorante posture; elles chantent des chœurs, jouent des pièces, se font escorter d'une fanfare dans leurs excursions provinciales. Le général Jacmart fréquente chez elles, et le prince de Rubempré, et M Woeste, et M. Nothomb, très friand des choses d'escrime.

*
* *

A la caserne, dans le dédale des tristes corridors et des cours en puisards, cette inscription soudain aguiche l'œil: Salle d'armes.

Elle reluit de propreté coquette, le sable fin poudrant les dalles de sinueuses fioritures, les drapeaux entre-croisés aux murailles où se prélassent, investis de guirlandes en papier, des panoplies rudimentaires, des cartouches invoquant l'honneur et la patrie, les modèles des coiffures aujourd'hui surannées, le portait du Roi tacheté de plaques d'humidité, et en face celui du maître, moustaches effilées, prunelles impérieuses entre les parchemins commémorant sa précellence à la pointe et à la contre-pointe.

Brigadiers et sous-officiers sont tenus de suivre les cours, problématique assiduité que le capitaine adjudant-major émus tille de son contrôle, car il est moins agréable évidemment de potasser la septime que de courir le marigot.

Les soldats apprennent la canne, qui sert à vider leurs querelles sans qu'effuse le sang, dénouement suffisant à des tourlourous. Les sous-officiers affrontent le duel: sabres ou épées de musiciens, celles-ci détestables malgré la dorure de la poignée, les lames variant de longueur.

La salle d'armes, occasionnel champ-clos, se métamorphose en parloir; le dimanche elle devient le redouté domaine où le médecin passe la revue sanitaire et pacifique de ses hommes. Chacun de ces locaux guerriers est commis à un

garde-salle non rémunéré qui fourbit les armes; une sonnerie spéciale l'évoque comme le maître.

Celui-ci entre tous est discernable par la cambrure roulante de la taille, les mains englouties dans les poches, le sans-facon des savates paresseuses; et c'est un « monsieur », un premier rôle du mélo militaire. Il est « hors ménage », exempté des dépaquetages et des gardes; puis une tolérance tacite lui donne congé de s'habiller en bourgeois, sauf lors de l'inspection générale annuelle où il arrive méconnaissable, irréprochablement sanglé dans la tenue qu'il gère comme àucun, reluqué par l'admiration unanime.

Dans les cités minuscules, il est cumulard, non seulement de pécune comme certains bureaucrates, mais encore de travail: il a des leçons civiles, l'instruction des bataillons scolaires et de la garde civique. Ces aubaines lui valent de plus un cadeau, une pipe d'écume généralement, remise avec speech solennel en une réunion intime qui s'épilogue de formidable bamboche.

La petite ville est l'eldorado du maître d'armes: les bourgeois l'invitent, heureux de tutoyer un gaillard qui les pourrait faire danser du fleuret ou de la matraque; les femmes, fascinées par son parler net et sa marche aplombée, l'œilladent; il roucoule, appâte, triomphe aux bals de guinguette.

*
* *

Sans remonter au déluge ni même au siège de Troie, qu'il soit licite de rappeler que l'antiquité connut l'escrime; elle avait son *ars ludicra* et ses *lanistae*, professeurs de ces gladiateurs qui venaient s'occire dans un cirque aux tré-pignements hystériques du peuple-roi.

Au moyen-âge, les chevaliers « bridaiient le faquin », *id est* ferrailaient contre un mannequin de bois ou de paille, annon-

ciateur de notre plastron.

Sous Charles-Quint elle florit en Espagne, d'où elle transmigra en Italie; deux siècles durant elle fut transalpine, et, sans y insister, ce furent les mœurs brouillonnes et cabarétiques des spadassins italiens qui dégoûtèrent de leur art les Anglais, jusqu'alors gourmets de l'épée. Depuis Henri II, les Français la disputèrent à leurs initiateurs, que le règne de Louis XIII découronna de leur suprématie.

Les armes se sont radicalement transformées; autrefois les fier-à-bras en étayèrent leurs rodomontades; aujourd'hui elles ont créé une politesse factice peut-être, mais plaisante à notre époque de panhypocrisie aggravée de panmufflisme.

A la salle d'armes s'évanouissent les diversités de conditions sociales et les caractères les plus rébarbatifs y voient leurs pointes écachées. Si quelque coup est contesté, si l'un des adversaires a le « plastron dur », les spectateurs arbitrent et la poignée de main terminale de la joute rature toute velléité de noise. Un mutuel respect se lève du choc bleuisant des lames, et l'ignoble prépotence de la force physique n'y trouve nulle obséquiosité; le colosse, à moins qu'il n'appartienne à la tourbe justiciable du seul revolver, hésitera toujours à cogner la maigreur débile qui a la chance, au matinal frisson du lendemain, de transfigurer l'ampleur confiante de ses pectoraux.

Les mamans seules gardent le préjugé; elles tiennent l'escrime comme passe-temps périlleux, incitateur aux vaines querelles; ou même froissées en leur délicatesse maternelle imaginent quelque accident qui brusquement les endeuille. Appréhension inane, car les bons tireurs, tels les groschiens, sont d'habitude placide, au rebours des ignorants, roquets de hargneux aboi, qui déclament au café, d'une voix grandiloque,

leurs chimériques prouesses et, le soir, gesticulent sous les réverbères. Puis la résistante souplesse du gant, la solide veste de toile, le masque aux mailles fines assez pour que la lame se brisant ne les traverse, la bavette prohibant du cou les déviations funestes sont autant de garanties d'une indéfectible sécurité. Avec ses anneaux, ses perches, ses barres parallèles, le sourd gymnase est plus dangereux que la bruyante salle d'armes, et n'a certes point la prétention d'effectuer ce à quoi parvient sa rivale, ce qu'elle exige du moins de qui veut s'y camper en eurythmique silhouette : sûreté de l'œil, justesse vite de la main, agilité des mouvements et des muscles, sans compter les combinaisons à improviser pour déjouer celles du monsieur qui se trouve devant vous et déflagre, lui aussi, du désir d'affirmer sa virtuosité.

Toutes les mères, après ça, ne seront point converties à l'escrime, mais qu'elles le sachent, ce fleuret, dont elles redoutent pour leur progéniture le mortel triangle, est manié d'experte façon par plusieurs dames bruxelloises, nullement excentriques ou sanguinaires, que je me garderai de nommer ici... elles n'auraient qu'à m'envoyer leurs témoins !



à MAURICE KUFFERATH.



DEVANT LES AFFICHES

Elles sont la parure des ternes murailles, le décor offert gratis aux passants, et il n'est personne certes, indigent ou riche, qui ne stoppe devant leur polychromie. Toute notre vie s'y reflète et tous nos appétits y trouvent satisfaction ; elles sont les indicatrices muettes de nos besoins et de nos plaisirs; elles nous révèlent le livre à feuilleter, la façon de tuer agréablement la soirée, la puissance des infailibles remèdes; où nous aurons, dans les prix doux, nos pantalons et notre cercueil; leur étalage s'est inféodé à nos flânes et l'être le moins ouvert à la rêvasserie machinalement les interrogea en l'espoir de solutions congruentes à ses plans.

Elles sont le corollaire de l'annonce et du journal dont elles agrandissent l'écriture pour mieux despotiser les badaudes rétines, et si le coup de baguette des légendes les raturait d'un trait, il manquerait beaucoup à notre vision coutumière.

*
* *

Les théâtres défilent d'abord, les uns sévères, se bornant à l'énonciation du spectacle, les autres grandiloquents, avides de précellence à la Barnum.

Ils n'ont pas plus tôt exhibé une machine quelconque, commise à l'idiotie de cabots lamentables que la bande fatidique

se prélassa : immense succès ! Le truc est si archaïque, de mordants esprits, Gustave Frédérix entre autres, l'ont tancé de si cruelles escourgées que plusieurs directeurs y ont renoncé.

La pièce à laquelle l'infortune de mon métier me contraignit d'assister est d'un gnan-gnan et d'une vacuité rares, contait Frédérix de son ton tranquille, avec sa façon de bousculer les plats sans y mettre les pieds, cette pièce est une mosaïque des lambeaux d'idées et de style dont se contente si bénévolement la routinière dramaturgie; elle est décousue, inhabilement charpentée; nulle paillette d'esprit n'y fulgure, mais l'ensemble de ces tares n'est pas pour nous inquiéter: demain les affiches du bienheureux théâtre révéleront l' « immense succès » qu'elles buccinent depuis des années et nous aurions mauvaise grâce à contrarier sa marche triomphale.

Pour qui sait lire entre les amabilités de Frédérix, cette marche était funèbre et le caissier qui « se frotte les mains » dans les communiqués des secrétariats aurait mieux fait d'empléter les mouchoirs à humecter le jour de l'enterrement. L'« immense succès » à quasi émigré au troisième dessous; il n'appâte que les gogos de la province qui, sur la foi des réclames, s'imaginent les portiques du temple battus par la houle des spectateurs et s'ébahissent au prospect d'une salle aux trois quarts esseulée, où chuinte un gaz parcimonieux, tandis que les ouvreuses, augurant de la minime recette, échangent de luctueux propos.

La dimension des affiches est en raison inverse de l'amplitude du théâtre; on en voit de minuscules se payer des caractères démesurés, des indications d'une valeur infinitésimale : la provenance des costumes, des perruques et des armures, le détail que le chef d'orchestre fut à la Gaieté

Montparnasse (prononcer Montparnâââsse) sans parler de la faveur de la «vedette» octroyée à des gens qui firent les beaux soirs de Lons-le-Saulnier...

La vedette est le point sensible de l'artiste; sa grande âme se dilate à la flambaison en grosses lettres de son nom parmi l'obscurité des bons camarades. La vedette est son obsession; il abandonnerait un mois d'appointments à qui inventerait, à sa gloire, d'inconnues pétarades typographiques; et, de l'entas des appellations circonjacentes, la sienne, à de merveilleuses distances, surgit, tel un phare sanglant sur le fond des massives ténèbres.

De fait, les placards théâtresques, avant tous autres, splendoient, et plus la littérature dramatique s'embourbe et s'encanaille, plus ils raffinent d'accaparante ingéniosité.

Les vaudevilles ont leur scène capitale savamment dessinée, celle où l'auteur, entraîné dans les méandres d'une subtile psychologie, se demande si Hector aura le temps de se chausser avant l'irruption de Gontran, si Ernestine n'étouffera pas au fond du placard qui a recueilli son affolement, si Georges ne s'est pas trompé de porte dans la précipitation du départ et ne va pas envahir le domicile de la baronne de Saint-Lubin.

Aux drames sont réservés des encadrements complets, donnant la pégustation des délices qu'ils recèlent. Les principaux types se linéamentent : le brave ingénieur frisé qui épousera Mlle de Valfleury au dénouement; l'encolure solide, le haineux rictus du traître soudoyé par l'homme d'affaire véreux pour perdre les Valfleury; le vieux docteur à tabatière qu'escorte son inséparable parapluie; l'ouvrier vertueux, à barbe profuse, bénisseur des riches; l'orpheline geignante qui chaque soir, de sa modeste couchette, adresse au ciel ses vœux pour Mlle de Valfleury, cette

douce et sainte créature; au centre des médaillons une ronde menée en quelque bastringue ou l'empoignade, le clou, le superfin de l'horreur, l'assassin brandissant le terrible coutelas, s'évertuant à terrasser la victime que la barbe profuse déjà nommée arrache providentiellement au carnage.

Des conjectures moins palpitantes s'onchainent dans les féeries, et les couleurs lourdement empâtées y traduisent le cours habituel de ces transcendantes productions : sorciers, lutins, dragons vomisseurs de flammes, tables subitement chargées de mets savoureux, lits changés en baignoires, chaumières transmutes en d'irradiants palais. Elles continuent leur carrière, ces vieillottes féeries, uniformément taillées sur le modèle du *Pied de Mouton*, maintenant agrémentées de projections électriques et de ballets tonitruants; les actifs et intelligents directeurs pourraient même, tout en changeant parfois le titre, jouer éternellement le *Pied de Mouton*; chaque acteur serait tenu d'inventer hebdomadairement un calembour bilingue, français-flamand; et si le public, ce qui est douteux, s'apercevait du subterfuge il suffirait d'intervertir l'ordre reçu et de commencer par le dernier tableau: là est peut-être la féerie de l'avenir.

D'autant qu'il serait puéril de céler la sagacité des entrepreneurs de délectations scéniques : le rideau, chez plusieurs, historié d'annonces, leur vaut un complément de « pépettes », suivant leur académique langage, et quand à la fin d'un acte pathétique vous essuyez vos yeux brouillés de pleurs, l'émotion se fige devant les moutardes, les bottes, les corsets, les coffres-forts-dont s'encombre le baiser de la toile désillusionnante, Ils persévéreront, ces judicieux entrepreneurs, et le temps viendra que chaque personnage illustrera son costume de réclames versicolores ; le

jeune premier se doublera d'un purgatif aussi agréable qu'opérant; la duègne patronnera les eaux philocomes et l'ingénue se constituera l'introductrice d'un cirage à nuls autres pareil; ce sera le vrai : «théâtre en liberté» et il dégottera celui de Victor Hugo —le père Hugo pour les décadents.

Se rattachent aux papiers de théâtre ceux dont se pimentent les trucs mystérieux: la statue animée à l'ardente passion de qui la sculpta puis, de rechef pétrifiée; la femme aux belles formes planant, au mépris des lois physiques, entre des étoiles d'or et une mer céruléenne. Ineptes calembredaines auxquelles s'abreuve la soif d'irréel dont se consume l'obscur appétence des foules.

A côté, une ménagerie fait jabot de ses pensionnaires traversant des cerceaux de feu sous la scansion de la cravache et la dompteuse nonchalamment s'accote aux barreaux, les bottes vernies à revers tombant le long des fortes cuisses, l'habit rouge moulant les rondeurs du buste. Les animaux les plus redoutables sont en vedette, [cabotins sanguinaires et il vous est pieusement relaté que la lionne Eugénie, un soir de nerfs, éventra le patron. Touchant puffisme qui l'empêche point la famille d'épancher quelques larmes aux anniversaires de la catastrophe.

*
* *

Les livres ont leurs affiches alluciantes; un tableau d'abord les groupe, ribambelle de contes, de nouvelles, de poésies, avec l'indication des prix et l'état des cartonnages.

Ces panoramas sont d'une variété, d'un arrangement qui captent l'ocieux passant; il en est en échafaulages, les volumes stratifiés de telle sorte que tous les âges y rencontrent satisfaction; d'autres figurent une mappemonde dont les divers produits de la librairie se partagent les continents; et

de paisibles familles, dans les coins, sous la ronde douceur de la lampe, temoignent, par une lecture méditative, du poignant intérêt des aventures déroulées.

Chaque volume revient ensuite; paré d'avant-propos laudatifs où la nécessité de leur connaissance s'enchaleure d'éloquentes objurgations; on se perd entre ces invitations tiraillantes et l'on finit par prendre au petit bonheur, puisque tout est admirable.

La France importe chez nous les interminables romans qui se débitent à deux sous la tranche. Ce commerce s'est développé incroyablement et l'on n'imagine pas la quantité d'employés et de couturières qui se gavent d'histoires dramatiques.

Ce qui est curieux, c'est la résurrection de vieilleries tenues pour momifiées depuis belle lurette Jenny l'ouvrière a reparu, et le chef des grands Aucas, de l'excellent Gustave Aymard, ce Feminaire Cooper des Batignolles, a réexhibé son mufle hirsute, sa chevelure désordonnée que peignent des lames de poignard.

A nous les larmes, les effusions, les fautes, les repentirs! A nous la bruissante solitude des pampas, le scalp des ennemis, le hennissement des galopades effrénées.

Et maintenant à qui amalgamera ces deux œuvres suggestives? Qui montrera la bonne Jenny libérée de ses persécuteurs par le bras prépotent du Grand Chef? Il y a bien une difficulté, les quelques milliers de lieues interposées par le trident de Neptune; mais elle est secondaire et l'on pourrait attendre beaucoup de l'officieuse entremise de M. Jules Verne pour aplanir les aspérités de ce voyage extraordinaire. L'éminent écrivain s'acquitterait de cette tâche délicate à la satisfaction générale et l'Académie le couronnerait une fois de plus. Quoi qu'il en soit, c'est une idée à creuser; les

noces des héros offrirait une plaisante confusion de Bèti-nolais et de Caraïbes, ceux-ci acceptant l'absinthe avant le diner, ceux-là fumant au dessert le calumet de la paix. Jenny, en la compagnie des tatouages maritaux, jouirait d'une félicité sans nuage et ils auraient une tiolée d'enfants, des blancs, des noirs, des métis, ce qui ouvrirait de nouveaux horizons à la doctrine de l'hérédité.

Le patriotisme à la Déroulède, le patriotisme à rodomontades enlumine l'annonce des œuvres militaires : le uniformes luisarnent, les postures sont héroïques; il n'est aucun des pioupious qui ne semble devoir progresser à la conquête du monde, et les chefs d'un doigt prophétique, incusent les futurs domaines; par là-dessus claquent les replis du drapeau.

L'auteur, d'aucuns l'ignorent, est étranger à la composition des affiches; l'œuvre livrée à l'éditeur, celui-ci en fait sa chose, tambourine à son gré la réclame afin d'en exprimer les profits convoités. Aussi Emile Zola eut-il raison d'invoquer le droit de réponse et non la courtoisie confraternelle quand une feuille hypocritement rigoriste le blâma d'avoir autorisé l'image d'une scène de la *Bête humaine* qui avait chiffonné l'académique pudibonderie de la dite feuille. Nulle salacité mauvaise n'émanait véridiquement de cette image, sauf pour ceux dont l'âme, avertie des plus lointaines affinités, corruptrices, devine et pimente l'ordure; et il fallait une invraisemblable naïveté ou une jésuitique roublardise pour accuser d'impures excitations celui qui connut si péniblement la richesse et la gloire, celui que prétendait vinculer le hurlant troupeau des écrivassiers et des critiquailleurs, celui qui dressa enfin sa hautaine stature en escaladant la montagne de ses livres glorieux.

Au contraire la traque de ces bouquins serait fêtee, dont

les couvertures déshonorent les étalages de leurs nudités gauchement dessinées, appel aux vieillards gélatineux et aux potaches en flair d'odeurs croustillantes. Que ces ignominies circulent sous le manteau, c'est affaire à leurs tenanciers et à la bourse des clients, mais lorsqu'elles s'arrogent l'impudicité du plein jour, qu'on les rafle et les cadénasse et les étrangle!

*
* *

La pauvre humanité qui, depuis l'aurore des siècles, poursuit le fugace fantôme du bonheur, pourrait durant la période électorale se croire à portée de son idéal.

Chacun des candidats, en de solennelles proclamations, l'adjure de lui conférer ses bulletins moyennant quoi les prisons injustes se dissiperont et céderont la place aux blandices d'une paix égalitaire.

Malheureusement la joie ne dure guère; chacun aussi, après s'être désigné comme le seul et unique Messie, éclabousse véhémentement le concurrent du coin. Si vous regardez à gauche, la persuasion vous conquiert que M. X. est le député idéal, celui qui fera baisser les contributions tout en arrondissant les finances publiques, qui assurera la sécurité des rues tout en diminuant le nombre des sergents de ville. Si vous lisez à droite, la persuasion vous agrippe que ce même X est le dernier des rastaquouères, un sans scrupule, une conscience vénale, un de ces aventuriers qu'il est périlleux de rencontrer à l'orée d'un bois. Il n'y a qu'un moyen de s'élever à la félicité culminante, c'est de voter pour M. Z...., dont la famille est universellement considérée, dont le nom est synonyme d'honneur et de probité, dont l'arrivée au Parlement coïncidera avec une générale reprise des affaires; et les placards d'en face avèrent que M. Z.... est un financier véreux qui n'oserait paraître à la corbeille, que son

père pratiquait ouvertement l'usure, que lui-même, en mainte circonstance, frisa la correctionnelle.

L'électeur est éberlué de cette déclamatoire cacophonie. Ce matin encore la lecture du journal familial avait aboli ses doutes: rien de plus lucide, il voterait pour Z.... Et ces maus-tites affiches ravivent ses incertitudes de scruturier consciencieux, et, tout pesé, ce Z.... est, qui le sait, une canaille? Pour qui urner, grand Dieu, et qu'il est dur d'être électeur à quarante-deux francs trente-deux centimes!

A mesure que se rapproche la date fatale, la bourrasque redouble, aiguillonnant les perplexités! Les murailles crient l'injure, vomissent les imputations calomnieuses; c'est un malstroëm d'outrages, une trombe de périodes engueulatoires où les convictions se noient. Sans compter que le scruturier courant à la couleur favorite, rouge ou bleue, catholique ou libérale, s'effraie d'épouvantables camouflets, chacun des deux partis assumant insidieusement la couleur de l'adversaire.

Qu'il est dur d'être électeur, et, grand Dieu, pour qui urnerai-je?

L'élection parfaite, les boniments, peu à peu, sont recouverts par la marée des autres placards; longtemps encore ils prédominent, arborent aux façades des noms arrachés à demi, des lambeaux de virulentes catilinaires; longtemps, entre les avertissements des bottiers et des tailleurs, le scepticisme issu de l'effervescence relit que M. X. est un traître et que le pays va renaître sous la baguette enchantée de M. X.; puis le flot monte, la brosse installe d'autres imprimés et les tumultes d'hier s'abîment au définitif oublié.

Notons, à ce propos, le fossé qui se creuse entre les us parisiens et brabançons. Le Bruxellois lacère les affiches qui lui messieent le Parisien hausse les épaules devant elles en songeant à son bulletin de vote. La remarque, d'ailleurs, se

généralise; à Bruxelles aussitôt un placard étalé, les passants le guignent, le déchirent, le traînent au ruisseau, le maculent d'annotations ordurières.

*
*
*

Il fut un temps où la médecine était le secret de mages vénérés, dépositaires des pensées divines. Ce temps est révolu et malgré les giries des docteurs diplômés, les apothicaires, à tout bout de maison, buccinent leurs panacées.

Dès qu'ils ont ordonné leur officine, dès que les traditionnels bocciaux épandent sur le pavé leur flaque bicolore, ces bons pharmaciens méditent de parégoïques formules et leurs investigations ne les ramènent jamais bredouille. Sans connaissances médicales, ils descendent au tréfond de la thérapeutique, et pendant que les facultés dissertent, pendant que le microbe défile aux laboratoires, ils ont, eux, bellement résolu les énigmes et se déclarent prêts à tout évincer, depuis la phthisie jusqu'aux engelures.

Pourquoi désespérer, toi qui péniblement te traînailles, ô tuberculeux tardigrade? Laisse les inanes Hippocrates et n'énerve plus ton attente des dispendieuses consultations! Le potard te tend les bras, le potard imperturbable et dogmatiseur. Voilà qu'à un taux dérisoire, sans ambages ni terrifiants vocables, il te va boucher les cavernes et corroborer la carcasse!

Prends son baume, ô tuberculeux! et beaucoup, car les remèdes c'est comme le galon, on n'en saurait trop prendre, et quand tintera l'heure qu'il te faudra éliminer la dernière parcelle de tes poumons banqueroutiers, bénis le baume menteur du potard qui, pour un temps, te berça de l'illusion convalescente.

Crois en l'affiche prometteuse, et surtout ne t'effraie mie de sa voisine où tu vois de pleurnicheuses silhouettes gémifléchir autour d'un tombeau, dont la pierre, par un ingénieux

artifice, déroule le tarif des confortables cercueils!

*
* *

Il est un lot d'affiches qualifiables « périodiques ».

Trains de plaisir, longuement consultés des petites bourses; casinos maritimes invariablement représentés comme des palais, amplifiés à des proportions saugrenues, avec l'énonciation des avantages qui font de leur plage la « reine du littoral » ; au début de l'hiver, les « confections à long terme » sous prétexte de philanthropie, de vrai trucs enlaçants de l'ondoyante usure; émissions lunaires ou sérieuses devant quoi les gobets s'attourent, hypnotisés à la sarabande des millions. Ici principalement s'arrêtent les coquefredouilles; le richard passe, il a reçu à domicile les détails de la combinaison, et son jugement est établi; au contraire, le mitron, le garçon boucher, l'employé à chapeau luisant, à paletot effiloché, béent à la magie des chiffres, en construisent d'éblouissantes chimères.

Il est des affiches pondérées et de bonne tenue, disant ce qu'elles doivent et rien outre: celles que, rue d'Argent, placard de la Chambre des notaires, présentant les bois, les terres, les châteaux, les prairies; il en est de tristement dépenaillées: les ventes de mobiliers saisis, surtout les manuscrites qui, derrière l'hôtel de ville, pendillent au vent. Quant à celles que tend, sur le trottoir, un guenilleux, gardez-vous de les récuser: il est payé à tant le mille et votre dédain se répercutera chez lui en détresse.

L'affiche ambulante, banale en Angleterre et en Amérique, n'est guère acclimatée à notre pavé.

A Paris, on n'a pas oublié la procession d'« hommes-sandwichs » qui, au lendemain du jour où Mme Clovis Hugues immola son ignoble calomniateur, véhiculaient cet écriteau: Morin ne lira plus les *Taches d'encre*. Morin avait ses raisons

pour cela, mais le boulevard les lut, ces taches bientôt effacées. L'instaurateur de cet américanisme littéraire était M. Maurice Barrès, le nouveau député de Nancy; son boulangisme actuel n'est qu'une transposition du puffisme d'antan.

*
* *

Dans son *Tableau de Paris*, Mercier remarque avec irrévérence que les afficheurs de la capitale sont quarante ainsi qu'à l'Académie; et, pour une plus grande similitude, aucun ne peut être reçu s'il ne sait lire et écrire.

A Bruxelles les afficheurs sont huit et comme je ne sais pas que ce soit le chiffre d'aucune Académie, nul irrespect ne m'est imputable.

Leur chef habite la rue d'Accolay; on se réunit le matin chez lui; de là on arpente la ville. A chacun est assigné son quartier qu'il dessert ponctuellement.

D'opinion sur ce qu'ils placardent, nul souci.

— Je ne «prends attention» qu'au timbre, me disait l'un d'eux; quand le timbre y est, je colle!

Envable sagesse, exceptionnel détachement de nos passions et passionnettes!

L'affiche, dans l'entre temps, nous conquiert.

Champfleury a dit: «L'époque qui suivra celle-ci témoignera peut-être quelque étonnement de l'excès d'importance que nous avons attaché «au petit art». Ces mots «petit art» sont adéquats au talent de l'affiche.

Une restriction pourtant. La génération précédente a contemplé des affiches signées de Beaumont, Calame, Français, Bertall, Nanteuil, Gavarni, Tony Johannot, Raffet, Henri Monnier, Grandville, Devéria! La nôtre en connaît de G. Vibert, de Luigi Loir, de Félix et de Frédéric Régamey, de Grévin, de cet inépuisable Chéret surtout qui crayonne une vie si intense à la fois et si fantasque, Chéret à

qui J.-K. Huysmans, en son fielleux et génial livre *Certains* dédia, lui le tombeur par excellence, une aiguë et laudative étude.

Petit art, soit : mais grands artistes!



à CHARLES LECLERCQ.



CHIENS

Le chien est, d'après le dicton, l'ami de l'homme; la réciproque n'est pas toujours vraie s'il en faut juger par les taxes draconiennes qu'à édictées, depuis le 1er janvier, l'austère conseil provincial du Brabant. Ces taxes s'orientent ainsi : au nord, les dogues : cinquante francs ; au sud, les chiens de luxe : trente-cinq ; à l'est, les chiens de chasse : douze ; à l'ouest, cent sous pour les autres spécimens de la race.

L'ouest est région aisément délimitable; c'est le coin où se viennent ranger les contribuables qui ne relèvent ni de l'est, ni du sud, ni du nord. Mais sagit-il d'incurver les frontières respectives de ces trois zones, c'est le vrai moment de donner sa langue à ces chiens si durement traqués par les conseillers provinciaux — oh combien provinciaux ! apostropherait M. René Ghil.

Plus de cinquante espèces sont dénombrées dans les papiers taxateurs. Comment les agents de police, comment les gardes champêtres parviendront-ils à inciser en leur mémoire cette kilométrique kyrielle ? En tournant les choses à l'optimisme, en accordant à ces représentants de l'autorité a transcendance géniale ont certes tous ne sont pas investis

il leur faudra trois mois pour s'assimiler leur érudition canine; et alors, pendant qu'on embêtera les toutous, messieurs les escarpes, débarrassés des curiosités inquisitrices, seront évidemment secoués d'une hilarité démentielle: Pranzini et Troppmann pourront rigoler ferme, mais Black et Azor n'ont qu'à se bien tenir.

La ville de Bruxelles et d'autres communes ont avisé de leur mésaise la députation permanente et celle-ci, obéissant à une inspiration d'en haut, a chargé le peintre Van Gelder, un spécialiste, de dessiner au dixième de leur grandeur les espèces de chiens que frappe une taxe supérieure à cinq francs. La Province synthétisera ces dessins sur des tableaux qu'elle adressera fastueusement aux administrations communales. Celles-ci les communiqueront à leurs agents qui devront, dans un délai déterminé, s'être familiarisé la rétine avec les contours les moins accusés et les nuances les plus imperceptibles; ces braves gens seront obsédés par la forme, la taille et le pelage de la gent aboyeuse et la Belgique, si réputée autrefois pour sa vieille vertu, ne sera plus qu'une gigantesque école de « cynisme » au sens de l'étymologie.

Cinquante francs pour un dogue, soit; c'est un vilain personnage, d'ailleurs désavantagé par sa mine, et que la conformation même de sa mâchoire destine aux morsures qui ne lâchent pas; douze francs pour un chien de chasse, soit; la chasse n'est pas le divertissement des drilleux et le conseil provincial, qui compte maint Nemrod, s'est octroyé là une licence de beau vivre. Mais le carlin, ce favori des dames, méritait d'échapper à la proscription; les législateurs provinciaux n'ont pas songé à cela. Eh bien, qu'ils le sachent: leur majoration de taxe a irrité toutes celles, et elles sont légion, qui bichonnaient un carlin; elles ne comprennent pas qu'on

ait levé contre leur compagnon l'étendard de la persécution, alors qu'il y avait tant d'autres objets à mulcter : la canne, par exemple, la laide canne batailleuse, ou le cigare mal-odorant. Minutieux jusqu'au ridicule, les Tom Pouce de la loi brabançonne ont tarifé les chiens des Pyrénées ; or, de l'avis des compétents, ils n'existent chez nous qu'à l'état mythique, ceux d'origine irrécusablement pyrénéenne, s'entend, car les propriétaires n'y regardent pas de si près et c'est principalement pour eux qu'il n'y a plus de Pyrénées. Enfin la taxe récente, stigmatisant les animaux de prix, encourage à pulluler les roquets de bas étage, hume-vent des lépreuses banlieues, interviewers des innombrables détritrus verdissant au caprice des intempéries ; ce qui nous promet de jolis printemps efflorescents d'hydrophobies multipliées.

* * *

Boulevard d'Anderlecht, les chiens ont leur hôpital à l'école vétérinaire.

Les uns se présentent à la consultation gratuite, les autres, des quatre coins du pays, demeurent en traitement, moyennant une rétribution quotidienne de cinquante centimes. Ils sont inscrits au cahier, renseignés au tableau et veillés par deux élèves, absolument comme, en d'autres lazarets, leurs amis bipèdes. Parfois, c'est le caprice du maître qui les amène, désireux d'une opération « de luxe », telle la rescision des oreilles qui leur confère une valeur plus appréciée parce qu'ils ont quelque chose en moins ; il est présumable que si l'on coupait les oreilles au maître, son visage y gagnerait tout autant.

Plusieurs maladies déciment particulièrement le chien.

La maladie du jeune âge, comparable aux affections infantiles que la vétuste thérapeutique qualifiait de « dépuratives », mais très dangereuse chez le chien.

La gale folliculaire, qui, cela va de soi, n'a aucun rapport avec celle des journalistes, en est cause: un parasite à trompe, muni de quatre paires de pattes, le *demodex folliculorum*, qui prend ses quartiers au fond des follicules de la peau. Insignifiante chez l'homme, la gale canine est quasi incurable.

Les fractures. Leur consolidation dure trois semaines; l'indocilité des patients occasionne des déviations que les propriétaires ne manquent pas d'attribuer à l'impéritie du vétérinaire.

L'épilepsie. Elle reconnaît comme origine un trouble nerveux ou la présence de vers intestinaux dans le tube digestif. Des accès en résultent, similaires aux convulsions rabiques et dont le dénouement est l'exécution du suspect; neuf fois sur dix, l'animal soupçonné d'hydrophobie est uniment épileptique; le doute ici ne conclut pas à l'abstention et il n'y a qu'à s'en féliciter malgré les jérémiades de certains protecteurs des animaux qui sacrifieraient une douzaine de leurs contemporains au salut d'un roquet pelé.

La névrose. Parfaitement; et, dût notre présomption s'effusquer, elle se traduit par des soubresauts, par une véritable chorée chez le peuple jappant.

La paralysie de l'arrière-train est communément fatale; le toutou est chloroformé d'abondance et s'endort à une indolente euthanasie.

La rage. Pas n'est besoin de la décrire, mais il est insu de la pluralité qu'elle n'est guère discernable à l'autopsie, sauf à la présence dans l'estomac de matières étrangères, cuir ou poils, que l'animal a englouties, incité par une perversion du goût analogue au pica de la grossesse et de l'hystérie.

Comment donc prouver scientifiquement que le chien a succombé à la rage? Mon Dieu, le procédé va chagriner les

âmes sensibles : on inocule à une bête innocente des fragments de la cervelle contaminée et le mal ne tarde pas à infecter l'organisme qui l'a reçu. Cette transplantation du virus, peu ragoûtante certes, est pourtant moins pénible que la vivisection; et encore doit-on se garer d'un sentimentalisme inopportun. On injecte de la morphine dans la veine jugulaire de la victime et la sensibilité est, du coup, à peu près abolie; seule l'étude des fonctions nerveuses requiert l'état de veille, partant la torture; mais ces investigations, si fécondes pour la thérapeutique, sont réduites au minimum de fréquence et nulle cruauté superflue ne les déshonore. Libre aux maniaques de s'en douloir; si leur foi est sincère ils ont un moyen de la publier à la face du monde: c'est d'offrir leurs propres fibres au scalpel des carabins.

*
* *

Durant la saison estivale, des milliers de chiens échouent à l'abattoir. Une hospitalité de quarante-huit heures les y expecte; après quoi, s'ils ne sont pas réclamés, la Parque tranche le fil de leurs jours.

Son représentant, en cette caverne de mort, est un brave homme, obséquieux et mansuet, inventeur d'un appareil qui, au moyen d'une judicieuse ordination de nœuds coulants, biffe du livre de vie plusieurs condamnés, en une seule traction. Il leur applique en outre, et fort dextrement, un coup de marteau persuasif et voilà le carnage accompli. Ce bourreau est enclin à la misération et quand il peut retarder l'ultième échéance, il n'a garde d'y faillir.

A ses côtés couraille un ratier frétilant qui garde un beau calme égoïste au milieu de ses frères en cellule. A peine daigne-t-il leur faire largesse d'un regard et quand l'un d'eux va «passer» il redouble de folichonnerie; l'imminence du trépas de ses collègues paraît infuser à ce ratier une ivresse déli-

cieuse; s'il savait s'y prendre, ce lui serait une fête de manœuvrer l'appareil abolisseur.

Immiscés aux viandes reconnues impropres à la consommation, les cadavres convoyés en hideux tombereaux vont de leurs masses putrides fertiliser les terres; et la vie, du creuset de ces impures chimies, jaillit vigoureuse et parfumée. Un industriel a passé contrat pour l'achat de ces carnes, qu'il paye trois centimes le kilo.

Tous les chiens, malgré le principe constitutionnel proclamé en faveur de leurs maîtres, ne sont pas égaux devant la loi : ceux qui ont une valeur, le *high life* des vagabonds, sont gardés un mois puis revendus au taux uniforme de douze francs, somme équivalente à ce qu'ils ont coûté. Ces aristos de la chiennerie sont donc épargnés pour leur seule noblesse.

*
* *

Dans les mœurs belges, l'attelage des chiens est considéré comme séant, et, à l'heure matinière, rien de plus singulier, autour des marchés, que la cacophonie des abois gutturalisée sur le roulement des charrettes. Cette façon de convertir la gent canine en suppléant du cheval a déchaîné chez nos voisins d'hyperboliques doléances et des conclamations retentirent dans une foule de feuilles françaises et américaines à la nouvelle, issue d'un cerveau « zwanzeur » — la « zwanze » est à l'esprit ce qu'est le *faro* au vin blanc — que M. Francis Nautet, l'alerte critique du *Journal de Bruxelles*, allait se rendre à Paris véhiculé par deux toutous, et concoméité de quelques lanciers galopant aux portières de cet étrange carosse. La farce eut des échos transocéaniens, la loi Gramont fut invoquée, des polémiques s'engagèrent, et M. Nautet se navrait, non sans droit, que son expédition imaginaire menât plus de bruit que ses campagnes de plume. Sur

ce, les Belges étaient taxés de cruauté et de bétotisme.

De vrai, le chien sous une voiture ou tirant la brouette n'a rien de choquant; mais la stupidité des paysans lui imposant des fardeaux excessifs dont le poids écrase les reins et les pattes, leur facilité à lui octroyer moins de nourriture que de coups de trique, changent en supplice une fonction nullement antinaturelle.

Allez notamment du côté de Wolverthem, patrie des engraisseurs de volailles. Partis dès le patron jacquet, ils rentrent l'après midi abominablement ivres, fouaillant de leurs bâtons, voire de leur fourche, l'émoi des bêtes pantelantes.

La Reine parcourt la contrée, conduisant le poney-chaise familial; ce spectacle l'indigna plus d'une fois et elle s'en plaignit amèrement. La situation sera-t-elle améliorée? C'est improbable, les gardes champêtres en verbalisant, craignent de s'attirer la rancune rurale, qu'ils savent âcre et chevillée; et le loisir d'une surveillance efficace manque à la police urbaine que tant d'offices tiraillent.

Les déclarations concernant les chiens perdus et trouvés sont le désespoir des commisariats. Les personnes qui se présentent débagoulent, en long et en large, l'histoire de l'animal, son éthopée, sa prosopographie, ses moindres qualités et habitudes. Seulement ces déclarants, si babillards quand leur bichon est égaré, omettent presque toujours de signaler sa réapparition au bercail; si l'on croit leur être utile en leur communiquant un indice qui les mette sur la trace de l'absent, ils goguenardent : Azor? Mais qu'est-ce que vous racontez? Il est retrouvé, Azor; voilà deux jours qu'il est retrouvé. Comment, vous ne le saviez pas?

Pour un peu, ils diraient que la police est bien mal faite, puisqu'elle n'est pas au courant des gestes d'Azor.

Les déclarations progressent constamment et cela s'expli-

que : la divagation d'une chienne amoureuse attire à sa poursuite la flopée des soupirants immodestes et détermine une avalanche de réclamations.

Certains industriels, initiés à la psychologie canine, engluent même les toutous naïfs à l'appau de l'éternel féminin; les jobards appréhendés sont vendus à Bruxelles ou dirigés sur la frontière, les voleurs belges ayant des complicités à Lille et principalement à Amsterdam.

Un tableau bruxellois, c'est le marché aux chiens tenu dominicalement sur la Grand-Place, dans l'axe de la rue de la Colline. Ils sont là des heures, boueux ou ensoleillés, gardés en laisse par les gars flamands coiffés de la casquette plate, accoutrés de velours effiloché. Les gros ont l'allure résignée, l'œil distrait, le sans gêne des forts; les petits geignent et se recroquevillent, quêtant d'illusoires blandices. Les amateurs circulent, palpent et soupèsent; parfois l'un d'eux reconnaît l'ami qu'il croyait irrémisiblement perdu, se précipite vers lui, l'adule d'effusions attendries, tandis que le « marchand » s'éclipse discrètement à l'anglaise.

*
* *

Deux races nous sont autochtones : le griffon roux, choyé de la Reine; il a son Griffon-Club, et le « schipperke » des bateliers, terrier flamand, au poil rude, légèrement renflé autour du cou, noir comme suie, les oreilles longues, l'appendice caudal brillant par son absence. Le schipperke, très propre et gratifié d'un aimable caractère, traque sans merci rats, belettes, souris et putois; un club évolue autour de son entité, et, consécration suprême, il est reçu au palais du Roi; il n'en est pas plus glorieux, ce qui le différencie d'autres personnalités au reste moins attrayantes.

Les expositions canines se multiplient : ils'en est réuni six à Bruxelles, une à Spa, à Ostende et à Anvers. Nos chiens de

chasse sont les plus beaux du continent, et l'étranger nous achète nombre de jeunes. Deux pointers belges ont, en janvier 1889, emporté les premiers prix à Londres. Les pointers comptent ici de notables éducateurs: MM. Adhémar Morren, Coenegracht (Cortenbergh), comte Léopold de Robiano (Huy), Tacquenier (Lessines), comte de Hemptinne, Drory (Gand), baron William del Marmol (Liège), comte L. de Beaufort. Pour les setters: MM. Warocqué, Tondereau, Hubert Voss, baron de Rosen. Le setter irlandais, le setter gordon sont aussi choqués, de même que le loulou de Poméranie, dûment coté. Cette rénovation remonte à la Société de Saint-Hubert (février 1882) qui agglomère cinq cents membres et dont le prince Baudouin est président d'honneur. Le prédécesseur du président actuel, M. le baron del Marmol, fut M. le comte L. de Beaufort, un gentilhomme d'érudition chercheuse qui possède une incomparable bibliothèque de vénerie.

*
* *

Si les chiens sont hospitalisés à l'école vétérinaire, ils ont leur pensionnat à l'Institut zoophile de Haren, près de Vilvorde. Pensionnat est le terme adéquat: les membres de cet institut sont mis souvent là par leurs maîtres qui se défont, durant une absence, des soins de la domesticité. Certains ont des retours périodiques, s'inféodent si bien à l'accoutumance de la maison qu'ils rechignent à réintégrer leurs pénates réguliers. D'autres sont de vieux serviteurs jouissant maintenant des délices de la retraite; d'autres furent les sans-abri, les incultes vagabonds des routes et des bois. Sur tous, nobles et gueux, gamins et vieillards, s'étend l'affectueuse tuition de Mlle Nelly Cocquereau, fondatrice et directrice de ce phalanstère; et tous, à son aspect, s'agitent, quoignent, effusent d'une amusante mimique de gratitude.

Quoique spacieusement installés et favorisés d'un plantu-

reux régime, les pensionnaires sont d'humeur dissemblable, et tandis que les dogues et les mâtins n'ont cure que d'empiffrierie, les petits gâtés, les levrettes frileuses, au ramentevoir des caresses habituelles, se consomment de nostalgie.

Les relations sont placides entre les colons, quand les présentations ont été faites normalement, car l'étranger qui s'aviserait de s'intrure en leur compagnie serait indubitablement déchiqueté. Une fois commensaux, au contraire, ils s'adjuvent en frères, et un duo bizarre me fut indiqué, celui d'un griffon aveugle et d'un basset jadis paralytique. Dès leur venue, une sympathie les accorda; la paralysie cependant s'éliminait au rebours de la cécité décidément incurable; mais le souvenir leur était resté de la réciproque allégeance, et l'ex-paralytique, ingambe aujourd'hui, s'est constitué guide et protecteur de l'aveugle, renouvelant ainsi la jolie fable de Florian.

Zoophile ardente, Mlle Cocquereau n'est pas éloignée, ce qui peut-être est excessif, de nier la rage.

—Tout cela, me disait-elle, a été inventé *pour faire mousser Pasteur*.





AU PAYS DE LA DANSE

Un pays vaste, réparti en provinces multiples et exceptionnellement bigarrées, un pays où les races se heurtent et les usages : David et Vestris, le menuet et le chahut, la Mauri et la Môme-Fromage.

David dansait devant l'arche sainte, inconscient annonciateur de Valentin-le-Désossé; et c'est le chanoine Tabourot, de Langres, qui, en 1588, inaugura par son *Orchésographie* la science dénommée ensuite chorégraphie, médiocrement orthodoxe et moins chanoinesque, n'est-ce pas? que chat-noiresque. Voilà comment les ruisseaux vagabonds délaissent la primitive pureté de leurs rives et s'aventurent à irriguer un sol impie. Qui l'eût dit, juste ciel, que reniant son origine hiératique, la danse deviendrait le « clou » des pompes théâtrales, le point de mire où converge l'appétit des foules enchauffées? Ah! du haut du ciel, sa demeure dernière, le biblique monarque doit véhémentement regretter ces mouvements inconsidérés dont l'adultération lente nous a menés, suivant l'échelle des étapes, aux trémoussements luxurieux du ballet contemporain. S'il avait pu prévoir cette lamentable

dégénérescence, il n'eût pas manqué de refréner chez ses tibias la moindre velléité capricante; mais la prévision de l'universelle contingence n'appartient qu'à Dieu; et celui-ci, fort occupé ailleurs, ne juge pas opportun de déranger son doigt, ce tameux doigt unique si fréquemment invoqué, pour empêcher le prurit de saltation dont fourmillent sans répit les muscles des Bruxellois.

*
* *

M. Kevers, installé depuis 1851 au n° 8 de la rue du Parchemin, est le doyen de la danse belge; son quatre-vingtième printemps — alliance de vocables licite à l'égard de ce jeune obstiné — vient de sonner sous le doigt de Terpsichore; et c'est plaisir de l'entendre dissenter de son art. Le maintien, d'après lui, fait partie de l'éducation, comme la gymnastique; son domaine est de légèreté et de grâce. Quant aux principes, ils varient à l'infini, selon le tempérament du professeur, phénomène constatable aussi dans la peinture; et malgré la complexité des pas et des figures, la méditation des maîtres est en gestation perpétuelle. Vers 1860, M. Kevers inventa l'« Ostendaise », que les villes d'eaux n'ont pas oubliée; il a lancé une danse espagnole et le « Menuet belge » qui se danse en marche à la manière d'une valse. L'aimable vieillard spécialise les bals d'enfants; chaque année une fête réunit à la Bourse les petits disciples de l'octogénaire. La salle Kevers est une institution, un succédané, en miniature, de la Grande-Harmonie. Cossue, sombrement décorée, l'aspect familial avec l'échappée des fenêtres sur un jardinet, elle accueille maint genre d'assemblée; routs, concerts, etc. Et le protestantisme y propage.

Rue d'Isabelle, au cœur de cet antique quartier qui met dans l'entour bruyant un coin de Thébaidé, M. Scheurleer tient école de callisthénie, c'est-à-dire qu'avant de vous révéf

er les arbstusions du quadrille et de la polka, il vous persuade de croiser les bras en arrière, d'avancer en glissant, de marcher sur la pointe des pieds, afin d'assouplir les genoux et d'harmoniser les attitudes. Car, il vous l'exposera mieux que moi, nos postures d'aujourd'hui, loin d'être harmonieuses, se lâchent et s'encanailent : les cumulets, les grands écarts, la clownerie ont ostracisé la vraie danse de salon et de conservatoire. Au lieu de se trémousser dès l'abord, il faut commencer par la pose des pieds, arriver progressivement au pas de danse et décomposer tous les pas. Croyez-en M. Scheurleer, un enfant de la balle. A six ans, il était piqué de a tarentule; sa famille là-bas, à La Haye, le destinait à quelque fonction grave, notariale ou officinale; mais une actrice dans la maison tranquille, apportait les grisants arômes du cabotinage; ces arômes, le gamin les humait délicieusement, et, sitôt libre, décanillait vers les coulisses. Là, il était choyé de blandices et de gâteaux; même il lui arriva, régal suprême, de tenir son rôlet dans la pièce et, des ailes d'ange au dos, conduit par un fil alerte, de traverser la scène en plein ciel, à l'image d'un Jésus d'apparition. L'élévation de ces sentiments abolissait le doute : le gosse voulait être chorégraphe, et il le fut. Grenier et Collet l'instruisirent, et à vingt ans, nanti de certificats mirifiques, le Hollandais volant débarquait à Bruxelles. Il fut acclamé, en 1853, aux anciennes Nouveautés; au bout de quelque temps il était touché du « coup de foudre », concluait de justes noces et, pour contenter une épouse aussi tendre qu'ombrageuse, renonçait aux ovations théâtrales. Le professorat fut chanceux à M. Scheurleer. Il s'est cantonné dans la danse noble et les plus élégants parmi les assidus des bals de la Cour se sont abreuvés aux sources de sa callisthénie. Il vante la pavane, le nouveau menuet, la valse anglaise qui marche, pivote, sans jama,

sauter; la valse allemande, très sautillante, lui agréée moins, et le boston l'indispose, cet indécent qui fait des ronds de jambe et se voit proscrit par le Roi.

Entre toutes valseuses, M. Scheurleer tend la palme aux Américaines; il les juge correctes, faisant précisément ce qu'elles veulent, habiles à manœuvrer de droite et de gauche, exemptes du perpétuel tournoiement qui prolétarise un bal. Comme M. Kevers et quelques dames, dont M^{me} del Campo quasi retraitée aujourd'hui, le Vestris du quartier d'Isabelle professe au couvent. Avec de pudiques atténuations toutefois, qui témoignent d'un vif désir d'harmoniser les exigences mondaines et l'austérité claustrale. Installer la danse au répertoire des cours légitimes, cette seule idée aurait vrillé l'âme des sœurs d'épouvantables remords; d'un autre côté les parents modernes, les parents « fin de siècle », si catholiques soient-ils, entendent adorer de multiples talents leur progéniture. Les sœurs ont trouvé le joint : c'est l'étiquette « maintien » qui dissimule la méphistophélique denrée dansante. Le maître commande la série des mouvements; les pensionnaires les exécutent, à la file, sans pouvoir se tenir à deux. Plus tard, l'exeat conventuel accordé, elles discernent le subterfuge et que, sous couleur de maintien, elles ont potassé la polka; pour parfaire leur virtuosité, il leur reste à prendre quelques cachets d'un professeur à la mode, cachets invariablement acquittés d'avance, car les prospectus des négociants en pirouettes se hérissent de l'avis roublard : *Toutes les leçons se font par anticipation.*

Louable prudence qui invalide le divorce prononcé entre le danseur et le calculateur par Beaumarchais.

* * *

La danse théâtrale a son asile, rue du Marais, dans un très et et grande et vétuste maison. Un long corridor en poterne,

une cour creusée entre la monotone grisaille de bâtiments sévères que chevauche le chevalet du téléphone; un hangar où s'étagent, sans cesse halés par les poulies, les décors de la Monnaie. A droite, une porte basse accède à l'escalier humide au bout duquel s'éploie la pièce de travail, muette, anémiée de lumière. Dès neuf heures, elles arrivent, les rats d'opéra, les yeux brouillés du sommeil inachevé, la jupe de tarlatane roulée dans une gazette. D'aucunes sont efflanquées; chez d'autres les prunelles pétillent le vice; d'autres sont exquis, mélangées d'enfance candide et de pose déjà cabotine; et toutes se personnalisent à la décision de l'allure, à la marche cadencée martelant à temps égaux le toc-toc des bottines. Rapides, elles s'attifent, le pantalon roulé au-dessus du bas. Et voici M. Duchamps: la leçon commence. Ces demoiselles se rangent en bataille et, le violon à l'épaule, le pied scandant la mesure, l'œil à l'affût des moindres manquements, le stratège enseigne la tactique de Terpsichore. Tactique ardue, dont la terminologie dérouté le profane, dont je ne tenterai même pas l'élucidation rudimentaire; d'autant qu'à disséquer la chose fluide, rêveuse, aérienne qu'est la danse, la froideur des calculs apparaît et le charme s'évapore. Oh! le trépas soudain de l'illusion caressée, au penser que les bonds, les retraites, les audaces, les convocations à l'amour, les savoureuses projections d'une chair rosée, les moues, les terreurs les sourires, tout a été frigidement concerté, répété, seriné devant une glace, sous la surveillance du professeur! L'horrible mot, ce dernier, et quelle douche désillusionnante, mon Empereur! Le professeur de la Zucchi, de la Mauri! Le professeur de Taglioni et de Fanny Essler! La poudre de riz embêtée par la fêteur pédagogique; le dictionnaire Larousse à l'horizon des pirouettes; Sarcey derrière Sarcey... malheur!

Pourtant ce serait injustice que de ne point citer les exercices que M. Duchamps eut la bonté de présenter à mon ignorance : battements simples et grands battements, battements tendus en seconde, battements sur le coude-pied, ronds de jambes en dedans et en dehors, pliés en première, en seconde et en troisième (ceci est la clef de la saltation); dégagements, croisés et relevés, ports de bras, fuites, attitudes et arabesques.

Duchamps commandait, ces demoiselles obéissaient à la prussienne et moi, sur ma chaise, je feignais de comprendre. Et le stratège, impitoyable, continuait : Ce n'est pas tout, vous savez ; il nous reste les jetés, les glissades, les chassés-croisés, les chassés demi contre-temps, les brisés, les pas de basque, la royale, les pirouettes sur pointes, les entrechats, les cabrioles, les brisés Télémaque — ombre de Calypso pardonne le sacrilège ! — qui se font en descendant et en remontant... La leçon se termine par de grands battements et des révérences...

Le « ballon » est la hauteur où la danseuse atteint, dont elle retombe, lente et légère ; avoir du ballon est un avantage très prisé. L'entrechat est le saut pendant lequel le danseur croise rapidement et plusieurs fois les pieds avant de retomber ; on dit, selon le nombre des croisements : entre-chat quatre, cinq, six, l'entre-chat huit est peu décrochable ; Trénitz allait jusqu'à dix.

En ses lignes primordiales, l'enseignement à Bruxelles est celui du monument Garnier. Une différence : l'Opéra contraint le professeur à jouer les airs réglementaires ; M. Duchamps a l'essor libre et rien ne l'empêche, quand la salle somnole, de lui donner le coup de fouet des mélodies paulusiennes. Beaucoup, d'ailleurs, et non les moins zélées, demeurent vierges de solfège, et la seule mémoire de la terminologie chorégraphique les adjuve dans le rendu de leur partie

A l'inverse également de Paris, nos danseuses et nos coryphées ont parfois mission de figurer.

Ce monde sautillant découpe des silhouettes particulières sur le rideau de la vie théâtrale. Les choristes se collent avec des camarades de l'orchestre, enclines au « pot-au-feu »; es danseuses, dont l'envergure ambitieuse est plus ample, flirtent en dehors de la « boîte », intriguent, se démènent, parpillent des foucades rarement désintéressées. Plusieurs, honteuses de leur nom flamand, italianisent leur état civil, et Mlle Vandenpeereboom devient la signora Corcioli; les directeurs encouragent ces métamorphoses, poussent à leur renouvellement, visant cette double fin: la parade d'affiche et l'illusion, pour le public gobeur, d'un personnel souvent-fois rafraîchi. D'autres s'éternisent dans leur emploi, incapables de se hisser à la précellence de « sujet »; elles mûrissent se fanent au poste, finissent par tenir un caboulot dont l'enseigne commémore les prouesses d'antan. Un salut à ces Baucis de la cabriole!

Le second de M. Duchamps à la Monnaie, M. Philippe Hansen, est très habile en son art. Tout en reconnaissant sa somptuosité colorée des ballets transalpins, il avoue la supériorité de l'enseignement français, et sans récuser les progrès accomplis, regrette la quasi disparition du danseur comique, cet amusant repoussoir du danseur noble, cet « Auguste », révérence parler, de la pantomime.

Quant à la danse italienne, un connaisseur dont je cèlerai le nom, histoire de lui épargner des rancunes, me confiait qu'elle lui semble un tantinet acrobatique. M'approprier ce jugement, je n'en ai point l'impertinence.

* *
*

Bruxelles où la sociabilité est intermittente, foisonne de sociétés. A propos de n'importe quoi, on y ressent l'incoerci-

ble envie de se grouper, de langueyer et d'ingurgiter ensemble, d'avoir ses fêtes et ses insignes. En tête des «festivités» s'inscrivent les bals, et comme ils sont *great event* et le fin du fin du régal, on y peut suivre la note particulière des couches sociales qui s'y ébattent.

L'ancienne Philharmonie tint la corde à une époque où les maisons bourgeoises n'avaient pas inventé le mouvement simili-parisien de sauteriers dont quelques Brummel de contrebande se sont institués les historiographes.

Les Salons Modernes, spacieux, situés en plein centre, mènent la pérennité de la danse, et il n'est point de nuit presque, que leur façade ne s'enflambe. Les gens chic y font leurs premiers pas dans le monde noceur, en la compagnie de figurantes et de choristes.

La Cour de Bruxelles, qui fut très fréquentée, a pour rivale heureuse la Cour d'Angleterre. Nous y retrouvons Duchamps qui donne là des leçons dominicales de trois à six heures. Cohue fourmillante; une animation, un entrain fous; l'odorat s'offusque bien de fumets hétérodoxes, mais cet ennui est concomitant de toute collectivité qui gigotte. Une vingtaine de musiciens symphonisent les rosales en vogue.

Puis les locaux essentiellement dévolus aux sociétés: L'Union (rue des Fabriques), le Prado (Molenbeek), le théâtre lyrique (Schaerbeek) Tivoli (Saint Gilles), les salles Malibran et De Bériot (Ixelles) etc.

Les bals de gardes-civiques parfois se compliquent d'un intermède de pugilat, le Bruxellois estimant logique de se révéler rodomont sitôt qu'il endosse l'uniforme. La remarque se vérifie au carnaval: tandis que les bébés, les dominos et les «scandaules», déplaisamment barbouillés de ce que vous savez, s'éjouissent modestement, les «guides», les gen-

darmes, les gardes françaises s'accrochent de vocables poisards et réciproquent finalement des torgnoles. Des gens se rencontrent qui, n'ayant aucun titre à s'immiscer parmi la milice citoyenne, en suivent régulièrement les sauteriers: tel ce garçon de bureau, audacieux et papelard, qui, monomane endurci, s'y insinue en empruntant le képi de son coiffeur et la vareuse de son cordonnier.

Les bals étudiantins trépignent salle Saint Michel. Les vieux étudiants y sont abonnés, les nouveaux aussi, reconnaissables à l'insolite fraîcheur de la casquette. Les étudiantes circulent au bras de leurs époux qui, sardanapalesquement, les abreuvent de chopes à quinze centimes. Quand un bal-punch irradie à l'horizon universitaire, une cuve est juchée sur la scène et des délégués experts composent avec gravité le breuvage. Le gaz est éteint, les flammes du gigantesque bol dardent leurs serpents bleuâtres, et la fête commence, s'active, s'enfièvre, se bacchanalise, s'épilogue d'orgie comateuse, les casquettes converties en hanaps ou balayant les tables gluantes, cependant que des gosiers enroués s'évade l'« air des pions » mélodie légendaire et mélancolique.

* * *

Pérégrinons maintenant, d'un pas prudent, dans les bas-fonds du palais terpsichorien autrement curieux et compliqués que le cosu des étages.

Aux Brigittines tournaillent les ouvriers aisés, qui le dimanche portent la redingote et le trois françois. Ils marivaudent, sucent leur paroles, arrondissent leur gestes, la « font à la pose » comme l'exprime typiquement l'argot. Leurs vis-à-vis sont des filles de fabrique, des sous-souilles d'atelier, des piqueuses de bottines.

Non loin se donnent les « bals concrets », ainsi étiquetés de ce que les mâles s'y drapent tous d'une défroque militai-

re.

Le Mouton bleu, dont l'étroit boyau s'ouvre juste en face de l'hôpital Saint-Pierre, attire, en même temps que les marchandes de harengs, de citrons et de « scholles » de la rue Haute et de ses impasses, les Antinoüs des Marolles, les gars au foulard flottant, aux rouflaquettes lutrées. La formule d'invitation est telle :

— Mie, zet uwe blokke onder de bank; wij gaan valseeren. (Mettez vos sabots sous le banc, nous allons valser.) Le soldat est abominé en ces parages; ceux qui s'y hasardent malgré la formelle défense édictée, s'en retournent la face en déconfiture. Il leur sied mieux d'aller à la Grand'Place, au Renard, réceptacle de la tribu soldatesque; à la cacophonie d'un violon, d'un bombardon et de trois pistons — à toi Redon! — lanardant de plus belle, ils s'époumonnent et se dégingandent, les grosses bottes scandant le rythme au plancher sourd.

Salle Van Dyck, chaussée d'Anvers, chahutent vadrouilles et fripouilles de tout acabit, promptes aux arguments frappants. L'endroit a la spécialité du « cancan ».

Ce sont encore, entre les boulevards Anspach, Baudouin et du Midi, dans ce vaste pan de ville imprégné des mœurs brabançonne, les cent cabarets dont l'orchestron virulent, lors des kermesses de quartier, convoque la plèbe aux tangibles bonheurs. Les hommes, des fois, dansent par couples, ou les femmes; dans les « bals renversés » la femme invite l'homme; alors le danseur copurchic, au mitan de la valse, empoigne sa compagne par la taille, et, sans qu'elle touche terre, la fait éperdument tourner.

Chaque danse se paye cinq à dix centimes; certains patrons exigent le supplément d'un sou pour les danses à plusieurs figures, lanciers et quadrilles.

Un fait patent et singulier, c'est la grâce, le sérieux, la correction avec quoi, dans ces milieux grossiers s'exécutent les danses; jamais on ne supposerait pareille précision, chez telle marchande de crabes, chez tel débardeur d'allure bahlarde. J'en ai suivi pas mal de ces menuets populaciers, escorté du serviable et spirituel confrère M. E. Patris, dont la connaissance de la langue flamande facilita mes déambulations; partout nous avons constaté la bienséance à baller de ces gueux et de ces piaules. Et, obsession bizarre, dans ces décors lamentables, puant le pétrole, le tabac, la pommade, une tenace dissociation d'idées ramenait en notre mémoire le dire, sublimement fat, du poudré, du superélégant Vestris :

Il n'y a que trois grands hommes au monde : moi, Voltaire et le roi de Prusse.



à CHARLES TARDIEU.



A LA CHAMBRE

I

Nul n'est censé ignorer la loi, proclame un principe aussi contestable que sévère et la loi, à divers degrés, nous intéresse tous; elle est le régulateur des actes, la haute barrière sacrée marquant les frontières du licite; en toute circonstance elle apparaît comme une menace inflexible à la fois et intangible, comme une abstraction, obnubilée de mystère, corroborée de cellules et de gendarmes.

La Chambre est l'endroit peu abstrait où s'élabore l'abstraction légale; chacun des représentants, avec de grandes inégalités de talent et de zèle, met la main à l'Œuvre; et de leurs parlottes, de leurs gestes, du heurt des éloquences, des objurgations, des mimiques, des bafouillages, s'agrège la prose qui canalise et régente notre vie.

L'entrant d'abord, qui, après avoir gravi l'étroit escalier de pierre, se trouve devant l'hémicycle des bancs scindés en segments réguliers, garnis d'écritaires, habillés de drap vert, reluisants faiblement sous le jour sale tombé du lanterneau, l'entrant gobeur et taciturne qu'émeut d'un imprécis effroi, à la suggestion de la cour d'assises, le haut bureau présidentiel amplifié d'une rampe bilatérale,

doit songer que la pièce qui se joue n'est nullement improvisée, qu'elle a été, en de nombreuses répétitions, étudiée, mise au point, souvent tripatouillée de fond en comble.

C'est l'office des sections; il y en a six, comptant vingt-trois membres chacune; elles nomment leurs rapporteurs, dont le sextuor constitue la section centrale. Leur travail est intermittent, et quand on parvient à réunir une douzaine de personnes, le président jubile; la plupart ne vibrent d'aucun enthousiasme pour ces conciliabules de discussion simple à qui la presse ne prête point d'ordinaire le retentissement de ses buccins; mieux vaut baguenauder dans Bruxelles, faire ses courses où celles de ses électeurs, sauf à caser ultérieurement un discours grandiloquent et inane, voire une interruption qui, vaillamment glapie, sera répercutée à deux cent mille exemplaires.

Le résultat de cette inassiduité se dévoile à la multiplicité des amendements qui s'effondrent inopinément sur des lois que l'on s'imaginait lucides et qui, par cette intrusion torrentielle, deviennent des logogripes. Cette démangeaison amendante est d'autant plus dangereuse qu'elle affecte nos honorables en raison inverse de leur compétence: l'un, agronome entendu, se prend d'une belle ardeur pour la cosmologie; l'autre, avocat disert, vante, une heure durant, les charmes mystiques de la théodicée; et ce mathématicien déplumé, placide amant de la cosécante, clame un discours piaffant qui célèbre les mérites de nos races chevalines. De ce train, les débats s'allongent, bifurquent, renaissent, s'éternisent à ce point que le président, M. De Lantsheere, malgré sa longue expérience, motiva son abstention, au vote d'une loi récente, sur la confusion d'une discussion sybilline!

A côté des sections fonctionnent des commissions. Dans le domaine des naturalisations, M. de Pitteurs-Hiegaerts est roi.

Toujours lui, lui partout, dès qu'un étranger postule l'estampille belge! M. de Pitteurs naturalise, sans fatigue et sans trêve; la naturalisation lui est une seconde nature.

Les interpellations sont réglées d'une manière spéciale. En Angleterre, la question, posée au début de la séance, s'agrandit éventuellement à l'interpellation; l'interpellant fixe le jour où, sauf encombrement, il aura la priorité. Le Parlement français, lorsqu'il veut enterrer l'interpellation, la renvoie à un mois; chez nous elle ne peut-être renvoyée qu'à huitaine.

La Chambre a sa Cour des comptes et son pouvoir exécutif incarnés dans la commission de comptabilité et la questure. Celle-ci, grappillarde et inquisitoriale, s'occupe du ménage parlementaire sans jamais faire danser l'anse du panier, et elle a réalisé de notables économies.

Sous l'âge d'or — *aurea prima sata est aetas* — les députés égayaient de grogs généreux l'aridité de leurs palabres. M. Jules Malou avait proposé le bock, le vaste bock sans façon que glougloute la rêveuse Allemagne; il fut seul de son avis et le grog fut décrété, laïque bien que religieusement mixturé, gratuit et non obligatoire.

Des motifs, en pluralité, l'abolirent: le désir d'aristocratiser la Chambre; la considération pitoyable du public altéré, inhiant aux tribunes; l'ambition de réduire le faste du régime interne; et aussi (chut! ne le colportez mie!) une certaine surexcitation, transparente à la fin de la séance, issue de l'eau alcoolisée. Le grog trépassa, galvanisé par le tenace Malou qui en manière de protestation, amenant une fiole de sa houppebande, le ressuscitait pour lui et ses voisins. Depuis l'exode ultra-planétaire de cet obstiné, le grog est décédé sauf au Sénat, où ses effets mousseux sont moins perceptibles chez les pères conscrits, désobsédés généralement des

prédispositions agitantes.

La suppression du cognac induisit à une autre: celle des fournitures de bureau aux journalistes. Ces messieurs les gâchaient scandaleusement; ils écrivaient avec une rapidité révoltante et, pendant un seul trimestre, on avait constaté l'explicable disparition de quatorze plumes d'oie!... Pour peu que ces abus continuassent, les finances du royaume périclitaient; la questure veillait, antipériclitante: les fournitures furent refusées... et les boni du budget s'élevèrent immédiatement de plusieurs millions...

Qui oserait, après cela, suspecter la production des grandes causes par les effets minuscules?

*
* *

Le public de la Chambre est une plaisante bariolure de désœuvrés, de petits rentiers, de provinciaux, de Bruxellois et de coquefredouilles agglomérés par l'accessible clémence de la température. Les habitués se reconnaissent à l'air d'être chez eux, à la sceptique désinvolture dont ils suivent la discussion.

Aux grandes séances les tribunes s'égaient de claires toilettes, de l'élégant brouhaha des lantiponnages féminins. Les orateurs prennent soin de « faire leur salle », distribuent à bon escient les cartes qui leur vaudront, malgré la prohibition réglementaire, un discret complément de bravos.

Et, puisque nous sommes dans l'hémicycle, pererrons, d'une vision superficielle, toute arrière-pensée politique éliminée, parmi les pupitres pour lever un « instantané » de leurs principaux occupants.

Le banc des ministres.

M. Beernart, notre Premier. Grand, les épaules larges. Articulation nette et rapide, roulant les *r* comme du gra

vier. Magasin de connaissances, d'arguments et de chiffres. Nerveux et colérique. Tic particulier: frotte continuellement son binocle dans les pans d'une redingote toujours ballante.

M. Devolder. Une barbe rousse de socialiste allemand; de grosses lunettes offusquant les yeux. Froid, solide, monotone.

M. De Bruyn. Bel homme, familier, sympathique. Discours sains et abondants. Ne rappelle que vaguement Flaubert pour la correction, mais s'intéresse vivement aux étalons et à l'industrie fromagère. M. De Bruyn ne *répond* ni ne *répète* il *repond* et il *repète*. C'est lui qui le dit.

M. Vandennepeereboom. Son nom fait le désespoir des députés wallons. Allures contrites et dévotieuses. Très compétent; malicieux et énergique.

M. le général Pontus. Haute stature, crâne ivoirin. Ne se soucie pas d'une interruption, absorbé qu'il est par la lecture de ses papiers. *Omnia Pontus erant*, écrivit Ovide.

M. Le Jeune. Avocat hors ligne, soudain promu garde des sceaux; est demeuré avocat hors ligne. Exquis à entendre. Violoniste.

Le prince de Chimay. Le panache du cabinet; et nullement panacheux. Affable, amène, ahuri non sans charme de certaines questions hérissées de technicité. Violoniste.

Côté gauche. M. Frère-Orban, l'illustre homme d'Etat, dressé, malgré l'âge, d'un perpétuel effort vers le bien et le juste. La parole, confuse au début, se clarifie ensuite et s'élève. Les yeux ont gardé leur vivace et impérieuse lumière, le geste est grandiose. M. Frère-Orban réalise le type de l'éloquence parlementaire.

M. Bara. L'aspect d'un chanoine grassouillet. Un débit non apprêté, charriant, pimentées de l'accent tournaisien,

les images, les saillies, les gamineries géniales. Incomparable dans la riposte.

M. Paul Janson. Une tête énorme sur un corps d'athlète. Argumentation à l'emporte-pièce, ne dédaignant pas le coup de poing terminal d'une période sonore. Un passionné des problèmes sociaux. Scabre aux puissants, tendre aux humbles.

M. Pirmez. Un humoriste. Un original. Quand il se lève, il dit quelque chose; et il est quelqu'un. Indépendant, ondoyant, autodidacte.

M. Buls. Parole maigre, gestes secs. Beaucoup de dévouement aux intérêts de Bruxelles. Un galant homme.

M. Houzeau de Lehaie. Professeur à l'école des mines de Mons. Fort sympathique à la classe ouvrière. Assidu et travailleur.

M. Oswald de Kerchove. Un Flamand envoyé par le walon arrondissement d'Ath. Eloquence tranquille qui commande l'attention. Au physique : Porthos en bourgeois.

M. Saintelette serait Athos, par le sérieux de ses mœurs et la noblesse de sa carrière. Il est, comme M. Pirmez, de prime-saut, contempteur des idées toutes confectionnées qui s'étalent aux vitrines des lieux communs.

Côté droite. M. Woeste. Le leader du parti. Une logique d'algèbre épaulée par une mémoire déconcertante. Les prémisses posées, pousse à l'extrême des conséquences. A son opinion à caser en toute matière, ce qu'on pourrait appeler le « panwoestisme ». Voix éraillée de sonorités criardes. Gestes tranchants, parole cassante. Puissance de travail merveilleuse.

M. Victor Jacobs. De l'élégance, de la facilité, du bagoût. Origine flamande; extérieur prussien; élocution bien française.

M. Kervyn de Lettenhove. Historien estimé, orateur intermittent; quand il a commencé, incoercible.

M. Thonissen. Une tête fine poétisée par la neige des cheveux, une tête poudrée évoquant l'ancien régime. Un érudit, un sympathique.

M. Nothomb. Long, maigre, renfrogné. Un debater redoutable. Militariste. A fait oublier l'impopularité de la loi des couvents par son adhésion à la thèse populaire du service personnel.

M. Adrien d'Oultremont. Ouvert, long, jovial. Militariste et demi.

Le président, M. De Lantsheere. L'air d'un brave homme; dirige à la papa sans trop d'énergie. Goguenard en sourdine; ennemi des exagérations, d'où qu'elles viennent; d'une impartialité absolue.

Les vice-présidents, MM. Tack et Van Wambeke.

M. Tack, très agité, très loquace, tambourinant du coupe-papier sur le pupitre.

M. Van Wambeke est l'aimable bourgmestre d'Alost. Sa rondeur cache de la finesse. On l'a énormément blagué pour le célèbre «Chaque son tour». Mais cet emploi de «chaque» était permis dans l'ancien français. M. Van Wambeke le savait; il pouvait l'objecter aux railleurs; il s'est tu par modestie.

*
* *

La salle des séances n'est pas toute la Chambre; elle n'est que la scène du théâtre parlementaire qui, moins amusant que l'autre, n'en a pas moins ses dessous et ses coulisses.

Le Palais de la Nation a ses aménagements cossus, son mobilier luxueux, comme il sied à l'habitable d'êtres choisis, intègres et talentueux. Des tapis partout éploient leur douceur silencieuse, des tableaux luisaient aux murailles,

croûtarde et somptueusement encadrés, retraçant les jours glorieux de notre histoire, et des bustes austères commémorent les faces des illustrations indigènes.

Sur les tables voilées d'un drap verdâtre s'alignent les feuilles et les enveloppes, personnalisées d'une griffe spéciale, où les honorables expédient leur correspondance; les journaux de toute nuance s'y rencontrent comme dans les cafés de première marque; la rangée des porte-allumettes attend le caprice des fumeurs; de lourdes garnitures parent les fenêtres; n'étaient les rideaux épais, filigranés de l'inévitable lion belge qui ramène à la réflexion de la couleur locale, on se croirait dans la tabagie d'un hôtel de grand luxe.

Une salle accueille ceux qui veulent causer avec les représentants; à partir de trois heures les solliciteurs défilent, harponnant d'arguments tenaces; quand ce sont des électeurs influents, il faut écouter, approuver, babouiner malgré l'envie de leur tourner le dos; mais le représentant songe aux urnes, aux terribles surprises des insondables urnes, et, ribon ribaine, il fait risette.

Dans ces coulisses les nouveaux sont présentés à leurs collègues, faute de quoi ils demeureraient indéfiniment seuls; et ils observent, guettent le sentiment des illustres, guettent aussi les façons des élégants; car certains, démarrés d'arrondissements rustiques, ont à se décortiquer d'abord de leur aspect paysannesque, à civiliser leur cravate, à troquer contre des chaussures de ville leurs godillots transatlantiques.

L'écueil de ces hommes nouveaux est la hâte de placer leur *maiden-speech*, d'affirmer la réputation conquise en province. Funeste empressement: le parlementarisme diffère absolument du « clubisme » provincial et tel passe pour

un aigle au pays, qui n'est que merle dans la volière législative. Je n'aurai pas la cruauté de nommer le Don Quichotte d'un canton namurois qui, après le fiasco de son homélie inaugurale, demeura huit ans muet, la langue cadennassée par l'appréhension d'hilarités récidivistes!

II

Les rouages les moins curieux de la machine parlementaire ne sont pas ceux destinés à recueillir, à perpétuer les paroles des législateurs; cet office incombe à la sténographie, au compte rendu analytique et à la tribune de la presse.

Le gascon Coulon de Thévenot imagina sa *Tachygraphie*, présentée en 1786 à l'Académie des Sciences, qui s'y montra favorable. La Révolution ne vincula point sa propagande. Bertin avait obtenu de la Convention la sténographie des cours de l'Ecole normale; Coulon ne put arriver à la création d'un service officiel au Conseil des Cinq-cents. Son système, aujourd'hui fossile, fut repris par sa fille et d'autres auteurs, sans aucun succès, en raison de la prolixité des signes et de l'imparfaite caténation des syllabes.

A la fin de la Restauration seulement, la sténographie, apparue sous le Directoire, suspectée et amoindrie sous l'Empire, s'affirma et s'amplifia, à mesure que les mœurs publiques admettaient la libre parole.

En 1845, la Chambre des pairs institua des sténographes officiels; après la Révolution de 1848, l'Assemblée nationale adopta une organisation qui est demeurée la même, sauf insignifiantes variations.

Deux grandes enquêtes ont examiné longuement en Angleterre la question de la publicité des séances; repoussant l'idée d'un compte rendu officiel elles se bornent à demander: 1^o qu'un compte rendu des séances du Parlement soit publié deux fois par semaine; 2^o qu'une translation complète et non révisée des débats qui se seraient prolongés dans la nuit soit mise dès le lendemain de chaque séance, à la disposition des

membres des deux Chambres et des administrations publiques; 3° que les orateurs soient admis à la revision, pourvu qu'elle ait lieu dans un délai déterminé.

En Europe, le seul établissement d'Etat consacré à l'enseignement de la sténographie est l'Institut de Dresde, qui le 3 octobre 1889, commémorait son cinquantième. Une correspondance continue l'apparenta aux institutions étrangères, et, dès 1856, parut le *Correspondenzblatt*, le périodique le plus complet de ceux qui propagent la méthode de Gabelsberger. Les élèves se recrutent partout; la majorité se compose d'écoliers, de commis et d'apprentis. Les copistes attachés aux sténographes sont choisis de préférence parmi les personnes capables de suivre la dictée au moyen des machines (typewriter) Hammond, Candall, Bar-Look, Caligraph, Remington, etc. Leur usage est général aux États-Unis et en Angleterre; il commence à s'épandre chez nous. Doublant la célérité de la plume, donnant une écriture régulière, elles aident précieusement le sténographe. D'autres machines, glossographe, phonographe, graphophone, visent le but moins anodin de remplacer éventuellement la sténographie, mais elles en sont loin usqu'à présent; le phonographe, notamment, originaire d'Amérique, n'empêche pas le coût du *Congressional Record*, à Washington, de monter annuellement à sept cent cinquante mille francs.

La Chambre des représentants compte huit sténographes et deux reviseurs non sténographes. Chacun « prend » trois minutes; son tour revient donc toutes les 21 minutes, pendant lesquelles il développe ses signes en écriture ordinaire. La moyenne des mots prononcés à la minute est de 125; elle ascend jusqu'à 175 quand l'orateur ne se reprend ni ne bafouille; d'après M. Coomans —*experto crede Roberto*— les avocats

emportent la palme de la vélocité et d'aucuns se hissent aux 200 mots, tôt ralentis par l'indifférence ou les murmures de l'auditoire.

Notre service, comparé à celui des Chambres françaises, est d'une indigence complète.

A Paris, deux sténographes, l'un à droite l'autre à gauche de l'orateur à la tribune, « recueillent » simultanément deux minutes. Ils entendent à merveille et collationnent leurs notes; les reviseurs sténographes recueillent en même temps que les «rouleurs» et revisent après. Les orateurs doivent revoir leurs discours la nuit même au *Journal officiel*, et des hommes qui avaient nom Adolphe Thiers et Berryer furent, à cette égard, d'une ponctualité militaire; s'ils omettent de réviser personnellement leur texte, il paraît tel quel, et l'omission n'est point scabreuse, la révision ordinaire étant irréprochable.

En Belgique comme en Italie, la révision est commise à des personnes qui ne sont pas sténographes; ces reviseurs obligés de s'en rapporter à la mémoire, adjuvant certes lallacieux, manquent d'autorité; ne pouvant combler les lacunes de détail, il n'ont cure que du style et des bienséances parlementaires; encore se fient-ils souvent aux représentants toujours prêts, selon le précepte de Boileau, à polir et à repolir leur ouvrage, à en réséquer les incohérences, à l'égayer de fleurs rhétoriciennes.

D'autres conditions aggravent la déféctuosité de notre sténographie: le fait qu'un seul «rouleur» recueille sans le contrôle d'un second et du reviseur; l'exécration acoustique d'une salle où les sonorités se diffusent et s'entrechoquent sans converger vers aucun point de rassemblement; surtout la risible et déplaisante accoutumance de parler de son banc alors que la tribune est là, coquet-

te et reluisante ; il serait si simple d'y monter, et si logique. Si simple, non pas; la tribune est une redoutable arracheuse des masques de l'élocution, et certains verbiagent une heure à leur pupitre, dans le brouhaha causeur des collègues, qui, installés aux rostres, en dégringoleraient au bout de cinq minutes, épouvantés du soudain dégonflement de leur faconde.

Voilà pourquoi la tribune reste esseulée entre le bureau de la présidence et la table où galopé la main affolée des sténographes; elle ne sert qu'au dépôt de rapports et à la lecture des développements de propositions de loi; monter à la tribune signifie en Belgique ânonner des phrases que personne n'a souci d'entendre.

*
* * *

A l'origine le compte rendu analytique devait servir aux journaux. Louis Hymans et ses deux collaborateurs l'amplifièrent tellement qu'il est devenu un succédané des *Annales*, un suppléant même dont l'authenticité prime celle de la sténographie; car ici les orateurs retapent, émondent, imagent et rafistolent, tandis que l'analytique, directement envoyé à l'imprimerie, rend, chaude et vivace, la physionomie de la séance.

L'une de ses traditions est de ne point rater l'intégrale transcription des « gaffes » commises par les représentants ; aussi le trio qui photographie, sans retouches, les verrues et les appâts des discussions, est-il cajolé et gratifié de *shake-hand* et de sourires.

Les journaux quotidiens délèguent chacun leur « poignettiste » à la Chambre. Qu'est-ce qu'un poignettiste? C'est celui qui « fait le poignet », et faire le poignet c'est résumer, sans abréviations ni signes conventionnels d'aucune sorte, les débats à mesure qu'ils se déroulent. Un à un les feuillets,

raccolés par un employé, sont déposés dans une boîte et descendus, au moyen d'une manivelle, jusqu'à la chambrette où les attendent les « gamins » — le gamin est le « chasseur » du journal—jouaillant et se harpaillant; ceux-ci ont mission d'y porter la « copie » en toute hâte et ils se hâtent lentement, histoire de ne pas chiffonner un proverbe omnilingue.

Le poignettiste doit-être d'une compréhension panoramique; qu'il s'agisse d'enseignement, de métallurgie, d'agriculture, de finances, de stratégie ou de jurisprudence il doit, d'une plume indéfectible, soutenir son rôlet, désencombrer le touffu, élucider l'obscur, préciser l'invisible, prêter du retentissement à l'aphonie.

Ce dernier talent est indispensable: le poignettiste qui avouerait n'avoir pas entendu un discours serait suspecté de surdité; celui qui reconnaîtrait ne l'avoir point compris passerait au catalogue des imbéciles.

Heureusement le poignettiste est truqueur; quand le fond d'une question lui échappe, il jette aux yeux la poudre de quelques termes techniques et si l'orateur s'obstine à susurrer dans sa barbe des syllabes inarticulées, il lui consacre quelques lignes élastiques, susceptibles d'interprétations protéiformes.

Les jours de séance orageuse, en revanche, lui sont angoissants; tandis que la Chambre moutonne et tonne, tandis que le président se démène implorant le calme, tandis que les tribunes suivent, béantes d'attention, les péripéties gratuites de la pièce tempétueuse, le poignettiste enfiévré écrit, écrit toujours, fouaillé par la terreur de n'aller pas assez vite, d'avoir des « trous » dans sa copie; et lorsque, l'intermède terminé, la rumeur des commentaires et le piétinement des partants irrécusent le baisser du rideau, le retour au train-train

placide, nul plus que le poignettiste n'amène du tréfond de la poitrine un long soupir d'éreintement et d'allégeance.

A côté des forçats du poignet, plusieurs feuilles ont un rédacteur qui collige des notes en vue de l'article synthétisant et commentant les résultats de la journée; en argot de lettres on dit de ce rédacteur qu'il fait le « fond » ou le « filet » Chambre.

*
* *

Lors de la reconstruction du Palais de la Nation après l'incendie qui le démantela, un problème surgit, mi-résolu avant le sinistre, ou plutôt compliqué par la multiplicité des solutions : la ventilation et le chauffage.

Le vestibule d'entrée et l'escalier circulaire sont desservis par des calorifères à air, du système généralement usité, celui d'une cloche à nervures tapissée intérieurement de briques réfractaires. Il convient assez, quoique des inconvénients l'entachent : l'air pourchassé à la continue véhicule de la poussière noire qui poudroie aux bouches dont s'ouvrent les murailles; et parfois la défektivité d'un joint ou le surchauffement de la fonte, mélangeant la fumée et l'oxyde de carbone, causent une viciation de l'atmosphère.

L'aile des Présidences est chauffée par une chaudière à basse pression et des tuyaux de cuivre rampant dans le parquet. Ce mode est fâcheusement tardigrade: l'eau met des heures à s'échauffer, et, lors des gelées, on n'arrive pas à quinze degrés, quoi qu'on fasse. Malgré les récriminations des représentants, jaloux de savourer leur cigare dans une tiédeur printanière, la liardeuse questure n'a pas encore remédié.

Le point principal était le confort de l'hémicycle et l'on se rappelait l'ancienne salle sillonnée de courants désastreux, disséminateurs de catarrhes. Après mainte expérience on élit le système actuel, le « système Schaeffer », disent les ingé-

nieurs.

Les tuyaux sont logés en des rigoles ménagées à fleur du plancher, des deux côtés du bureau présidentiel; à gauche, un rapide envoi d'air chaud combat le courant autrefois existant à cet endroit et il ne sert qu'à l'enrayer, sans élever la température. Des tuyaux accompagnent les rigoles aux extrémités de l'hémicycle et dans le pourtour que délimite la colonnade. En dessous, des tuyaux recourbés serpentent, casés en des caisses de tôle que joignent des glissières établies aux contre-marches des gradins. Rigoles et dessous s'emmanchent à une gaine qui, placée sous le pavement des caves et plusieurs fois subdivisée, munie de valves dont elle s'ouvre ou se ferme, communique soit avec la salle, soit avec un ventilateur destiné, durant la période des soleils irrités, à dispenser à nos honorables une réconfortante fraîcheur. Qu'il ulgure ou qu'il grêle, la température stagne à dix-huit degrés; quatorze mille mètres cubes d'air pur arrivent par heure pendant que, si le besoin s'en présente, dix-huit mille mètres cubes d'air vicié s'évadent de la cheminée qui coiffe le lanterneau, évansion accélérée par la combustion d'une couronne de gaz flambant à la naissance de la cheminée. M. Bury, le mécanicien en chef de la Chambre, inventa cet ingénieux stratagème. Le lanterneau, nanti des contre-poids et de l'armature, pèse douze cents kilos, maniable pourtant à quiconque, grâce à la combinaison des leviers.

L'éclairage est simple: huit sun-burners, de soixante-douze becs chacun, se relie par autant de fils à huit boutons de cuivre que touche successivement le pétilllement sec de l'électricité, et la lumière, avec un grondement, jaillit.

En dépit de la perfection des aménagements, il est impossible de contenter tout le monde; nos représentants offrent autant de divergences dans leur état civil que dans leurs

opinions; il est parmi eux des jeunes gens, des hommes mûrs et des burgraves; de sorte que l'atmosphère qui semble étouffante à celui-ci est froidureuse à celui-là et que l'un sue où l'autre grelotte. Cette situation donne peut être le motif de l'absentéisme qui les disperse au café, aux promenades, au théâtre, partout enfin où il ne se trouve ni motions d'ordre, ni amendements, ni interpellations; et, à bien examiner le cours des choses, n'affirment-ils pas une fois de plus, en ménageant leur santé, leur inaltérable dévouement envers la Patrie?



à HUGUES LE ROUX.



Chez les Enfants

I

Cette rapide tournée parmi le monde des petits ne parcourra que les déshérités; le bonheur est un et ses manifestations monotones, tandis que la misère a cent incarnations perpétuellement métamorphées; son domaine immense, scruté sans cesse par les âmes en quête d'améliorations, garde devers lui des provinces inexplorées, et entre tous les colons de ce pitoyable domaine, ceux qui requièrent le plus notre inquisition sympathique, ne sont-ce point les enfants, ces êtres fragiles, inconscients, incapables d'orientation personnelle, que le destin souvent confie à d'autres êtres, non moins dépourvus de virilité psychique, qui tiennent leur pouvoir directeur des seules contingences de la procréation ?

Pourtant, à investiguer, même superficiellement, les choses, il faut confesser les progrès réalisés pour aider la lente évolution, vers sa maturité, de l'homme embryonnaire, et s'il est ridicule de vanter, en d'autres matières, une transcendance qui n'est et ne sera jamais le lot de notre microscopique planète, il serait aussi absurde de nier la sollicitude, éveillée chez tous, à l'égard de l'enfance malheureuse.

Bruxelles notamment affirme cette sollicitude déjà notée quand je vous conduisis chez les vieux; Bruxelles a la misération de ses têtes blanches.

Les crèches, les jardins d'enfants, les écoles, les hospices et les hôpitaux accueillent, soulagent, réconfortent, dirigent au bien les volontés juvéniles. La perfection certes n'est pas atteinte, mais en nous confrontant avec d'autres villes, Paris, entre autres, où récemment le docteur Marjolin regrettait le grand nombre de « candidats à l'hospice » dont les chances d'admission sont chimériques, en constatant l'incitation méritoire vers le dévouement qui travaille les particuliers et les autorités publiques, nous pouvons, sans enrayer de louables ardeurs, déclarer notre irréfragable supériorité, ceci soit écrit en dehors de toute préconception apologétique.

*
* *

Une boutade célèbre, dont le matérialisme est de prétention spirituelle, a défini l'homme « un tube digestif percé par les deux bouts ». Appliqué à l'homme, cet apophtegme est au moins contestable; s'agit-il de l'enfant du premier âge, il est mathématiquement exact.

Celui-ci fait, par un involontaire automatisme, converger toutes ses forces à une fin unique : l'accroissement; et son travail organique oscille entre deux pôles : digestion, assimilation. La première année double son poids et augmente sa longueur de vingt centimètres environ; de cela ressort l'importance du correct fonctionnement de l'appareil digestif.

L'alimentation, durant les mois initiaux, rappelle les fables de l'âge d'or, quand des ruisseaux de lait et de nectar égayaient les campagnes; le lait, celui de la mère ou de la nourrice, est le nectar de l'enfant. S'il ne le prend

pas au sein, c'est au biberon de le lui fournir. Et, sans insister, il paraît que le biberon n'est pas responsable des multiples forfaits qu'on lui impute; il convient mieux que le verre ou la cuiller, et, comme il ne livre passage qu'à peu de liquide à la fois, il n'opprime l'estomac d'aucune surcharge. Le biberon, il est vrai, ne doit pas dérouler ces ténias de caoutchouc qui logent si commodément les fermentations; il tiendra la quantité nécessaire à une seule tétée et sera, plusieurs fois quotidiennement, parcouru d'eau bouillante ou de solution alcaline. Moyennant ces précautions le biberon, loin de mériter sa fâmesité infanticide, serait un précieux agent de l'alimentation artificielle: tel est le sentiment de notables médecins; d'autres, pareillement notables, dogmatisent en sens contraire et la Faculté nombre autant de « biberonnistes » que « d'antibiberonnistes ».

La Faculté n'est guère plus d'accord sur cette question: faut-il bouillir le lait ou le donner cru ?

Le bouillir ? Mais il va devenir indigeste, déranger l'estomac, provoquer des nausées !

Le donner cru ? Mais il va introduire dans l'organisme les microbes léthifères qu'il charrie et passer au poupon les germes du typhus, de la phtisie, etc. !

Le plus sûr, en présence de ces contradictions dont l'autorité s'équipondère, est de le donner cru quand la parfaite santé de la vache sera avérée; le premier vétérinaire venu est à même de le certifier et les vétérinaires, moins savants que leurs collègues de la pathologie humaine, sont partant moins enclins au byzantisme des controverses. Dès six mois, l'enfant tolère une nourriture plus substantielle, les préparations aux pois, aux féculs, aux farines; le choix n'en peut être déterminé *a priori*; c'est affaire de tâtonnement et d'expérience.

Pour l'habillement, le maillot bien entendu ne mérite

pas plus que le biberon les anathèmes dont il fut lapidé : quand l'enfant a les bras enserrés de bandelettes, à la façon des momies, quand ses jambes se recroquevillent dans l'étau trop étroit, le maillot n'est que la malplaisante évocation de coutumes tortionnaires abrogées par l'œuvre parallèle de la science et du temps; quand le maillot, modérément employé, ouvert et fréquemment renouvelé, permet à l'enfant de gigoter des bras et des jambes, il n'exige pas des soins accaparants, il baigne le corps d'une égale et bienfaisante tiédeur.

La propreté, cela va de soi, sera minutieuse pour un petit être dont la peau délicate s'irrite au moindre contact impur. Cette propreté, qu'il faudrait tourner en religion, est combattue par les préjugés les plus baroques des classes inférieures : on voit des femmes respecter scrupuleusement, comme une égide contre les maux imminents, les gourmes qui fréquemment parsèment la tête des nourrissons; et des publications médicales ont relaté l'incroyable aberration de ces mères qui, dans les quartiers pauvres de Gand, badigeonnent leurs rejetons d'une triple couche de beurre, s'imaginant leur préparer un teint d'une fraîcheur éclatante.

Une autre superstition est celle du berçage, ce brutal mouvement monotone qui hébète l'intelligence et balonne l'abdomen; mais l'absurde confiance dans le berceau est si chevillée, elle constitue d'ailleurs un moyen si commode de se débarrasser des crieries du marmot, qu'il se passera bien des années encore avant qu'elle soit définitivement extirpée.

Vous voyez de quelles complications se hérissent l'apparente simplicité du régime de l'enfance, la minutie, l'incessante attention qu'il postule sous peine de mener promptement à l'étiollement et à la mort.

Eh bien ! les crèches de Bruxelles sont l'éden de l'indi-

gence et ces conditions dont la concomitance assure le devenir des frêles organismes récemment éclos à la vie y sont impeccablement réunies.

La lumière les inonde avec l'air, une chaleur moyenne y souffle sa caresse, la nourriture, l'exercice, le repos, gradués selon les normes hygiéniques, se façonnent aux divers tempéraments. Les berceaux alignés au sol, sans balancement possible, étalent la santé joufflue de leurs fardeaux; les mères, entre leurs heures de travail, viennent allaiter les petits; de sorte que la crèche leur est non un bâtiment de bienfaisance banale, une quasi caserne infantile, mais un asile ouvert où elles se sentent chez elles et dont l'intelligente tutelle efface le mal de leur absence forcée. Des enfants entrés là à dix jours n'en sortent qu'à sept ans; ils sont de la maison, ils forment une vaste famille en grappe, depuis ceux qui mâchent longuement leur bouillie jusqu'aux savants qui dominent l'alphabet; et les institutrices, les bonnes, les directrices se redressent d'orgueil à vous dire en désignant un gros garçon solidement rablé :

— Monsieur, celui-là sort de nos berceaux!

Boulevard du Midi, la Société royale de philanthropie a sa pouponnière, en ce même hospice où les vieillards aveugles promènent la précautionneuse lenteur de leurs pas; et ils se rencontrent parfois, le vieux et l'enfant, l'être en sève et l'être décrépît, les prunelles d'aurore et les prunelles mortes.

Rue du Béguinage, entre l'Infirmerie qui éploie sa lugubre façade d'un jaune sali et l'alerte va-et-vient dont les quais et l'Entrepôt fourmillent, c'est la crèche de la Charité; ses ressources ne lui viennent que des particuliers et l'on remarque dans son comité des noms comme ceux de M^{mes} la comtesse Aug. d'Ursei, Beernaert, Pauline Reitz, Brugmann, baronne de Ger-

lache ,princesse E.de Caraman-Chimay.Cinq cents enfants y sont inscrits et trois cents fréquentent l'école annexée à la crèche; à la sortie il savent lire et écrire; les filles apprennent le tricot,les garçons, les éléments du dessin linéaire.

Les aménagements sont spacieux et leur distribution irréprochable.

Il serait malaisé de décerner cet éloge à la crèche de la rue des Chartreux, que la Société protectrice de l'enfance soutient avec un si beau dévouement. Toutefois le président, M. Chrétien Dansaert, espère que la ville de Bruxelles, dont l'intérêt moral et matériel est connexe à la consolidation de l'œuvre, finira par lui dispenser un immeuble moins encaissé et moins exigü. Et, telle quelle, l'institution est profitable infiniment aux nécessiteux du bas Bruxelles.

Les dames patronnesses lui font une infatigable et méritoire propagande; elles prodiguent à leurs pitoyables protégés l'affectueuse aumône de leurs soins éclairés; elles sont les zélatrices persévérantes de la rédemption infantine.

Aux écoles professionnelles, une même sollicitude occupe les cœurs. Chaque semaine les jeunes filles agglomèrent l'obole au moyen de quoi elles empletent la matière première d'objets qui, solidement et gracieusement confectionnés, s'en vont porter la joie aux bébés de la crèche; cette générosité primesautière, que nul règlement n'enjoint, est d'une constatation réconfortante; elle dissipe un peu, ce semble, la tristesse consécutive des visites à ces petits indigents que leur mère, entre deux reprises de son labeur, cajole et nourrit au galop.

*
* * *

Le jardin d'enfants, qui n'est pas une école, est le fondement de l'école primaire, ainsi que le disait dans un de ses rapports le bourgmestre de Bruxelles, M. Charles Buls,

alors échevin de l'instruction publique.

Supposez un enfant qui se présente aux écoles, imprégné des us et des mœurs du milieu indigent où il croupit. Tout irrécusera chez lui la tare originaire: la criailerie de la voix, le débraillé des vêtements, l'effronterie de l'allure, sans parler de cet indéfinissable faguenas que transsude un corps mal tenu en propreté.

Le jardin d'enfants a précisément comme mission de débayer, d'émonder, d'éveiller sans surexcitation les facultés des débutants de la vie humble, et les résultats acquis, la transformation radicale de ceux qui en paraissaient les moins susceptibles, confirment journallement la profondeur de vérité humaine où se base la méthode Frœbel.

Il ne s'agit pas ici de saturer l'enfant de connaissances précises, d'en faire un pâle et horripilant savantasse; on a voulu développer son innéité pensante et affective, clarifier progressivement son âme obscure, coordonner ses impressions sensorielles, l'amuser aussi dans l'effort de ses initiations, car si vous ne l'amusez pas, l'enfant récalcitre à votre pédagogie.

La « jardinière » assume des devoirs presque de maternité. Aidée des filles de service, elle vérifie la régularité des soins corporels, le fréquent renouvellement du linge. Puis elle installe ses marmots à leurs bancs, les occupe de découpages, d'exercices, de chansons, noue avec eux de brèves causeries de fantaisie ou de réalité, tance l'apathie des uns, accoïse la turbulence des autres, est tour à tour justicière, musicienne et maman.

Les plus grands remettent en place les objets dont ils se sont servis, nettoient leur classe, travaillent pour leurs cadets qu'ils aident le plus possible, façonnés ainsi à la loi de solidarité fraternelle qu'ils auront tant d'occasions d'enfreindre par la suite!

II

A côté de la grande et vétuste maison où se donne le cours de danse du théâtre de la Monnaie, une antithèse imprévue de l'administration a casé l'hospice des enfants assistés.

C'est, rue du Marais, un vaste bâtiment à façade grillagée, dont le prime aspect pénitentiaire s'égayé de la surprise d'un ardin.

Les pensionnaires n'y sont que provisoirement, répartis bientôt parmi la province.

Comme une rétribution modique est allouée aux « nourriciers », les demandes confluent, estampillées des certificats de bourgmestres et d'autorités locales. La créance qu'on y attache est d'autant moins consistante que certains magistrats municipaux ont pris soin de mettre en garde contre la véracité de leurs propres attestations, qu'une judicieuse appréhension de catastrophes électorales rend uniformément optimistes. Ces bonnes gens, affolés du panache, accablent à l'aveuglette d'épithètes louangeuses tous ceux qui ont latitude de déposer leur bulletin d'approbation ou d'ostracisme; aussi des inspecteurs indépendants scrutent-ils les conditions des postulants; et, l'enfant immatriculé dans sa famille occasionnelle, ils arrivent deux fois l'an à l'improviste, procèdent à une enquête détaillée sur sa tenue, son degré d'instruction sa conduite, son activité ou sa paresse, les rigueurs excessives dont il serait l'objet. Les inspecteurs mentionnent les motifs qui ont déterminé les nourriciers à leur requête; la rétribution qu'ils reçoivent étant minime, l'arrière-pensée de lucre est exceptionnelle.

Des ménages cossus, dans la tristesse de leur stérilité,

s'adressent à l'hospice; l'étranger y est fêté, dorloté, recueille même l'héritage de ses parents du hasard.

Les pupilles qui demeurent à Bruxelles ont un avenir moins stable que les émigrants provinciaux; ces derniers, ouvriers agricoles ou petits cultivateurs, prolongent la paix des jours, tracent le sillon, achètent un lopin de sol et prolifèrent. A les voir hâlés et membrus, spécimens en ables d'animalité forte il serait malaisé de se rappeler leurs premiers tours débiles, entamés ou menacés par la fêlure héréditaire.

Cette hérédité, il en faut déjouer, avec quelle sollicitude vous le comprenez, les embûches.

Voici des mioches aux traits ridés, aux membres grêles—«peekes gezicht», figure de grand-père, dit l'énergique patois flamand—réflétant, piteux miroir, la salissure de leur parentage; s'ils ne sont qu'atrophés, la douceur du régime va les revigorer graduellement, sans danger pour leurs voisins de couchette; mais si, derrière l'évidence de la scrofule, rampe la surnoiserie d'un autre mal cent fois plus terrible dont la corrosion est souvent latente durant des mois avant de se déchaîner, jugez des précautions à prendre pour préserver les autres berceaux du terrifiant contagio!

Le cas existe, les statistiques le mentionnent, que ces innocents, empestés dès leur origine, transmettent à la nourrice le virus qui les mine, polluant ainsi la fontaine sacrée qui les vivifie. Quand un doute surgit, ces tristes enfants se voient tenus en une sélection stricte. Et l'intelligent docteur Max eut raison, qui fit protéger d'un tablier de caoutchouc les tuteurs des marmots. Le règlement n'avait pas prévu cette protection; M. Max suppléa le règlement; il alla, comble d'horreur, jusqu'à l'enfreindre, en remettant directement à ses visiteurs, sans les astreindre aux retards administratifs, les médicaments qu'il leur prescrivait. Le règlement se hérissa

d'abord, soucieux de la fôôôrme; il finit par s'incliner devant la justesse de l'innovation. M. Max, rond d'allures, sachant donner à ses marmots, selon les circonstances, une tape autoritaire ou une sucrerie amicale, a quadruplé, en trois ans, le chiffre des consultations: il y en eut 1,650 en 1886; 1889 en amena 7,243. Conclusion: l'irrespect de formalités traditionnelles est parfois le meilleur adjuvant d'une institution.

Ce serait erreur de croire que les clients de cette clinique gratuite sont tous des infortunés; nombre d'entre eux ont une situation prospère; mais il est convenu aujourd'hui que si l'on peut jeter sa pécune à la boisson, à la gourmandise, aux colifichets, il serait outrageusement naïf d'en rien distraire pour les accidents de la santé; il faut retrancher à Hippocrate ce qu'on prodigue à Bacchus, et le devoir de la Faculté est d'accueillir, de droguer, de panser « à l'œil » des gaillards qui, le dimanche, étalent pompeusement le luxe de leurs affiquets. Les généreux de la tourbe insinuent quelques sous dans le tronc encastré à la muraille; ce faisant, ils ont l'air d'accomplir un sacrifice mémorable.

L'ordonnance de l'hospice ne lève aucun reproche: les nouveaux pleurent à l'entrée, émus de la nouveauté du décor; ils pleurent davantage à l'heure du départ vers l'inconnu de l'extérieur. Leur séjour temporaire est traversé de divertissements, promenades, matinées au cirque et au théâtre; la prévoyance de leur tutelle est si minutieuse qu'elle a espacé les escaliers de boules de cuivre pour qu'ils ne contentent pas le désir gamin de descendre les rampes à califourchon.

*
* *

Le tableau s'assombrit à l'hôpital Saint-Pierre: la misère physiologique s'y dévoile, une et multiforme; une par l'implacabilité des origines, multiforme par ses manifestations de lymphatisme, de coxalgie, de cachexie, de tuberculose.

Toutes les variétés douloureuses de l'humanité tératologique défilent en ces lugubres salles; et, ce qui poigne le cœur, certains enfants aux prunelles calmes, dont le clair regard vous transfige, paraissent comprendre la fatalité atavique sous laquelle ils sont prostrés. Vous avez beau leur adresser de bonnes paroles, amener sur vos lèvres l'illusionnante contrainte du sourire, ils ne se prennent pas à la fallace, continuent leur songe de souffrance. Qui saura le fond de ces rêveries? Acquiescement au destin? Espoir en une éternité rémunératrice? Haine peut-être du passant valide; peut-être aussi mépris des parents ignorants dont l'« amour infirme », dirait Hugues Le Roux, n'édifia que ruines chancelantes?

À côté de leurs méditations, d'autres enfants sonnent la fanfare du rire, fanfare insolite, non moins que les jouets épars, si près de cette chambre de sang et de mort où l'avertissement brutal affiche: *Salle du croup*.

De mort, pas nécessairement.

Le parfait chirurgien et galant homme, M. Charon, accueille un jour l'un de ses collègues; sa fille se mourait, la gorge envahie de l'ascension des fausses membranes; le père affolé suppliait son confrère d'intervenir. Charon se rendit à ces objurgations, sans grand espoir, car la trachéotomie, entre tous autres drames, est de dénouement aléatoire. Elle réussit; le père ne savait comment témoigner sa gratitude.

— Mon cher collègue, je ne vous demanderai rien, absolument rien... Pourtant, voyons donc... Ah! oui, j'ai mon idée... Vous m'offrirez, si cela vous plaît, un galvano-cautère

— Un galvano...

— Cautère, oui, mon ami, tout ce qu'il y a de plus galvano-cautère! Mais un beau, vous savez, un perfectionné, un galvano-cautère de derrière les fagots!

L'heureux père obéit. Charon avait son plan; l'administration lui avait refusé, à cause du prix, l'appareil; Charon offrit le sien à ses malades; ils bénéficièrent ainsi de sa dextérité; on est intrigant dans la chirurgie.

Un compartiment où les contacts sont périlleux, c'est celui de la gale et de la teigne; les médecins et les internes en savent quelque chose; la plupart se sont trouvés fortuitement galeux et ont dû, pour modifier leur peau, s'abluer abondamment de soufre.

La maison tient une autre spécialité: celle des pieds-bots; l'étalage est miraculeusement fourni, il y en a pour tous les goûts et toutes les tailles; on les redresse, cela va sans dire, et ces pieds-bots deviennent de beaux pieds.

Les consultations, tant pour la médecine, dévolue au savant M. Tordeus, que pour la chirurgie, commise à MM. Charon et Gevaert, sont assiégées dès huit heures du matin.

M. Gevaert est le fils de l'illustre directeur du Conservatoire; et il n'est pas que le fils de son père: agrégé de l'Université, — son camarade Gallet, non moins distingué, défendit sa thèse le lendemain du jour où Gevaert soutenait la sienne — d'une douceur constante sous laquelle dort une réelle énergie, il prolongera sur un autre terrain le renom paternel; il sera le meilleur *capellmeister* de la thérapeutique infantine.

Saint-Pierre possède un remarquable service de massage, confié à l'habile M^{me} Mahaux. Les résultats sont surprenants: des membres que, les sentant glacés et inertes, on estimerait irrémédiablement perdus, s'éveillent, se réchauffent, ébauchent de timides mouvements qui vont se répéter, s'enhardir, se régulariser jusqu'à l'élasticité normale.

Mystérieux effets que la science utilise sans les trop expliquer; occulte puissance de résurrection articulaire qui fait

moins ridicule la croyance rurale aux pratiques des « rebouteux » et des guérisseurs. Diplômés, certes, ils ne le sont et ils pataugeraient pataudement dans la terminologie doctorale. Qu'importe, s'ils savent l'art des palpations qui raniment et des mots qui apaisent ? Qu'importe, s'ils chassent l'ankylose, et ramènent la paix dans les âmes ? et, dès qu'ils apportent un soulas aux agitations physiques ou mentales, pourquoi les découronner de leur bienfaisant prestige magicien ? Mais je m'aventure sur un sol de traquenards et il me semble voir la Science, la Science à diadème et à falbalas, abaisser vers ma fantaisie un regard d'érudite pitié.

*

* *

Les orphelines ont leur phalanstère à l'avenue de Cortenberg, à la lisière de la campagne, au sommet d'un plateau battu de la salubre obsession des vents, d'où Bruxelles se déroule, fumeuse débandade de toits et de clochers.

Le paysage est bien spécial, avec l'entrecroisement de ses routes, ses maisons propres et neuves, ici cossues, là médiocres, ses rencontres flamandes d'attelages de laitières, les chiens époumonnés entraînant au galop les cruches reluisantes qui rebondissent. Plus loin c'est l'élargissement des terres monochromes, les habitations espacées, les arbres délivrés de l'alignement. se serrant en bouquets, et, tout là-bas, l'emprise emmurillée du grand cimetière citadin.

L'orphelinat reçoit les jeunes Bruxelloises, émaciées d'habitude, puis recrées à la robustesse de l'air, à la tonifiante régularité du régime. Elles s'instruisent, à la littéralité du mot, s'arment, pour leur humble carrière, de l'encyclopédie congruente à une femme de ménage, allant d'une orthographe approximative au parfait gouvernement des chaussettes.

Lorsque j'y fus, à l'improviste naturellement, la courtoise et maternelle directrice eut la bonté de me montrer les moin-

dres recoins de son royaume. Traversant un long corridor silencieux, je m'étonnais de l'absence des pensionnaires.

— Mais elles sont ici! me dit-elle.

Et ouvrant une porte elle m'introduisit dans les classes.

Les enfants poliment se levaient, ébaubies de la venue d'un étranger, courbaient de gracieuses salutations d'accueil, récitant leurs leçons, résolvant un problème, amalgamant leurs voix en des chœurs.

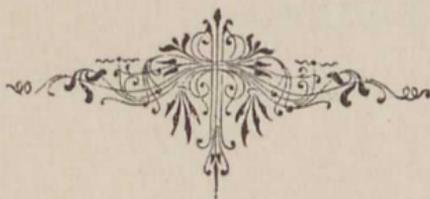
Elles s'aiment beaucoup, se considèrent comme des sœurs, ce qui, à l'instar des véritables familles, ne va sans une réciprocité de torgnoles:

Les grandes, accompagnées d'une maîtresse, partent les matins d'été faire le marché en ville; elles s'y entendent à miracle, ont l'art des marchandages babillards, très franches, très respectées aussi dans la simplesse de leur uniforme.

A dix-huit ans elles quittent la maison, deviennent d'excellentes « filles de quartier » ou servantes, sachant le prix du temps, peu appliquées à faire danser l'anse du panier. Une minuscule minorité « tourne mal »; la plupart épousent des ouvriers, des artisans, des domestiques. Mais quoique mariées la mémoire de leur pristin état ne les a point désertées; elles refont, joyeuses la route que leur tristesse inaugura, périodiquement ramenées à l'ancien logis par l'échéance du nouvel an ou la fête de la directrice; et certains traits, après l'émancipation, affirment leur ténacité affectueuse: telle cette malade que ses compagnes voulurent veiller à tour de rôle, telle cette autre qui, recluse en une chambrette carrelée, fut contrainte d'accepter un tapis de la cotisation de ses ex-commensales.

Ainsi, durant que l'égoïsme s'ostente, durant que le monde se rue à la conquête de l'or et de la puissance, il est des

asiles où la bonté perdure, où la fraternité n'est point une vaine devise philosophâtre, où, si près des contaminations et des purulences prépotentes de par l'histrionisme mondain, s'épanouit l'exquise fleur ingénue.



à MAURICE FRISON

THE RICH BIRD



COLOMBIERS.

I

Entre tous autres sports nationaux émerge la «colombophilie» assumons, puisque l'usage le consacre, ce vocable malfaçonné; ou plutôt c'est mieux qu'un sport, c'est, en même temps qu'une passion, une science incroyablement complexe, d'apparence accessible et bonasse, de vrai délicatesse, fugace et ardue.

Permis de rire au spectacle de gens occupés des soins de leur seul colombier où il s'attardent, confrontent, circonspectent, en verve de quelque changement, de quelque innovation; mais si vous descendez au fond du sujet, si du moins vous tentez de vous en reconstituer les principaux linéaments, besogne rebutante pour un profane et essayée des traquenards du mensonge ou de la «zwanze», vous confesserez qu'il n'est pas si grotesque qu'une première ironie le suggère, de cultiver, de choyer ces petits voyageurs roucoulants qui protègent leurs yeux d'une triple

paupière, tapissent de cailloux leur gésier pour faciliter la trituration de la nourriture, accomplissent d'une traite et sans repos des centaines de kilomètres.

*
* *

Le type originaire, conservant au fort de la domestication des signes de la sauvagerie atavique, est le « biset » actuellement métamorphosé par les croisements et trifurqué en sous-races: liégeoise, anversoise et irlandaise.

Petit, l'œil tride, le sternum épais, la poitrine profonde, le pigeon liégeois est réputé le meilleur; supériorité issue de de la topographie de sa province par rapport aux lâchers et de la régularité des entraînements. La longueur du parcours ne le consterne pas; plusieurs d'entre eux, évidemment courtisanesques, arborent des prunelles tricolores, ensemble rouges, jaunes et noires; à leurs moments perdus, il paraît qu'ils gémissent des *Brabançonne*s.

Haut sur pattes, allongé de cou et de bec, morilles développées, ailes longues, l'anversoise est prisé pour son alacrité.

L'irlandais, ragot et trapu a perfectionné les deux races, et, ce résultat acquis, est tombé en désuétude.

Une sélection raisonnée a conduit à l'ultime perfection le « pigeon belge », modèle de vitesse, de pertinacité, de vertu. Oui, de vertu.

N'en est-ce pas, s'attacher à ses parents, au domicile familial, à ses semblables? et ne sont-ce point des mérites rares et émouvants que l'aménité des mœurs, l'urbanité affectueuse des relations conjugales, cette fidélité principalement que la bête humaine oublie si allègrement au hasard savoureux des rencontres, balafrant l'honneur des contrats au moyen d'un canif, que dis-je d'une lance adultérine?

Les pigeons méprisent ces façons de girouettes; ai-

mables, enjoués, ils sont le modèle du ménage, monsieur tournant, obsédant, roucoulant, madame sérieuse d'abord, mollissante ensuite, enfin abandonnée à l'effusion maritale; et, mortifiant contraste avec notre habitude, la jouissance du bonheur ne leur est pas fastidieuse aussitôt consommée; au contraire elle les secoue, sans retard, d'itératifs désirs; leur plancher aérien est un laraire chuchotant l'amour; ils s'adorent comme chez La Fontaine.

Pourtant de détestables exceptions enfreignent la loi : un mâle, après la ponte, abandonne sa femelle, batifole auprès d'une préférée, tout en forçant à la cohabitation l'épouse légitime; quand éclosent les œufs, témoignage des blandices partagées, il n'aide que celle-ci aux offices de la couvée; l'autre, la maîtresse, s'arrange comme elle peut, et les petits lui restent pour compte.

Deux mâles, épris d'une même belle, se défient, se lardent de morsures féroces, jusqu'à ce que l'un d'eux périsse ou fasse retraite; et l'on a vu, ô profanation! la colombe, désappétissée du ragoût conjugal, trahir la sainteté des serments, se livrer, créature éhontée, aux embrassades d'un malotru de hasard.

Ces cas, il me tarde de l'affirmer, sont bien moins fréquents que chez les rois de la création, et pour qui sait l'acutesse intelligente du pigeon, il est probable que ces incartades lui ont été conseillées par les multiples marques de notre dépravation; cela serait horrible, en vérité, et, le jour du Jugement, nul crime ne pèsera plus lourd aux balances courroucées du Seigneur.

La plupart, d'ailleurs incurieux des nos coquineries, mènent des heures placides en leur venteux habitacle. Et celui-ci n'est point, ainsi qu'un vain peuple le pense, dressé sans réflexion, en butte aux bourrasqués. Il doit être élevé,

spacieux, propre, à l'abri de la bise du septentrion. L'altitude soustrait le pigeon aux pirateries de ses ennemis jurés, la belette, le rat, le chat, la fouine; le badigeonnage, au printemps et à l'automne, est nécessaire, non moins qu'un minutieux souci de balayer les défécations.

Chaque couple a sa cage, de sorte que, durant l'incubation et l'élevage, il n'est pas houspillé par ses colocataires; et une tringle traverse le réduit, que l'habitant préfère au support, en mémoire incontestablement des époques lointaines où sa libre sauvagerie errait désordonnée. L'humidité est désastreuse; elle engendre ces épidémies qui désolent certaines localités et dont la cause est recherchée bien loin alors qu'elle est proche et aisément remédiable.

Que vos pigeons ne nichent point dans les environs d'un poulailler; ils seraient gagnés par les parasites de la volaille; qu'ils ne nichent non plus au dessus d'une bête quelconque: les insectes, pullulant aux chaleurs, blottis aux coins et aux fissures des portes, viendraient choir à l'étage inférieur; infectant, tuant parfois, la malheureuse.

Grande est donc l'importance du logis; celle de l'élevage l'est également.

Les petits sont, à la naissance, ouatés uniment d'un léger duvet et les parents gardent chaudement leur frilosité. Ils sont alimentés de la bouillie que secrètent les parois de l'œsophage à l'endroit où il se dilate pour former le jabot. Car au lieu d'ouvrir largement le bec, suivant le rite des oiseaux, les pigeonneaux l'introduisent dans celui des colombins et l'y gardent béant; ceux-ci, d'un mouvement convulsif, ramènent les aliments engloutis et les pressent dans le bec des nourrissons qui s'en empiffrent à mesure. Cette pratique épuise les nourriciers; aussi reçoivent-ils un manger abondant et de premier choix. Les petits ne veulent

être touchés ni appréhendés; il suffit de curer journellement les abords de la place qu'ils tiennent en la couchette, de leur préparer une litière de sable sec, modérément chauffé pour les nuits de froidure.

Pendant l'élevage, les parents, incités par une de ces coutumes que l'état de nature leur a léguées, s'essorent vers les champs dont ils tirent une nourriture qu'ils rapportent aux petits, même n'en eussent-ils nul besoin, mais qu'il leur a plu de conquérir, — en artistes.

*
* *

S'il était loisible aux pigeons de croître et de multiplier à leur content, selon la parole évangélique, outre que leur pullulement obstruerait le monde, ils dévieraient en quelques années de leur type actuel et ils seraient, pour qui même les soigna, méconnaissables.

Leur nature est si primesautière, si encline au libre errer parmi les nues, que leur domestication perpétuellement se dérobe, qu'il la faut cultiver, dorloter presque, en même temps qu'on assagit, en la faisant profitable au devenir de l'espèce, leur frairie amoureuse : ce réfrènement utilitaire incombe aux croisements, à la sélection, à la consanguinité, cette dernière très discutée, honnie des uns, apologisée des autres, avec pareille intolérance.

Le croisement conduit à l'équilibre des qualités inhérentes à deux races; il rétrécit l'envergure des ailes trop développées, enrichit le sternum, diminue le dégagement du cou, obvie à l'extension outrée de la queue, des pattes et des morilles; et, à la longue, il élimine les affections volontiers héréditaires : difficulté de la mue, lenteur et insuffisance de la bouillie, etc.

Les animaux lymphatiques sont proscrits pour cause de mollesse, les nerveux, à cause de leur impétuosité se voient

mulctés du même ostracisme.

L'amateur qui vise à la perfection ne met aucune hâte à ses tâtonnements; il s'évertue à doter sa race de la qualité dont elle manque, sans attendre, du premier coup, un résultat mirabolant. L' impatient, désireux d'un succès immédiat, se rebute, abandonne ses reproducteurs à leur caprice, parfois avantage de cette abdication, souvent puni au conspect des affreux avortons qui bientôt déshonorent son colombier.

La sélection — ô Darwin, je songe à tes dogmes! est capitale dans la procréation colombine.

Par un triage raisonné, par un examen méticuleux et une sévère confrontation des organismes, les types se rajeunissent, gagnent en force, en intelligence, en énergie, en vitesse; ainsi le petit liégeois alerte marié à l'anversoise élancée et charnue (il s'agit de pigeons, souvenez-vous en) procréent des enfants superbes, robustes à la fois et agiles. Mais l'eurythmie du ménage ne suffit pas à garantir la supériorité de sa descendance; il exige un régime substantiel, la régularité des repas et la liberté. Si tendre qu'il soit, si vaillant au déduit, il ne se peut sustenter d'eau claire, il réclame sa provenance de vesces et de féveroles, et, au dessert, quelques graines de navette, de colza ou de riz; aux fêtes carillonnées servez-lui une mixture de brique pilée, de poussière de mortier et d'écaillés d'œufs, il vous gardera une reconnaissance éternelle; c'est son pudding à lui; et puisqu'il en est friand, mettez à sa portée un morceau de sel brut; gardez surtout de lui apposer l'insidieux chènevis; la morve haïssable s'abattrait sur son logis empesté. Puis, n'allez pas le reclure dans ces étroites cellules que de sots éleveurs croient propices à l'incubation; loin de prospérer, il s'affaisse, se mélancolise et s'étiole; l'appétit s'émousse et la ponte est compromise.

Le consanguinité est un problème si controversé que je

frémis en l'abordant, puisque les colombophiles entendent par là les accouplements entre parents les plus proches, père et fille, mère et fils, frère et sœur! Je frémis d'autant plus sincèrement que les susdits colombophiles omettent complètement l'aspect moral de la question pour envisager l'utilité de la manœuvre; cette désinvolture m'étonne chez des gens communément consciencieux, conservateurs et certes ennemis de tout ce qui ressemblerait à un inceste. Pourtant nombre d'entre eux, même à ne considérer que le résultat, rejettent ces amours impures qu'ils accusent de détériorer la race. A quoi les « consanguinistes » ripostent :

« Vous êtes de triples idiots, des cancre de la colombophilie. Voulez-vous des faits?

» M. Delmotte, une autorité, a, depuis vingt ans, la même espèce de pigeons. M. Tordo ne possède que des sujets consanguins. M. Matthys, de Vilvorde, a obtenu du frère et de la sœur les meilleurs jeunes que l'on puisse rêver. Deux femelles de M. Sluys, sorties de l'accouplement du père et de la fille, ont remporté des prix à Auch, à Morcenx, à Dax et à Bayonne! »

Tout cela est exact, mais la théorie incestueuse n'a point encore converti l'univers des amateurs, et qui croire avant d'être édifié? Cruelle, cruelle énigme!

*
* *

Avec l'orientation, nous voici dans le mystère.

Comment le pigeon, lâché à d'extraordinaires distances, revient-il, d'une penne constante, à son habitacle et quelle invisible boussole, entre tous autres, le guide vers le nid familial? L'instinct, un prodigieux instinct, et aussi la culture.

Le petit est frais éclos, duveté encore, tiède des caresses maternelles; d'un volètement timide il suit ses aînés au bord du toit et l'immensité de l'espace, l'orbe du vaste ciel,

l'étonnent: jamais il n'osera, si fragile, s'élancer en cet inconnu qu'émeuvent les vents contraires. Pourtant autour de lui, d'autres, façonnés au monstre, s'ébattent, plongent, fuient, caracolent, heureux d'ivresse fluide. Ils n'ont pas peur, eux; et ils ont dû commencer; on n'en meurt donc pas... Ça doit être bien bon... Et le débutant, encouragé par l'affectueuse moquerie ambiante, se risque, ébauche quelques tours, reprend aussitôt son domicile. Le premier pas est fait, le seul qui coûte en audace comme en amour. Progressivement l'oiselet allonge ses promenades, étudie l'entour, choisit ses points de repère, servi en l'initiation par l'incomparable puissance de sa vue. Au bout d'un certain temps il est son maître, il se joue des difficultés dont son inexpérience s'effara; l'infini n'est pas si méchant qu'il se l'était figuré... il ne faudrait plus la lui faire, ah! non.

L'homme, cependant, l'aide de son industrie, l'habitude aux entraînements, le mène en des régions neuves d'où, après les tâtonnements des premières minutes, il va décocher son aile vers le but accoutumé; et la mémoire veille, qui grave en son cerveau non des taches confuses, des embryons fugitifs d'images, mais la netteté géométrique des moindres formes. Si par hasard le pigeon, à l'instant du lâcher, se trouve inapte à découvrir le droit chemin, il se remet à l'autorité des anciens qui « la connaissent dans les coins » et renonçant une susceptibilité dommageable à son maître, suit, modeste, le sillon tracé par la compétence d'autrui.

Dire que sa force mécanique vaut soixante fois la nôtre explique la durée de son vol quand le vent, ne le combat ni la pluie, ni les montagnes.

La vitesse normale, un millier de mètres à la minute monte à dix-huit cents ou tombe à six-cents selon que le

vent est favorable ou hostile; aussi, connaissant la direction et l'intensité des courants au-dessus des régions traversées, l'on calcule précisément l'heure probable de la rentrée.

Les montagnes retardent le messager à cause de leur variété de hauteurs; il doit naturellement y conformer son allure et ces changements gâchent un temps précieux; la pluie surtout battant ses ailes à grands randons, alourdissant le plumage qu'elle délustre, lui est pernicieuse; le vaillant toutefois résiste, se raidit contre l'attaque inopinée; et lorsqu'il revient du long et angoissant voyage, il garde en ses yeux l'éclair de l'indomptable volonté.

II

Ami de l'homme, le pigeon, par la multiplicité des maladies qui l'attaquent, rappelle la misère humaine.

Principalement aux chaleurs, lors de la mue ou quand lousculé dans l'entreheur des waggons il déplore la douceur du logis quitté, les affections le guettent sournoises, promptes à la dissémination léthifère.

Le muguet tapisse la gorge de granulations blanchâtres; a pélagre, corollaire du maïs ingéré, amène l'éruption de a peau et la chute des plumes; le cancer, le baillement, l'avature, la harde, la morve, la goutte, les verrues sévissent parallèlement, et des parasites se glissent, aussi pernicieux que microscopiques: l'acare assassin, alerte, agité, trotinant, rougeâtre, dans les nuits chaudes; le tiquet cramponné de ses huit pattes à sa victime qu'il pique de lardoires envenimées.

Heureusement le patient est d'endurance, et si nous résistions comme lui à l'assaut de la maladie, les cimetières seraient moins bossus! puis la médecine colombophile n'est point un mythe; des âmes charitables y ont appliqué leurs méditations, entre qui M. Robert pharmacien, à Wandre-Liége, et le docteur Riga, dont la réputation est universelle.

M. Riga, se sera dit que des collègues suffisamment nombreux déjà se livrent au dépeçage et au droguage de leurs contemporains, que mieux vaut sauver une bête que de tuer dix hommes, et qu'il n'y a rien de singulier, au demeurant, à voir un docteur dûment diplômé bifurquer vers les maladies des animaux. Bravement il s'est attelé à la besogne novatrice, autopsiant ses «sujets» comme de simples enchabées, annotant les lésions constatées pour en induire

des améliorations thérapeutiques.

Maintenant l'œuvre est parachevée; M. Riga résolut l'énigme, élucida les opaques mystères; pareil au plongeur triomphant qui montre à la foule conclamante le trésor arraché au gouffre, il offre au monde ses pilules de *Columba*, toniques, astringentes, dépuratives, incomparable et peu dispendieuse panacée; Cela est beau, cela est noble, cela est sublime et la Reine le comprit, qui accueillit la dédicace de l'ouvrage où M. Riga synthétise ses travaux rédempteurs; cette précieuse marque de sympathie encouragera certainement le docteur à persévérer dans l'ingénieuse voie qu'il s'est frayée, où il marche d'un pas ferme, seul et sans concurrence; et le jour qu'une distinction plus choisie viendra colorier la boutonnière de sa redingote, les colombers eux-mêmes roucouleront leur sympathie congratulatoire.

De ce que les pigeons malades requièrent tant de soins, ne concluez pas qu'ils puissent s'en passer quand ils sont en bonne santé, surtout quand le train les amène vers l'endroit d'où ils s'évaderont en inscrivant au ciel mille tours joyeux.

Pénibles heures que celles du trajet : accoutumés à la libre expansion parmi les plaines fluides, les voilà entassés dans des paniers exigus où se froissent leurs plumes; alentour c'est le grincement des rails, la stridence des sifflets, la puanteur noire des fumées, les déchirantes éruclations des locomotives. Comme on serait mieux là-haut à déerrer en plein bleu, mêlés à la fuite floconneuse des nuages! Et l'eau ou est-elle, l'aimable eau claire délicieusement savourée? Hélas, il faut se résigner et tuer le temps à se remémorer l'exqu Coasté des choses absentes. Ils le sentent d'ailleurs, cessent leur verbiage dès que la machine a commencé de s'émouvoir, silencieux, blottis, chacun dans son coin, se

casant de leur mieux pour résister aux embarras qui les chagrinent. Mais ils ne sont pas abandonnés à leur triste sort : leur tutelle incombe au «convoyeur».

A celui-ci est départi un rôle capital.

Autrefois, lesté de la hotte bondée de concurrents, il carapatait, telle la muse d'Horace, au fil des chemins, et l'on saluait d'un bonjour légèrement moqueur ce piéton ahanant sous sa charge bruissante; ensuite, « le remorqueur » s'étant élancé au travers des campagnes, les chefs de gare, amialement priés, émirent de leur cellule les prisonniers reconnaissants; l'inexpérience de l'alimentation et des lâchers produisit toutefois des mécomptes et il fut avéré qu'il fallait introniser des spécialistes: d'où les convoyeurs.

Ceux-ci ont la surveillance paternelle des paniers qu'ils escortent; que les voyageurs aient à manger et à boire, qu'un soleil torride ne les incommode, qu'un courant d'air ne les enrhume, qu'un employé ne les rudoie, c'est à eux d'y prendre garde. S'il sont consciencieux, le convoyage n'est pas une sinécure; il les tient en haleine, les force de ne dormir que d'un œil, d'être debout à la pointe de l'aube, car les minuscules athlètes souffrent de la moindre négligence, et si la vigie fut défaillante, leur penne, au moment du tournoi, devie, tâtonne, traînaille en des orbes languides et la répercussion atteint le propriétaire à la fois dans sa bourse et dans sa gloriole.

Quelque soit le zèle du convoyeur, même en supposant qu'il ne s'enivre, ne tombe malade et ne rate la correspondance, il est prudent de lui adjoindre quelqu'un pour le contrôler et le remplacer au besoin. Les connaisseurs préconisent cette reduplication de sollicitude devant l'incurie des agents du chemin de fer, médiocrement colmbophiles et considérant les paniers vivants comme d'inertes colis lousculables

à merci. Ils jugent cette incurie au moins irrationnelle étant donné les bénéfices qu'ils apportent à l'administration. La plus infime de nos communes a ses colombiers; de mai à octobre, cent cinquante mille pigeons partent chaque semaine pour la France, nécessitant des trains spéciaux de Bruxelles, d'Anvers, de Gand, de Liège. Il serait donc équitable d'entourer d'un certain respect les petits êtres qui amènent ce surcroît de recettes; la logique serait ici d'accord avec la zoophilie.

*
* *

Au reste, ce péril accidentel n'est rien auprès de ceux qui attendent les gentils messagers au cours de leurs expéditions.

C'est l'épervier à l'œil perçant, à la serre tenaillante, tap; surtout aux anfractuosités des rochers où il élève, en espoir de rapines, sa vorace progéniture. C'est le braconnier canaille, dont le plomb assassin ensanglante la nue; c'est encore l'astucieux « colebeur » cantonné dans la région de Dinant à Namur, plus haïssable celui-là à cause de son hypocrisie, Le braconnier risque d'être pincé en délit flagrant; le colebeur opère en pleine sécurité, et, raffinement de barbarie, il dresse des pigeons à voler non loin de son toit, à attirer leurs innocents collègues sur la planche fatale d'où un mécanisme entendu les projette dans le filet liberticide. Ces frelampiers, à la bonne saison, font journallement une trentaine de prisonniers qu'ils écoulent à bas prix, vol méprisable que la tolérance provincialarde ne stigmatise d'aucune réprobation.

Quant aux amateurs froués par les manœuvres du colebage, on devine la sincérité de leur colère. Savoir abandonnées pour quelques sous leurs bêtes les mieux choyées, cela est d'autant moins régalant qu'il les vendent gros prix si le désir les en tient.

La vente est annoncée par les feuilles spéciales et l'état-civil de chaque sujet y est consigné, les succès obtenus, l'indication de la race, à laquelle l'éleveur confère son nom. Ainsi vous lisez pareils détails sous les numéros d'ordre, la date entre tirets étant celle de la naissance:

1 — 1885 — Mâle rouge, race pure Delmotte père. Très bon reproducteur, accouplé avec le numéro 2.

4 — 1883 — Mâle bleu, race pure Plétinckx, Valenciennes Creil, Paris, 27^e prix, Nouvelle Alliance, Brétigny, 37^e prix, au Navet, 893 concurrents.

9 — 1887 — Femelle pâle, race Dardenne, jeune du fameux rouge d'Omnozez, et du numéro 20. Retenue pour la reproduction; a fait Soignies.

21 — 1885 — Femelle rouge, fille du vieux rouge Trulle-mans. A obtenu quantité de prix comme jeune. En 1886, Douai, Arras, Rambouillet, 61^e prix au Navet, 1,545 concurrents; Châteaudun 82^e prix; en 1888, 184^e prix d'honneur à Orléans. En 1889, retenue.

La minutie des signalements atteste leur intérêt. Maintenant que la Belgique s'enfièvre pour les concours, que, aux environs de Liège, des villages entiers risquent leurs mises sur les favoris, tel d'entre eux est auréolé d'une réputation qui égale sa valeur à celle d'un cheval : on cite avec vénération celui de M. Thonon, d'Awans-Bierset qui, en 1888, triomphateur à Contras et à Mirande, valut vingt mille francs à son possesseur ; et les enjeux étant si considérables, il faudrait une étude spéciale pour dévoiler les fraudes qu'ils suscitent, souvent insoupçonnées, parfois démasquées à la honte des machinateurs.

La genèse des Sociétés et des journaux colombophiles ne requerrait point un moindre espace, que je me garderai d'envahir, rassurez vous, lecteurs amis.

Que suffisent quelques jalons fichés au galop.

Les Sociétés. Il y en a plus de deux cents à Bruxelles ; à leur tête est le « Martinet » dont le fondateur, M. Paul Tordo, initiateur intelligent, s'est acquis un renom dans le monde des colombers. D'autres sont à citer : MM. Carpentier, Janssens, Delmotte, Rey, Omnozez, Sluys, Clarembaux, Van Muylen, De Groote, Alardin, Bourgeois, Roch, Toulet, Barker, Van Celst ; à Anvers, MM. Van Bever, De Bond, Collignon, Lambert Büsch, Couturat, Gits, Randaxhe, Mies, Cassiers ; à Gand, MM. Cleempoel, Van Crombrugge, Van der Haegen ; à Liège, MM. Pirlot, Barbier, Lagasse ; MM. Hansenne, Copman, Delrez, Dardenne, de Verviers ; Gaillez, Tondreau, Luckx, Goding, Juste, de Mons ; M. Wegge, de Lierre.

Les journaux. *L'Épervier*, voilà dix ans, était en posture de prépondérance ; puis, en face, un adversaire se carra, *le Martinet*, fort soigné, fort prospère, groupant son millier d'abonnés fidèles ; MM. Van Celst et Tordo, épaulés par l'érudit et serviable lieutenant Gigot, en ont fait une publication des plus écoutées. Mais ici le terrain est bien aventureux à mon ignorance ; car les colombophiles, que leur sport d'élection semblerait vouer à la mansuétude, se scindent en deux partis adverses : les Montaignus du *Martinet* et les Capulets de *l'Épervier*. La seule lecture de ces feuilles indique de part et d'autre des dispositions irrécusablement belliqueuses. Qui l'eût pensé, grand Dieu, que la Discorde, la classique Discorde de Despréaux, échappée des mêlées du *Lutrin*, secouerait un jour sa torche hideuse parmi le roucoulement des colombes ? Irruption imprévue de la mythologie dans notre ère du téléphone ! Ah ! quittons ces différends impies et fredonnons, afin d'en chasser le souvenir, le chant expressif échappé au gé-

nie d'un barde échauffé d'un saint délire :

Tous les goûts sont dans la nature,

J'aime le pigeon voyageur.

Trouvez-moi un plaisir plus pur

Et je renonce à ce bonheur.

Quand mon roux rentre de voyage,

Qu'y a-t-il de plus ravissant,

Lorsqu'il demande en son ramage

A sa compagne en roucoulant :

Roucoutoucou coucou coucou coucou coucou

N'as-tu pas eu de galant

Roucoutoucou coucou coucou coucou coucou

Pendant que j'étais absent?

Voilà des vers, que vous semble? francs de rythme, alertes, imitativement harmonieux; et ils ont l'avantage, du moins, de n'être point la relavure orgueilleuse des forts aromes de Verlaine et de Baudelaire.

* *
*

Le pigeon, voyageur dans les concours, devient messager à la guerre.

Les colombiers militaires — l'alliance de mots est drôle — sont moqués de plusieurs, qui estiment plus pratique de mettre les différentes places en communication au moyen d'un réseau télégraphique souterrain; mais cette conception est médiocrement réalisable, d'éventrer à grands frais la terre pour y conduire des fils que l'ennemi découvrira sans beaucoup d'efforts et qui, une fois dénudés, seront périlleux ou inefficaces.

Combien plus sûrs, plus intelligents, plus fidèles, les messagers qui, durant l'année terrible, furent si précieux à Paris et à la France.

Au début, relate une encyclopédie, les dépêches étaient

exécutées à la main sur du papier très fin, puis vinrent les méthodes de réduction photographique et photomicroscopique. Le procédé consistait à centraliser les télégrammes, à les condenser d'abord en les typographiant, à les photographier ensuite à une minuscule échelle, en une série photomicroscopique. Quoique réduits à des dimensions imperceptibles, une forte loupe en permettait la lecture. Le journal, dit le colonel Hennebert, était ramené à un cliché de la grandeur du quart d'une cartet à jouer. L'épreuve était tirée sur une feuille de collodion très mince, du poids de quelques centigrammes: chaque page comportait près de vingt-cinq mille lettres; un ensemble de seize pages tenait sur une pellicule de quinze centimètres carrés et ne pesait qu'un vingtième de gramme. Un pigeon emportait une vingtaine de pellicules présentant la matière d'un in-12. Cent cinquante mille dépêches officielles, un million de privées ou de mandats-poste, furent ainsi expédiés; imprimé en caractères ordinaires cela formerait une bibliothèque de plus de cinq cents volumes.

L'intérêt de ces résultats est si criant qu'un officier de notre armée, M. le lieutenant Gigot, auteur d'un ouvrage considérable, la *Science colombophile*, hautement prisé en France, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, préconise l'installation, chez nous, de colombiers militaires.

Il suffirait de mettre Liège et Namur en relation avec Anvers; soit six stations et quatre mille six cents pigeons pour un service de six mois. La dépense annuelle? Moins de quinze mille francs.

Se décidera-t-on à grever le budget de cette somme? C'est probable, en présence des bonis dont les papiers officiels soulignent la mirifique pléthore; et quelque hâblerie s'insi-

nuât-elle dans cet optimisme financier, il serait d'une prévoyante gestion d'enrôler et d'instruire, en vue des catastrophes possibles, ces jolis messagers qui bravant les obus, rayaient le morne ciel gaulois d'un vol d'espérance.





**COCHERS,
CRIEURS DE JOURNAUX
&
COMMISSIONNAIRES.**

Gens de la rue, mêlés à notre flâne et que notre regard rencontre sans cesse ; curieux précisément parce que nous ne savons rien de leur intimité, de leur *home*, de leur famille.

A toute heure, ils sont là, qui, devisant en groupes, qui, affalés sur leur siège, qui, glapissant leurs feuilles aux quatre coins de l'horizon ; et leur présence est si impérieuse dans sa banalité qu'elle s'inféode au décor où il se meuvent ; sans eux, qui ne nous sont rien, il nous manquerait quelque chose. Ils sont nos serviteurs de virtualité et nous passer totalement d'eux serait une prétention paradoxale ; très libres, très individuels, la prestation de leurs offices dépend toutefois de notre geste ; nous avons chez eux, sur le pavé égalitaire, des égaux à la fois et des domestiques.

Puis, situation anormale, une perpétuelle réglementation (pardon du mot puamment administratif) dirige leurs actes.

Ne vous imaginez pas qu'ils aient songé d'assumer, à leur antaisie, la besogne, de s'établir à leur poste sans préalable empêchement; ils doivent exhiber le certificat qui atteste leur aptitude et leur moralité.

C'est de louable prévoyance et ici encore s'affirme notre indubitable progrès dans les voies civilisatrices.

A mesure que tourne la planète Terre dans le quadrille des constellations, le certificat déifié accueille nos encens fidèles : c'est lui qui autorise les audacieux à dresser des tours sublimes, à envoyer des ponts sur les vastes mers ; c'est lui qui permet aux pédagogues de façonner les âmes jeunes, d'en modeler la cire ductile, de mesurer à leur aune de calicots l'ampleur des incommensurables génies ; c'est lui qui fait les grands capitaines, manieurs des masses passives algébriquement convoyées à la mort ; c'est lui qui ouvre la porte des prétoires, vérifie les balances du Juste, guide les pas chancelants de la veuve et de l'orphelin ; c'est lui qui, à l'heure des dernières clartés, reçoit les confidences de l'agonie qu'il se charge—pas d'erreur—de présenter au Seigneur complètement purifiées et récompensées illico d'une béatifique éternité.

Qui donc a émis cette ânerie que la foi périlait ?

Elle est simplifiée, voilà tout ; elle a émondé les branches parasites, amputé la redondance des vaines controverses et elle s'est courbée, d'une génuflexion unanime, devant l'omnipotence du Certificat. Celui-ci est Dieu et les bureaucrates sont ses prophètes, les nobles bureaucrates aux yeux sages, aux mains lentes, à la marche hiératique, somnolents contempleurs des papiers jaunis et des cartons verts.

La voilà, la vraie Religion, douce, tolérante, universelle ; la voilà, la réforme authentique, estampillant de sa marque rectificatrice professeurs, guerriers, juges, avocats, prêtres,

médecins, ingénieurs, architectes, sans oublier les cochers les crieurs de journaux et les commissionnaires !

* *
*

Ces derniers, proférons une lapalissade, font les commissions.

Lesquelles ? Toutes.

Et cette réponse implique une pluralité de contingences.

Les stationnements sont d'autant plus rémunérateurs qu'ils sont plus centraux, plus proches des hôtels cotés. Les commissionnaires ne les élisent pas, disséminés par l'injonction irréfragable de la police; s'ils se casaient à leur volonté, les boulevards en regorgeraient tandis que les extrémités du corps urbain en seraient dégarnies.

Le gros de l'armée prend les besognes vulgaires, transport de malles, de paniers, de colis, l'élite a l'aubaine des commissions qui confinent aux missions.

Il est de ces missives délicates qui répugnent aux inflexibilités de la poste, qu'un hasard contraire, gros de suite jâcheuses, peut amener entre des mains dont elles brûleront les doigts. S'en constituer le facteur, ce serait susciter des soupçons, gâter peut-être irrémédiablement la fleur de l'idylle ébauchée. Pourtant la prose est là (les seuls collégiens versifient encore en des hexamètres polissons), il lui tarde d'arriver à destination, de convoquer l'aimée à quelque partie gauloise, de l'assurer d'une flamme passionnelle décidée à ne s'éteindre qu'avec le flambeau des jours. Pauvre prose, qui sera ton introducteur ? Hé le malin commissionnaire !

Patelin, obséquieux, il te va glisser dans sa blouse, et si, au logis indiqué, la mine d'un grotesque Othello se fronce à sa venue, il n'aura garde de te présenter bêtement à Desdémone ; il ânonnera des excuses pour son erreur d'étage tout en lançant un de ces regards qu'appréhende au vol la divina-

tion féminine... Desdémone, sur le palier, t'agrippera prestement, folâtre prose, te cachera dans la tiède cachette de son corsage, cependant que, dégringolant les marches, l'homme à la plaque exultera de la monnaie offerte et de l'Othello vulcanisé !

Sa cautèle va plus loin.

Il existe, loin des yeux indiscrets, des asiles aux « lambris dorés » aux plafonds bariolés d'aimables peintures, où l'inconnu est incontinent chez lui sans présentation. Cela rappelle les mœurs antiques.

A peine a-t-il franchi le seuil de la demeure, un timbre grave convie les nymphes — ombre de Fènelon sois leur propice ! — à saluer l'hôte envoyé des Dieux; et, obéissantes, elles s'empressent autour de lui, le haranguent de douces paroles, chassent les noirs soucis qui obombrent son front, décrivent les gestes eurythmiques qui font couler parmi les membres lassés les délicieux effluves du désir. L'une d'elles, parfois, laisse de ses lèvres d'ambrosie tomber de suaves cantiques, ou promenant ses mains polies sur les touches d'ivoire, déroule les fins tissus musicaux des Offenbach et des Métra. L'étranger, captivé dans cette molle atmosphère, subit le charme des sons et des parfums; ses narines se dilatent aux capiteuses fragrances, son chef dodeline à la cadence subtile des harmonies, et bientôt quelque mignonne Eucharis, pudiquement détachée de ses compagnes, l'invitera à la réciprocité des ineffables confidences.

En notre siècle de platise, le commissionnaire est resté mythologique et le *Dictionnaire de la fable* de Chompré est son bréviaire; aussi a-t-il l'intuition de l'ennui, et dès qu'un passant cosu s'ennuie évidemment à la ^{nième} puissance, il sait l'urgence de le divertir par une opportune mythologie. Il l'aborde humblement, s'excuse de la liberté grande

s'offre comme initiateur aux agréments qui dispersent la mélancolie. L'ennuyé acquiesce et suit le guide roué; celui-ci, tel Achille aux pieds rapides, le mène aux paisibles asiles, où cette adduction lui vaudra un coup de vin et quelques deniers.

Une aubaine autrement sérieuse lui échet quand il gagne à une fabrique de dentelles la visite d'un commis-voyageur.

Cette industrie des dentelles est l'une de celles où se marque notre ingéniosité de facture, elle constitue assurément le mode le plus attirant de l'activité bruxelloise, la superexcellence du pain d'épices restant acquise à la cité des Artevelde. La concurrence y est féroce et de chaque instant, explicable par l'importance des bénéfices; il est donc équitable que celui-là touche sa prime qui a détourné le gaudissart de sa maison coutumière.

Dans le microcosme des gens à plaque, la chasse à la dentelle prend un singulier relief; ils y voient une façon peu éreintante de grossir leur aléatoire revenu; et leur amour propre s'enorgueillit de la grivelée; ils se considèrent investis du pouvoir censorial à recommander telle «firme» au préjudice de telle autre: ils en oublient l'appau du lucre, s'illusionnent d'un sens artiste dont la prétention seule est réjouissante.

Artistes, plusieurs le sont dans un domaine moins ambitieux, lorsqu'ils procèdent à l'emballage de glaces, de pianos, de meubles riches. Ils étudient, combinent, obvient au désastre des heurts, distribuent, d'une méditative lenteur, la paille protectrice. Progressivement la voiture se charge, plaisant capharnaüm de blocs et de lignes, guetté, en espoir d'éroulement, par la badauderie sournoise; enfin l'entas est parfait, ni trop serré ni trop lâche, modèle de résistance

élastique; le commissionnaire alors redresse l'échine, modestement fanfaron de son succès et, majestueux, intime au conducteur :

— Vous pouvez rouler, *je réponds de tout!*

Il en répond, il le jure, il engagerait sa parole d'honneur, il en mettrait sa dextre au feu et son facies épanoui ostente la satisfaction du devoir accompli. du magnanime effort héroïquement perpétré.

Le malheur veut que ce facies, consignons-le d'une plume endeuillée, s'enlumine maintefois pour des raisons moins méritoires.

C'est blâmable, certes et digne de provoquer les objurgations des innombrables membres de sociétés de tempérance qui ne s'entonnent que triplement verrouillés les damnables liquides ; j'oserai toutefois, dussé-je me voir soupçonner de pochardise incoërcible, expliquer, sans en déduire nulle approbation, le commun penchant des commissionnaires.

Debout dès le matin pâle. sortis du sordide logis où grouille le ménage, lestés de café chicoracé et de pain à la margarine, les voilà piétés au poste de trimage, attendant l'illusoire clientèle. Autour d'eux, c'est l'éveil de Bruxelles: des ouvriers balourds râclant le trottoir de leurs souliers ferrés, l'invasion des maraîchers dont les chiens haletants traînent les bondissantes charrettes, le rais de jaunâtres lumière fusé d'un cabaret d'où s'essorent des clameurs enrouées, la fuite molle d'un couple « chic » au rez des maisons blafardes, et, dans un souffle triste, le clignotement, à la lueur accrue, des nocturnes réverbères.

C'est le moment de « tuer le ver » d'avalier une « bobyntje » de genièvre; le ver n'étant pas solitaire, on en tue deux ou trois, non par amour du boire, mais parce que rien n'est plus dangereux que les vers, d'une multiplication plus

prompte, et qu'on ne saurait les massacrer d'un enthousiasme trop furieux. Ils massacrent, les piètres hères, ils immolent, ils exterminent jusqu'à ce que flageolent les jambes.

Le jour, maintenant venu, coule à longs flots dans les rues éveillées, baigne les toits, inonde l'étendue, et ils sortent étourdis, l'estomac ballonné de nourriture sale, le cerveau martelé d'ignominieux alcool.

Tout les invite à l'ingurgitation, même le vocabulaire ; ils reçoivent un « pourboire » et le mot ne révolte aucun linguiste ; offrez-leur un « pourmanger » ce qui serait de logique humanitaire, les mânes de Littré vous poursuivront pendant l'horreur des nuits profondes.

D'autres, déchus de leur pristin confort, se remémorent qu'ils furent « quelque chose » et l'âpreté du souvenir les rue à la recherche d'un oubli bestial.

Heureux les rares de volonté chevillée qui laissent le sol natal et s'en vont bravement, en enfants perdus, quérir une autre patrie !

*
* *

Nombre de commissionnaires « font la place » avec le voyageur, et forcément une camaraderie se noue entre eux, nuancée de respect d'un côté, consciente de sa supériorité, de l'autre.

Le gaudissart raconte à son compagnon ses petites affaires de ménage, ses succès ou ses rebuffades, les commandes reçues, ses chances d'agrément auprès des maisons qu'il n'a pas encore attaquées.

Le provincial l'entretient de potins locaux, heureux de pouvoir prolonger sur le sol bruxellois ses minuscules commérages ; l'autre, machiavélique, simule un véhément intérêt, très méprisant au fond de ce monsieur en paletot qu'il se ventrouille parmi de semblables niaiseries ; et ils chemi-

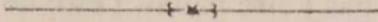
nent ensemble, peinant les heures laborieuses. A la longue ils sont duo dans l'unisson de leurs soucis : le monsieur plaint affectueusement ces braves gens obligés de trôler sans trêve, qu'il vente, poudroie ou pleuvine, sur le pavé patouilleux; l'homme à la plaque exhale une déférente miséricorde envers ces représentants de commerce si intelligents, si subtils, butés au butorisme des clients hargneux; et tous deux soulagent, en les ressassant, leurs ennuis.

La régularité de ces courses est fructueuse aux commissionnaires; aussi n'épargnent-ils aucune facienda pour accaparer le travail d'autrui; de là des aménités poissardes, des jurements, des empoignades qui nécessitent le transport des belligérants à des postes antipodiques. D'ailleurs quand une raison sérieuse de brétailler s'est levée entre rivaux, ils trouvent moyen quelque soir d'ivrognerie, de se joindre et d'instituer un pugilat magistral, après quoi, escortés d'approbatifs camarades, ils s'en vont, la trogne en compote, fêter au bouchon d'en face l'évènement de la réconciliation.

A quoi bon les haines éternelles? Puisque leur pire ennemi leur est inaccessible, j'ai nommé le téléphone.

Depuis le jour néfaste que ses fils bruissants hachurent le ciel de portées agrandies dont les oiseaux sont les notes mouvantes, les commissionnaires ont reçu un coup aussi douloureux qu'inattendu; ils n'avaient pas prévu que les «allô, allô» émis devant une plaque noire aboliraient la vertu de leurs bras de leurs jambes. Ils le savent maintenant, d'expérience cruelle, et ils nourrissent un ressentiment implacable inopérant hélas! contre l'invention édissonienne; mais leur soif de vengeance les suit dans la tombe et quand, les nerfs disloqués, vous vous époumonnez à

requérir de la boîte ironiquement muette une communication qui ne vient pas, songez que peut-être l'appareil a été détraqué par l'âme irritée d'un commissionnaire!



II

Le cocher se tient de loin supérieur au commissionnaire : il contribue à l'arrondissement des finances municipales.

Elles sont terriblement réfractaires ces finances, terriblement périlleuses à ordonner; toute personne qui sait apporter son ruisselet numéraire à la commune rivière des recettes relève le chef et se met en posture d'arrogance: de là l'insolence du contribuable.

Celui-ci n'est pas l'être banal, l'être de nul rapport dont les jours fluent sans avantager le budget d'un maravédis; c'est un personnage de marque, une entité individuelle, une hypostase, presque une entéléchie; il assure la marche des événements, les mœurs de la cité, la discipline de l'organisme administratif; il lui semble pouvoir brandir le glaive de la loi, manier les canons tonnans, endiguer le flôt montant des revendications populaires; s'il était le gouvernement, le bonheur lui irait à la continue sur la machine ronde, les alouettes se logeraient toutes rôties dans la bouche des populations; du sol surgiraient spontanément les fleurs miraculeuses, et les moutons peut-être bondiraient protégés, comme en l'églogue virgilienne, de toisons versicolores. Pourquoi pas? Il est, saluez, Monsieur! — con-tri-bu-able!

Or, quelle meilleure contribution que le droit perçu par éfilité sur les voitures? Deux cent trente cinq mille francs, a rente est joliette et de nature à justifier la jactance des portejouets. Cette rente ils en sont la cause efficiente et lorsqu'ils cabassent entre eux, croyez que cette orgueilleuse cogitation émaille leurs propos: nous arrondissons le budget.

A regarder de près l'allure des choses, leur précellenc

éclate aux yeux des moins perspicaces.

Au repos ils planent, tel le clown de Banville, au-dessus des fronts de la foule; ils ne vont à personne, l'on vient à eux leur demander s'ils sont libres; cette formule est déjà un hommage, puisqu'elle reconnaît que la liberté est leur état normal; si quelque malotru s'avisait de leur dire: Etes-vous esclaves? il courrait le risque de véhémentes escourgées; quant à la plaisanterie qui consiste à leur ricaner au cas d'une réponse affirmative: Tant mieux, vive la liberté! elle est aussi rance que les dessins de M. Odilon Redon; à peine sert-elle de loin en loin à d'imberbes étudiants, frais issus de leur bourgade.

Le cocher est tellement imperméable à la blague que l'unique vocable péjoratif dont l'étiquette ait prévalu, celui d'automédon, loin de le décréditer, ressuscite le grandiose fracas des mêlées homériques; il le sait, n'en doutez pas; qu'un philistin à prétentions spirituelles lui donne du « Monsieur 'Automédon» en goguenardise, il haussera les épaules en murmurant: Ganache, va! On voit bien que tu n'as pas lu l'Iliade!

Dans l'exercice de ses fonctions, il apparaît dominateur; imperturbable, il roule parmi l'effarement des piétons qui se garent, l'œil ailleurs, indifférent à cette chair qui circule et qu'il écraserait sans le moindre remords. Que lui importe la vaine agitation ambiante? il mène son char, il tient son fouet.

Ce fouet est un symbole et un privilège.

Privilège. Les lois, démocratisées sans cesse, ont enlevé l'épée à la noblesse qui, des siècles, s'en glorifia; elles ont laissé au manant de la guimbarde le fouet qu'il adore faire siffloter aux oreilles, du haut de son juc.

Symbole. Ne nous vantons point d'une égalité nommément gravée aux façades officielles; l'automédon, d'un

brandissement de sa corde, nous rappellerait au sentiment de notre infériorité!

On lui reproche sa brutalité, moi' je le déclare athénien, athénien sans nulle tare béotienne, athénien genre Périclès. Car enfin, si les Destins l'ont installé à perpétuelle demeure au-dessus du niveau de ses contemporains, s'ils ont résolu qu'il n'irait jamais à pied sauf en cet endroit sonore où les rois mêmes se dirigent pédestrement, s'ils lui ont octroyé le fouet, marque irrécusable de la suprématie, c'est qu'il était, de par l'imprescriptible ananké, reconnu l'arbitre de nos vulgaires destinées, c'est qu'il pouvait, à l'instar de l'idole hindoue, nous obruer d'un piétinement souverain.

Pourtant il nous épargne; son aménité va jusqu'à nous avertir par un cri spécial de l'imminence de notre écrabouillement. A Bruxelles ce cri est éminemment personnel; ce n'est ni «hon!» ni «euh!» ni «ah!» cela se rapproche de «huoh!»; mais un simple assemblage de lettres ne traduit pas la complexité d'une onomatopée où se fondent la menace, le commandement, la puissance et la pitié.

L'ordonnance de police a la naïveté de cette injonction, à son article 36: Au tournant des rues, les voitures doivent aller au pas.

Impossible de trahir une candeur plus désarmante.

Dès les origines une convention tacite à laquelle nulle dérogation ne fut encore constatée est intervenue entre les détenteurs de rênes: c'est qu'au tournant des rues ils mèneraient leur caisse au triple galop, tandis que, si le voyageur est évidemment fébrile de hâte, ils la traîneraient avec une suprême indolence. Cette antithèse leur est atavique et il faut la légèreté des « sphères officielles » pour l'avoir ignorée. Il leur reste un moyen de réparer, aux dites sphères: qu'elles enjoignent aux voitures d'atteindre le maximum de vélocité

aux tournants susnommés; il est quasi certain qu'elles seront obéies à rebours, privant malheureusement ainsi les curieux des chutes, renversements, contusions, bris de mâchoires et de fémurs, dont est si friande l'humaine badauderie.

Le cocher n'est guère disciplinable: il toise le sergot, ce piéton; il tond le bourgeois, ce «monsieur»; il carotte le patron, cet exploitateur. Est-il pris à l'heure ou à la course? Il soutient opiniâtrement que vous avez choisi celui des deux modes qui lui est avantageux. Vous êtes-vous embarqué insoucieux de consulter le prochain cadran? Il argüe de sa montre, une montre infailible, pour vous soutirer dix sous, N'êtes-vous pas ferré sur la délimitation des périmètres? Il réclama mordicus une indemnité de retour.

Le problème est pour ce mathématicien ténébreux de céler au loueur (on dit louageur en bruxellois) une part de son travail: il empoche la différence. Ce problème, un esprit ingénieux est en passe d'en impossibiliser la solution. M. Gennote a imaginé un compteur enregistreur dont plusieurs voitures sont munies déjà: un tracé graphique se déroule à mesure de sa marche, actionné parle poids du voyageur, il s'arrête à la descente; avec cet invisible appareil plus de gauperie dommageable au patron. Thémis y trouve également son compte, en suivant pas à pas, à quelques secondes près, l'itinéraire du criminel ou de l'innocent qu'elle traque: c'est une véritable aubaine pour nos juges d'instruction; leur perspicacité, leur instinct de divination bien connus y prendront un nouvel accroît. Seulement M. Gennote s'est mis à dos une corporation redoutable. Il a, semble-t-il, oublié l'aventure de ce novateur qui voulait, au moyen d'une publication hebdomadaire, l'*Anti-pourboire*, supprimer l'un des plus criants abus des deux hémisphères; mais les chevaliers du tablier menacés dans leurs intérêts, car un vent de fronde

se levait contre eux, infligèrent à l'imprudent une de ces tripotées qui marquent d'une pierre noire l'existence d'un consommateur; après cette exécution le pourboire refleurit avec un redoublement d'insolence. M. Gennotte a-t-il réfléchi et ne craint-il pas les représailles des automédons dont il bouscule si inopinément les pratiques carottatoires ?

Beaucoup d'entre eux, il est urgent de le proclamer, ont autant de conscience, voire plus, que ceux qu'il trimballent; interrogez M. Gillet, le serviable fonctionnaire qui préside le département des objets perdus: il n'est pas de semaine qu'ils ne rapportent loyalement des montres, des cannes, des parapluies, des bijoux, des corsets... perdre son corset en fiacre c'est d'une distraction esbrouffante; cette distraction toutefois est assez fréquente principalement à la belle saison.

Le péché mignon des cochers, c'est leur éternelle tendance à se rincer le gavion; leur nez flamboie en pivoine, leur estomac réduit aux dimensions modestes d'un coffret le fabuleux tonneau des Danaïdes; certains se sont concilié la faveur de clients même ment enclins à l'ingurgitation. Ils sortent ensemble, lampent d'affilée bitter, faro, lambic, stout et cognac, dissertent et divaguent, finissent par s'administrer de réciproques tatouilles, au gaudissement de la galerie. Il entre dans la coutume de ces singuliers duos de prolonger l'orgie, de vadrouiller cahin-caha de caboulot en caboulot; on dormaille sur un coin de table, les coudes poissés d'alcool, l'haleine nidoreuse, sous le chuintement du gaz mi-baissé; puis l'on va se remettre en buvant du café noir aux environs de la Grand'Place à l'heure du marché matinal, au milieu de l'odorante marée des légumes.

L'excuse des cochers volontiers poivrots est l'interdiction qui leur est enjointe de fumer: à défaut de tabac, ils se rattra-

pent sur le liquide. Leur plénification cause parfois des incidents mouvementés, d'autant que nulle capitale n'est si riche en raidillons que la nôtre: Montagne-de-la-Cour, Montagne-aux-Herbes-Potagères, Montagne-des-Aveugles, Montagne-des-Géants, Montagne-des-Quatre-Vents, Montagne-du-Parc, Montagne-de-Sion, Montagne-de-l'Oratoire, toute une cordillère dont la montée et la descente sont pareillement délicates pour le voyageur, pareillement douloureuses au locâtiſ qui s'époumonne; on a dit que Paris était l'enfer des chevaux; Bruxelles en est au moins le purgatoire.

Le conducteur de tramway est d'un cran au dessus de ses collègues des stationnements; la régularité de ses offices le rend presque fonctionnaire; il taille des bavettes avec les habitués, est au courant des fluctuations de leur santé, se permet une plaisanterie, signale souvent au reporter en chasse la bonne nouvelle d'une maison qui flambe; amène et joquace, il garde bouche close aussitôt qu'il s'agit de politique; l'interlocuteur dont les convictions auraient été froissées, pourrait s'adresser à l'administration..

Les charrettes de brasseurs sont gouvernées par des colosses à trogne vermillonnée accoutrés du large pantalon, de l'ample veste de pilou; le galop est leur seule allure; quand a rue s'étrécit ou s'encombre, ils vont un peu plus vite; ils passent en bourrasque dans le fracas discors des pavés et des vitres; arrivés, il déchargent, balourds, les tonneaux balourds, comme eux pesants et pansus.

Au sommet de la corporation, à laquelle il s'estime étranger, plane le cocher de maison. La tenue est son idéal; il lui faut de la tenue, n'en fût-il plus au monde; tout respire chez lui le calme et la majesté, la décence et la bonne nourriture; en vieillissant il atteint même une telle solennité qu'il en devient humiliant pour la haute société où coulent ses loisirs

plantureusement rémunérés : des vidames pâlisent devant lui; il dégotte les ambassadeurs.

Sur son siège il est plus sculptural qu'Hippolyte sortant des portes de Trézène; il sait que de précieuses existences sont commises à sa virtuosité et s'il laisse, d'une main apparemment distraite, flotter les rênes sur ses coursiers, son âme est vigilante, et méditative.

Les jours de sortie, par contre, il jette la dignité aux orties; il lui plait de s'anuiter en de populaciers caberdouches — de s'encanailler.

*
* * *

Trois mille six cents individus des deux sexes sont, d'après la statistique communale, crieurs de journaux; ce chiffre montre l'expansion de la presse bruxelloise qui promet d'aller crescendo, épandant sur les foules avides des feuillets toujours plus nombreux.

Nous sommes proprement l'ère de la prose diluvienne; jamais l'encre n'a fusé en nappes si torrentielles, jamais papiers noircis n'ont développé de longueurs si kilométriques; jamais la tribu journalreuse ne fut si dense ni si fourmillante. L'homme de lettres sévit, car le titre a bel air sur une carte de visite et aussitôt qu'un monsieur, vaguement présenté jadis à la grammaire, a casé, à raison de deux sous la ligne, la narration de quelques incendies, viols ou adultères, il s'annonce « homme de lettres » en son bristol; journaliste n'est pas assez noble, « reporter » est une dénomination mé-sappréciante employée par les gens qui ne savent pas l'anglais; homme de lettres est le mot juste, congruent à à l'excellence de l'emploi; avec le beau bristol flatteur on peut, quand on écrit à Zola, lui donner du « cher confrère ».

La foudroyante multiplication du gendelette s'est escortée d'un corollaire: celle des colporteurs de gazettes, très diffié-

rents d'allure et de bénéfices.

Les uns quasi-célébrités, ont leur clientèle assurée, mas thématiquement rencontrée à tel endroit, à telle heure ; il ne crient pas la marchandise, ils se bornent à signaler l'article amusant du jour, d'un ton connaisseur qui persuade l'emplette; le *Figaro*, le *Gil Blas*, le supplément de la *Lanterne* s'enlèvent rapidement comme le *Petit Parisien*, l'*Intransigeant*, le *Petit Journal*; leurs vendeurs forment l'élite de la légion.

Les autres, le troupeau des lignards, se ruent à la conquête de la ville depuis quatre heures et demie, moment où paraît la première édition de *l'Indépendance belge*, infiniment précieuse au public et aux sympathiques confrères qui daignent démarquer au prix d'une paire de ciseaux les informations qu'elle paye de ses deniers, jusqu'à la sortie des théâtres et des cafés-concerts.

C'est, dans les quartiers du centre principalement, une polyphonie sauvage d'appels, de hurlements, de vociférations rendus plus déchirants encore par cet invraisemblable accent marollien» qui n'a de second comme virulence comique et traînarde qu'au fond des villages congolans.

Le métier, extraordinairement dur, est d'une rémunération aléatoire; il ne nourrit pas son homme, ni, *a fortiori*, un ménage; tout au plus fournit-il un appoint.

Aussi nombre d'écloppés le tournent en mendicité clandestine; il ont une façon si attendrissante de vous présenter la feuille qu'il n'est réellement pas permis de la récuser.

L'un d'eux, atteint de chorée incurable, se traîne éternellement le long des murailles; le supplice le tenaille de ne pouvoir se reposer, dormir, s'asseoir; la nuit son corps tremble secoué par les lardons de l'inplacable mal, ses paupières s'ensanglantent, il aspire après la lumière qui le conduira, ruine

frileuse, au milieu des passants distraits que sa plainte muette importune.

Les enfants aussi colportent les journaux; ils ont le talent de se faufiler entre les tables à la terrasse des cafés, toujours dispersés par les garçons, toujours renaissants aux côtés du consommateur; d'aucuns camelottent des canifs, des boutons de manchettes, et ces obsédantes «allumettes-bougies» dont Bruxelles subit, à chaque carrefour, l'offre persécutrice; quand on les remballé, ils œillaient goulûment le sucre négligé là.»

— Monsieur, je puis emporter?.,.

Et il le rafflent prestissimo, devançant la permission.

La pluralité des bourgeois est bourrue aux mêmes piaillants mais il en est d'amusants qui croient devoir, pour l'édification des voisins, les interroger d'un air entendu sur leur existence, celle de leur famille, leur fréquentation ou leur absence de l'école.

Le gosse est médiocrement récréé du colloque, il préfère rait que le catéchiste lui prît ses journaux ou ses allumettes; le bourgeois, au contraire, exulte intimement, arrondit le le geste, ponctue, d'un accent pénétré, des périodes moralisatrices; et il rentrera convaincu de la persuasion de son homéie, épanoui d'avoir pu jouer les Saint-Vincent-de-Paul au plein air, gratis, en battant son absinthe.



à GUSTAVE FRÉDÉRIX





EN MARCHÉ.

En marche à travers la ville, au hasard, sans nulle préconception de paronama ; on échouerait à prétendre portraiturer en quelques pages la physionomie complexe de « l'agglomération bruxelloise », comme l'étiquette, avec une barbare inexactitude, l'officielle terminologie ; en réalité Bruxelles est un organisme personnel, nettement distinct de chaque faubourg et chacun de ceux-ci se différencie des autres.

Peut être cette flâne sera-t-elle agréée de ceux dont je me constitue le cicérone, d'autant plus qu'elle est le chapitre terminal de mes études sur *Bruxelles vivant*. Non que je me flatte d'avoir scruté toute la vie de Bruxelles : je n'ai parlé ni des avocats — il est qu'ils parlent assez d'eux-mêmes, — ni du monde sportif et des courses, si envahissants dans leur double anglomanie, ni de l'ouvrier et des taudis où il pullule ; mais il vaut mieux que

l'on dise « déjà » plutôt que « encore » à l'annonce du cycle révolu, et, arrivé à mon dernier stade, le défère à un doux office en remerciant les lecteurs qui sympathiquement ont suivi le fil de ma prose ; le directeur et le rédacteur en chef de *l'Indépendance belge*, MM. Gaston Berardi et Charles Tardieu, qui, d'une commune indulgence, l'accueillirent dans ce salon où sont fêtés les illustres écrivains ; aussi mes amis du *Journal de Bruxelles*, du *Tirailleur*, du *Patriote*, de la *Réforme*, qui en reproduisirent des extraits rehaussés de louanges dues à leur trop gracieuse confraternité ; je remercie également d'une âme non moins gratifique les quelques anonymes dont le zoilisme me dépêcha, à propos de mon amphigouri, des missives burinées dans un français défailant ; ça reconforte diantrement, l'inintellectualité des gagas.

*
* *

La Grand'Place est le centre mathématique de la « capitale » dont en même temps elle est le joyau.

La haute flèche grise fièrement surgie, couronnée du Saint-Michel allégorique prostrant le dragon, l'harmonieux groupement des demeures centenaires, aux façades polychromées festonnant leurs silhouettes incurvées sur quoi s'érigent ici un évêque bénisseur, là une lourdeur de vaisseau surchargé, plus loin la majesté d'un bronze où s'affirme le geste impérieux d'un héros ; la fourmilière des venelles confluentes d'où s'évadent des odeurs de mangaille cossue, le profil entrevu de la Bourse voisine lui confèrent un cachet particulier d'archaïsme exquisement modernisé.

Le dimanche, la place est en fête : les fleurs s'étalent, tapis bruissant, piquées des amples parapluies rouges, abris des vendeuses ; des couples circulent, contemplant, marchant, empletent ; à côté, les chiens attendent, résignés,

le moment d'être emmenés par un nouveau maître, les uns gracieux, spirituels, évidemment amijolés, les autres broussilleux, sordides, évoquant le masque vieillot de certains récidivistes; en face, l'amoncellement des paniers et de cages détient les pigeons et les oiseaux qui s'efforcent d'illusionner de pépiements redoublés l'amertume de l'encelulement; des perroquets mornés, l'aigrette recourbée, guettent le doigt à mordre, reluqués admirativement de la marmaille qui s'évertue à les «faire parler»; des sacs se carrent, gonflés de semences et de graines; les gars épais, la tignasse rancie de pommade, proclament des almanachs, des journaux, des brochures; au fond d'une cave des individus à mine plombée s'entonnent le brûlant café noir tarifé dix centimes; les colporteuses vauerrent, menant la charrette, glapissant les denrées, haineusement toisées du boutiquier qui s'irrite de leur concurrence; des ruraux défilent par groupes, arborant le sarrau et la luisante casquette, toujours en appréhension de quelque vilain tour, la hure ahurie; par la porte des cabarets fusent les exclamations, les disputes, les rires, acidulés du crin-crin d'un musicastre; sur le trottoir de la «Permanence», des policiers se promènent, glorieux dans la tenue dominicale, conscients d'incarner l'ordre et l'observance des règlements.

De la Bourse aux Augustins (cette Madeleine du timbre-poste), c'est le boulevard de Paris, moins les arbres, les voitures et l'esprit; hors ces minimes facteurs, la ressemblance est adéquate : bâtisses en casernes, boniment des camelots, manège bruyant des loueuses de spasme, cafés miroitants de glaces accostés de terrasses où courraient le zèle matois des garçons. Même l'heure verte y sonne, « à l'instar », importée comme l'institution du pourboire et des bouibouis. Besoin factice où la jactance n'est pas étrangère; on a

tant ergoté autour de l'absinthisme qu'il est presque crâne de prendre une absinthe; c'est un breuvage suspect, mal-faisant, déclaré toxique par plusieurs princes de la science; osons l'ingurgiter, se suggère le bourgeois bienveillant; et il ingurgite, à menus glouglou, frissonnant délicieusement à la possibilité du péril d'absinthisme; il passera au faro et au lambic le jour que les sommités de la pathologie auront découvert le lambicisme et le farotisme; en attendant que ce jour ait lui, il buvotte son absinthe, c'est plus fin de siècle.

Cette gallicisation de nos us est si despotique que les estaminets flamands sont à peu près introuvables; ils se sont adonisés, adultérés de comptoirs de marbre, de prétentieux vitraux historiés, de vomitifs peinturlurages; et l'on y voit de petits messieurs odieusement fagottés à la britannique, qui seraient supportables s'ils avaient le goût de conserver les modes et les coutumes patriales.

Combien plus attirants ces rares établissements dont le caractère n'a pas varié!

Il en est un près de l'église Sainte-Catherine, à vingt pas des absinthes parigotes, en ce curieux quartier imprégné des fortes effragrances de la halle aux poissons, où la Tour-Noire, parmi les correctes constructions qui l'enserrent, lève une vision du moyen-âge: pas de plancher, le pied s'étonne du propre carrelage rouge qu'un sable menu jaunit d'arabesques; aux murailles blanchies à la chaux pendent, reliées par une ficelle, les affiches d'adjudication; les chaises grossières entourent les tables de bois verni; deux becs de gaz, coiffés de cloches de verre, dardent leur flamme violente vers le plafond caligineux. Une vieille entre parfois, riieuse et ratatinée, offrant les crevettes, les œufs durs, les couques, les «caracolles» étagés dans le panier qu'elle trimballe; si ces produits ne vous tentent pas, demandez

une «tartine au *potte-kaas*» à la bonne qui trotte, les bras nus, de la cave au comptoir et vous dégusterez, en l'arrosant d'un lambic savoureux, le blanc fromage épicé d'oignons.

Tout le bas de la ville retient l'empreinte brabançonne. Des ruelles stupéfiantes s'entr'ouvrent, barrées d'une borne prohibant l'intrusion d'un fiacre problématique; la plus célèbre, celle d'Une Personne, ne dément pas son baptême et encore faut-il, pour y pénétrer, que la personne soit de corpulence médiocre; un ruisseau l'irrigue, formé de l'odorante mixtion des eaux ménagères et d'autres liquides émis par des pochards incontinents; les pierres gluantes paraissent vouloir se rejoindre en une visqueuse étreinte, et, au mitan de ces pierres, des ouvertures graisseuses dénoncent les tanières où grouillent la vénalité des gouines dépoitraillées; au fond du cul-de-sac où débouche le boyau, un louche café-concert enflambe ses vitres que gardent des rideaux sang de bœuf, et d'horribles couplets transsudent leur ignominie blasphématoire; rien d'écœurant comme ces quarante mètres de fange physique et morale.

Les impasses deviennent attirantes, par comparaison; il en est de désolantes avec leurs pavés bossués, les portes branlantes battant sur des logis vermineux, les linges surusés appertidus aux croisées; mais quelque atténuation corrige l'angoisse ressentie: chanson naïve scandant l'atone labeur, bouquet de giroflées affichées en enseigne lumineuse, ménagère veillant au mijotement du maigre fricot, criaileries des gosses, espoir et consolation de la pauvreté.

Descendant vers l'Allée-Verte, ancienne promenade du beau monde, cejourd'hui oasis nocturne des ruffians et des gamines en cheveux, les quais obvient, encombrés de briques, de tonneaux, de bois, de ballots, de wagons, et de

chariots; des portefaix dégingandés regagnent l'entrepôt, qui déploie la grandeur pataude de sa façade brunie; aux ponts rêvassent des museurs, nonchalamment penchés sur l'eau qui dort comme leur cerveau; puis, du côté de Bruxelles, c'est la fuite tournante des rives, déchues à la banalité d'un canal inaffairé, qu'accompagne la traînante progression des roncins hâlant les bateaux plats sur qui, près du gouvernail, un roquet esbrouffeur s'obstine à rauquer.

La Senne est moins nulle, non celle qu'on a voutée, naturellement, celle qui a gardé licence de fluer à l'air.

O Senne infortunée, sœur de cette Bièvre puante qu'échelonnent les tanneries, tu es, toi aussi, confisquée par cette raison d'Etat : les nécessités de l'industrie! Et elles s'en donnent, les nécessités, elle se fichent pas mal de tes nécessités à toi, de ta prétention légitime après tout à errer, impolluée, parmi les blondissantes campagnes. Tu n'as pour plaider ta cause, ô Senne! que le chant des oiseaux et l'amour des rêveurs, je ne parle point du touchant plaidoyer de tes vaguettes jaseuses, les clamitations des avocats — les vrais, ceux de l'autre à Thémis — sont si boucanières qu'elles écrasent leur murmure.

L'Industrie, elle, s'épaule des mille états officiels : conseils communaux, conseils provinciaux, députations permanentes, Chambre et Sénat lui dédient les décisions, interpellations, interrogations, interprétations et réglementations perpétrées dans leurs sections, commissions et sous-commissions. L'Industrie est la Grande Electrice, le bataillon sacré des manitous à quarante-deux francs trente-deux centimes. Moyennant la prestation de ces monacos censitaires, l'Industrie saccage la nature, éventre les rocs, rase les forêts, empoisonne l'innocence désarmée des rivières. Nulle immunité ne protégeait la Senne; elle subit le commun

martyre, égarée entre de sales murailles d'où des tubes insidieux lui versent les détritibus abolisseurs des poissons ingénus. A des endroits, elle se rebiffe contre la tyrannie qui la déprime, et, avec le concours des peupliers et des saules, s'avise d'improviser un décor vernal d'une poignante tendresse dans l'entour pétrifié; un matin d'avril même, deux moutons m'apparurent au rez d'une usine, sous un piston muet qui dispersait incessamment des flocons de vapeur blanchâtre; devant eux le courant, nuance d'une suie qui serait plombée, s'appesantissait; malgré qu'il fussent là pour paître, ils n'avaient pas l'air de croire que c'était arrivé et d'un broutement sceptique, tondaient une herbe fabuleuse; des ponts traversés de passants au loin, arrangeaient un arrière-plan de paix brugeoise; soudain le piston, impatient de son mutisme, darda une térébrante strideur; les moutons épouvantés bondirent bêlants: l'Industrie avait chassé l'églogue.

S'il est resté quelque vestige d'églogue dans l'« agglomération » c'est au Parc et au Jardin botanique qu'ils sont perceptibles.

Le Parc, sévèrement grillagé, menant ses allées correctes entre le Palais de la Nation et le Palais du Roi, conserve un décorum advenu des proximités officielles: la société distinguée s'y assied au frais pendant les concerts de l'après-midi et se retrouve au Waux-Hall, où, aux sons de l'orchestre de la Monnaie, autour de tables chargées de bocks et de sherry gobblers s'ébauchent les mariages à la détrempe.

Le Jardin botanique, moins poseur, prête ses ombrages à de multiples flâneries: petits rentiers propres, dont la ballade infailliblement parcourt le même itinéraire; petites dames mélancolieuses guettant l'être prédestiné qui, du cœur et de la bourse, dissipera leur mélancolie: bonnes d'enfants au

corsage en vedette, malaisément effarouchées d'une invite libertine; étudiants adornés de la crasseuse casquette, aguichant les plaisants minois entre la confrontation de deux plantes rares.

De là se déroule, à l'heure crépusculaire, un tableau valant l'esquisse.

La rue Royale, large et rectiligne, s'allonge, défilé d'altières façades; Sainte-Marie arrondit son dôme doré; l'Observatoire, derrière le boulevard qui remonte, lève un dé noirâtre; puis en un arc énorme dont le ciel est la corde, la chaussée rencontre l'hôpital Saint-Jean, silencieux et aveugle; la gare du Nord, précédée de cette place si vivante où les terrasses des hôtels débordent, où sous le choc du gaz et de l'électricité les rails des tramways croisent leurs sillons argentés; la station des marchandises, basse, étroite, profuse, sourdement sonore du heurt des wagons, le canal moiré qui reflète la ténuité des banderoles effilées aux mâts; les arbustes malingres dont la procession poussiéreuse se dirige vers le venteux plateau de Koekelberg.

*
* *

Les communes groupées autour de la cité-mère ont ceci d'identique en leur diversité: une chaussée qui, embranchée au boulevard circulaire enlaçant Bruxelles, désine en la pleine campagne progressivement humble à mesure qu'elle se prolonge.

Des hôtels bourgeois, desquels émanent des tapotements de piano mêlés au fleur de la boustifaille, attiennent à des bâtisses mal fichues où fourmille une nidoreuse populace; et les magasins se suivent sans se ressembler: au mitan des boutiques honteuses pêle-mêlant radis, œufs, salades, sirops, timbres-poste et pommes de terre, avec les pains pesés au kilo étiquetés de leur prix, du constat de hausse ou de baisse, sou-

dain trône un palais de « denrées coloniales », glaces translucides derrière lesquelles paradent les raisins voilés de dentelles en papier, les bougies éblouissantes, la gourmandise des prunes, des dattes et des figues, les brunes pâtes de pommes, les contournements fuselés du vermicelle et du macaroni; le blanc mat de l'amidon, le blanc cristallisé des sucres papillottant sur les sombres cassonnades; les cafés verts et torrifiés répartis selon la stratification des tarifs; les bouteilles d'huile, d'un gras transparent; les cirages enclos dans leurs boîtes métalliques; l'art est représenté par des cartons-réclames où des belles dames aux toilettes outrancières, jurent la supériorité de telle marque de savon, de telle poudre de brillantine; d'appétissantes odeurs franchissent la porte large ouverte; au comptoir, des demoiselles, au regard sérieux et vide, pèsent des sacs sur les fortes balances de cuivre.

Vis-à-vis, sous une voûte catarrheuse, un marchand de bric-à-brac exhibe ses guenipes: baignoires vert-de-grisées, cuvettes à brosses, chaises décrépites, tables claudicantes, horloges détraquées, tapis en ruines, vêtements en déconfiture; un accordéon dégonflé git; des figurines écaillées minaudent; reclus en une cage qui n'est pas la leur, des oiseaux, la paupière clignotante, songent douloureusement aux joies envolées.

L'omnibus trépide son vacarme aux pavés; un pataud, gourmandant son chien qui s'essouffle, annonce d'un cri lent le sable tassé dans la charrette, tandis que glapit, discord et guttural, l'appel des rétameurs de casseroles; stoppant à la fente d'une impasse, le rémouleur gratte le fer contre la pierre roulante d'où pétaradent les étincelles.

Plus on va, plus se goûte le terroir brabançon; de françaises les enseignes se fond bilingues, puis uniquement flamandes,

nvite aux ruraux: *In den Hemel; In den zoeten Inval; In den Boer van Assche; In den Boer van Wolverthem.*

Le « boer » le paysan (il est jaloux de ce nom) est le meilleur client de ces auberges; il afflue depuis le développement des lignes vicinales qui ont tant facilité ses périodiques voyages; il n'éprouve, quoiqu'on ait brocardé de sa dévotion à la routine, aucune répugnance à les utiliser; mais, le marché clos et les paniers délestés, il veut « l'herberg » familiale, ignorante du pourboire, où le salue le kokoriko des coqs matamorant sur leur fumier, où il peut patoisier avec le « baes », arroser son pain bis de bière économique, se déboutonner, se donner de l'aise loin des railleries citadines.

Des faubourgs, le moins faubourien est Ixelles, pimpant anglais, estudiantin; la colonie d'outre-Manche s'y est installée, coudoyée des universitaires débraillés, tétant l'acre bouffarde; c'est dire que les étudiantes abondent en ces parages, piochant la beuverie et le quadrille. Le théâtre Molière est l'Odéon du lieu; il s'est payé des sunburners, et un transparent énergiquement barbouillé offre à la multitude la scène poignante du mélo, celle où le traître enfin démasqué subit la juste récompense de ses malfaçons. On est là en wallonie, l'idiome flamand ne sonne guère et des boulangeries aux vitrines encombrées de tartes dorées, prouvent l'immigration des mœurs meusiennes.

Le Bas-Ixelles, limitrophe des bosquets de la Cambre, enjolivé d'un étang que zigzaguent les canards, abrite l'hémicycle d'exquises villas édifiées à souhait pour les liesses amoureuses; et les gentils enfants jouaillant avec de petits cris, surveillés des bonnes rieuses, sous l'œil humide de la mère accoudée au balcon fleuri, suscitent la mensongère image du bonheur.

Proche des casernes, un coin vague est providenti

aux forains errants; ils y instaurent leur campement, tripotent, sur le fourneau hâtif des pierres assemblées, d'in vraisemblables ratatouilles où rageusement farfouillent leurs doigts; l'âcre flambe des sarments pétille; une bique diaphane, les oreilles tombantes, les jambes cagneuses, tond languissemment l'herbe chauve; on est à des milliers d'ans en arrière, reporté à l'époque des cavernes.

Cavernes aussi, cavernes d'anémie et d'épuisement, les fabriques de Molenbeek; elles allongent leurs façades fannées que trouent symétriquement de minces bandes de jour; elles ont des cours miasmatiques, où la plante ne pourrait grandir; elles lèvent, comme d'aveugles pharès de misère, les cheminées recuites d'où s'abattent les corrodantes fumées. De l'intérieur sortent des bruits sourds, des ronflements de machines, des frottements de courroie, rythmant la pulsation du labeur; on devine que des centaines d'êtres triment et crèvent là-dedans; rien de plus moral: ce trimage engendre de l'or et nous ne sommes pas des anthropophages.

La station de l'Ouest domine la commune, perpétuellement animée de la manœuvre des wagons, du transbordement des colis, des interjections des ouvriers, de la grinçante morsure des freins; les terres jectisses, croquantes d'escarbilles, enserrent des fondrières argileuses que les tempêtes ont ravinées; les cultures commencent, on distingue des croupes de chevaux tirant la charrue.

Saint-Gilles a son parc, miniature des Buttes-Chaumont, informe encore, indéterminé, tacheté d'arbustes rabougris et de massifs de sapins qui seraient mieux fêtés au cimetière; la spirale d'un chemin jaunâtre mène au pic d'une montagnette d'où s'offre l'ampleur du paysage.

D'une part, au delà de rougeâtres villas groupées en

façon de phalanstère, au delà des cahutes, blanches, sans étage, formant transition à la ruralité, des rideaux d'arbres closent la perspective, empanachés par la vapeur des trains qui laissent la gare du Midi; d'autre part, dans la marée des toits qui se bousculent, submergeant l'étendue, proéminent la Porte de Hal, féodalement brute, le Palais de Justice dont s'affiment de partout les gigantesques assises; les tours de Sainte-Gudule, noirâtres et trapues; la flèche laiteuse de l'Hôtel de ville, la coupole dorée de Sainte-Marie, et, au tréfond, l'église de Laeken, d'un gris fatigué parmi la verdure du feuillage.

Un autre quartier, vers la chaussée de Haecht, à Schaerbeek, est singulièrement attractif, borné par des terres d'ocre dont les talus pelés remémorent les fortifications parisiennes; sous un viaduc enlacé de ronces courent les bifurcations des rails accostés de signaux multicolores; le gazomètre, à l'écart, élargit ses cuves goudronnées. Là se pressent, munis du crochet investigateur, les grabataires de tout âge, fouillant déchets, décombres, ordures; lorsqu'arrive une charrette bien lourde, ils s'exclament à la supputation de l'aubaine, et attifés de loques aux teintes neutres, ils semblent de la vermine vivante spontanément engendrée dans l'humus vermineux.

Les faubourgs, d'ailleurs, exhalent, la nuit, un charme d'émotion pénétrante.

Les pas sonnent sur les dalles, le long des maisons mortes où parfois des volets d'un caboulot, s'échappe un rais de lumière; dans une encognure s'incrute le duo du sergot et du pompier, la bouche pâteuse de sommeil; derrière les rideaux d'une voiture à bras, sous la mèche nauséuse du pétrole, grésille le graillon des pommes de terre frites; cliquetants au vent, les réverbères clignotent devant

les palissades où pendillent les affiches lacérées; aux barrières défilent les longs catafalques des trains dont les locomotives strident éperdument de lamentables sanglots; par delà les ténèbres de la banlieue, la province couvre les plaines funéraires.



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires, réalisées par les Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques réalisées par les Bibliothèques de l'ULB, ci-après BIBL., d'œuvres littéraires qu'elles détiennent, ci-après dénommées « documents numérisés », implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées dans le présent texte. Celui-ci est accessible sur le site web des BIBL. et reproduit sur la dernière page de chaque document numérisé ; il s'articule selon les trois axes [protection](#), [utilisation](#) et [reproduction](#).

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque document numérisé indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

Les œuvres littéraires numérisées par les BIBL. appartiennent majoritairement au domaine public. Pour les œuvres soumises aux droits d'auteur, les BIBL. auront pris le soin de conclure un accord avec leurs ayants droit afin de permettre leur numérisation et mise à disposition. Les conditions particulières d'utilisation, de reproduction et de communication de la copie numérique sont précisées sur la dernière page du document protégé.

Dans tous les cas, la reproduction de documents frappés d'interdiction par la législation est exclue.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des documents numérisés, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -.

Les BIBL. déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des documents numérisés. De plus, les BIBL. ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des documents numérisés; et la dénomination 'Bibliothèques de l'ULB', ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des documents numérisés mis à disposition par elles.

3. Localisation

Chaque document numérisé dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme `<http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf>` qui permet d'accéder au document; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les BIBL. encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à un document numérisé.

Utilisation

4. Gratuité

Les BIBL. mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires appartenant au domaine public : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

Pour les œuvres protégées par le droit d'auteur, l'utilisateur se référera aux conditions particulières d'utilisation précisées sur la dernière page du document numérisé.

5. Buts poursuivis

Les documents numérisés peuvent être utilisés à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les documents numérisés à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux BIBL., en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).

Demande à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles - Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition, cote).

7. Exemple de publication

Par ailleurs, quiconque publie un travail – dans les limites des utilisations autorisées – basé sur une partie substantielle d'un ou plusieurs document(s) numérisé(s), s'engage à remettre ou à envoyer gratuitement aux BIBL. un exemplaire (ou, à défaut, un extrait) justificatif de cette publication. Exemplaire à adresser à la Direction des Bibliothèques, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, CP 180, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

8. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à un document numérisé particulier, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des BIBL.;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

9. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis. Toutefois les copies numériques ne peuvent être stockées dans une autre base de données dans le but d'y donner accès ; l'URL permanent (voir Article 3) doit toujours être utilisé pour donner accès à la copie numérique mise à disposition par les BIBL.

10. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans le présent texte les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

11. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références aux BIBL. dans les documents numérisés est interdite.